


Digitized by Google

LES
SOUPERS
DE
VAUCLUSE.

LES SOUPERS DE VAUCLUSE;

PAR M. R. D. L. de plusieurs Académies.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

HORACE.

TOME SECOND.

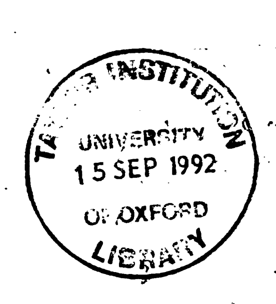


A FERNEY,

Et se trouve A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille, hôtel de Coëtlosquet, N.° 20.

1789.


INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY



LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

XI.e SOUPER.

LA MARQUISE, au Comte.

J'AI, en vérité, rêvé toute la nuit à votre pauvre Annette. Cette jeune personne ne me sortira pas si-tôt de la mémoire.

MADAME D'ERBY.

Elle m'a empêché de dormir jusqu'à quatre heures du matin.

LA BARONNE.

J'avoue que je n'ai rêvé qu'à Pouponne, & qu'elle m'intéresse singulièrement par son début. Fait-elle aussi des vers?

LE COMTE.

Elle m'a consacré les prémices de sa Muse; je crus devoir les envoyer au Journal de MONSIEUR, sans correction. Il y avait deux fautes. Je craignis d'ôter à la pièce sa fraîcheur & son caractère en la corrigeant, je fus vigoureusement grondé. Pouponne hasarda encore une chanson quelque temps après; mais un jeune homme s'étant enflammé à ses accens, & quoiqu'il ne l'eût jamais vue, elle a gardé le silence depuis.

MADAME DE LINTZ.

Je connais déjà sa prose, & je suis bien curieuse de ses vers.

LE COMTE.

Ils viendront à leur date, il faut y être préparé par sa prose; mais il ne sera pas dit que j'ouvrirai tous les jours la séance.

Le Chevalier a un quatrain & une jolie réponse à vous lire.

LE CHEVALIER.

Allons, je veux bien servir de préface; mais il en faut une à mes vers. Une jeune femme m'avait demandé le poëme de Narcisse; je crus des règles de la galanterie de lui faire quelques vers, & j'écrivis ceux-ci au crayon sur la première feuille de la brochure :

Consumé par l'amour, avide de plaisirs,
Quand Narcisse, penché sur le bord du rivage,
Dans l'onde contemplait l'objet de ses désirs,
Narcisse avait mon coeur, & voyait votre image.

Je fus fort surpris de recevoir, le soir même, cette réponse-ci.

Si mon image, au fond de l'eau,
T'avait reconnu dans Narcisse,
Prompte à t'épargner son supplice,
Mon sein t'eût servi de tombeau.

SAINTRÉ.

Il y a bien quelque chose à dire à la clarté; mais l'idée est si délicate, qu'on peut, qu'on doit même trouver cette

ripoſte charmante, ſur-tout une femme n'étant pas auſſi exercée que nous à faire des vers : ceux-ci, d'ailleurs, ont de la douceur & de l'harmonie ; c'eſt un joli quatrain.

MADAME DE CHANCEAUX.

Je ne ſuis pas ſi difficile que Myſis, & je trouve ce quatrain fort clair.

L'ABBÉ.

Difficilement les idées très-ſubtiles, très-fines peuvent être rendues nettement. Ces deux talens ſe trouvent rarement réunis.

DORIVAL.

Tout dépend de ne ſe rien pardonner lorſqu'on commence à écrire, & de s'accoutumer à ſacrifier toute idée trop abſtraite pour pouvoir être fixée par les termes propres.

MADAME DE LINTZ.

Je ſuis comme Madame d'Erby, Pouponne m'occupe, & je ne ſuis pas en état de goûter tout le merveilleux de vos

dissertations, si vous n'entamez pas la troisième lettre. La préface est assez longue.

LE COMTE.

Il faut vous satisfaire. (*Il lit.*)

Troisième Lettre du Comte.

Bastia, le 10 Octobre 1776.

» Me voici, ma chère pupille, dans la capitale de la Corse depuis trois jours. Ma traversée a été fort heureuse; je n'ai été malade que trente-six heures, ce qui fait moitié du temps que j'ai été sur mer. J'ai trouvé votre lettre du 10 Septembre, & je l'ai lue avec le plus grand plaisir, malgré le petit reproche que vous me faites d'être sérieux; vous auriez pu cependant en deviner la cause, elle vous touche d'assez près. Mes infidelles sont de si ancienne date, & je le leur ai si bien rendu, qu'en vérité elles ne sont pour rien dans le nuage ni les langueurs prétendues. Mais il vous fallait, mon aimable pupille, un prétexte pour me gronder, & un autre pour amener la maladresse avec laquelle je vous entretins un

jour de la légéreté d'un papillon. Oh ! comme les femmes favent revenir à leur but par un détour ! comme elles pardonnent difficilement ce qui interrompt le cours de leurs amufemens ! comme je gronde auffi ! tant l'humeur eft épidémique. Guériffons vîte d'une auffi mauffade maladie.

Vous me demandez fi ma parente eft jeune & jolie ? Ni l'un ni l'autre : elle eft mon aînée de quelques années. J'efpère & je fouhaite qu'elle le foit long-temps, car nous nous fommes toujours aimés cordialement dès notre enfance. Elle a pleuré de joie en me voyant ; mais en nous quittant, c'eft de défefpoir, parce que cette bonne femme s'eft figurée la Corfe comme la Sibérie ; elle appelle cela aller aux ifles ; &, en province, il n'y a, dit-on, que les gens ruinés ou les fcélérats qui y paffent.

Que le Fleurifte a été fenfible à fon article ! que le petit reproche de l'aimable Pouponne eft flatteur pour lui ! Non, il n'eft pas indifférent aux fleurs charmantes,

au développement desquelles il a eu le bonheur de contribuer; mais il y a eu une si petite part, qu'en vérité il n'osoit pas en afficher la propriété; la Nature l'aurait réclamée. C'est elle, intéressante Pouponne, qui a mis en vous le germe de toutes les qualités précieuses & agréables qui vous distinguent. Le mérite d'un Lapidaire qui taille le diamant, est bien médiocre en comparaison de celui de son formateur. Est-ce moi qui vous ai donné cette sensibilité qui vous fait & vous conserve tant d'amis? ce tact fin, ce goût exquis qui vous rend bon Juge en toutes sortes de genres? ce fonds inépuisable de gaité, qui, semblable à la matiere électrique, se communique à tout ce qui vous environne? Je n'ai pas plus de part à tous ces dons de l'ame, qu'à vos grands yeux noirs, qu'à vos belles dents, qu'à la finesse de vos traits, qu'au duvet de la pêche, dont votre teint est fleuri: j'irais encore plus loin dans mes descriptions, mais je vous vois d'ici mettre la main sur ma bouche, & je comprends que, pour passer

en revue tous vos attraits, il faudrait alarmer votre modestie ; il viendrait d'ailleurs une époque où je ne serais plus appuyé que sur mon imagination ; mais je crois que vous n'auriez pas à en redouter l'hyperbole. Je conviens que, d'après ce tableau, vous ne pouvez pas douter que vous ne soyiez très-essentielle & très-jolie ; mais ce qui me rassure sur l'inconvénient de cette connaissance, c'est celle que j'ai du peu de cas que vous faites de votre figure & de votre esprit, quand ils ont quelque chose à démêler avec votre cœur. Eh bien, faisons la paix. Comment va l'étude du globe ? S'il n'y a que le pied de caffé, cela n'a pas dû l'interrompre. Convenez-vous à présent que si vous eussiez commencé par là, vous auriez eu plus de plaisir & de facilité à apprendre la Géographie & l'Histoire ? Quand je vous en fis l'observation, vous étiez alors trop jeune ; l'avidité de lire l'emporta sur celle de voir ; au reste, il ne vous en a coûté qu'un peu de temps, &, à votre âge, on en est volontiers prodigue.

Vous aurez vraiſemblablement ſuivi notre méthode journalière ? Je la crois bonne. La muſique vocale le matin, cela dilate le cœur, facilite la circulation; l'organe de la voix eſt plus net, l'eſtomac n'eſt pas ſurchargé, les poumons ont plus de jeu; & puis, quand on commence gaiment la journée, il eſt rare qu'on la finiſſe triſtement; la Géographie & l'Hiſtoire par application, la Sphère, & voilà la matinée remplie; l'après-midi, la Muſique inſtrumentale, la Botanique, en ſe promenant, un peu de Phyſique, & la lecture: telle eſt, ſi je ne me trompe, notre marche. Ne négligez pas la harpe, votre voix ſe marie ſi bien avec ſon harmonie, vos jolies mains, vos bras arrondis, votre taille ſvelte, votre air de tête, tout y gagne un développement ſi enchanteur! Combien de fois m'avez-vous plaiſanté ſur mon immobilité apparente. Ah! ma chère pupille, que d'efforts cet extérieur me coûtait! Il ne m'en coûte guère moins pour m'arracher au plaiſir de vous entretenir; c'eſt le ſeul que je

prévois pouvoir goûter ſans mélange. Je vais cependant eſſayer de m'étourdir, en me jetant dans le cercle général : mais qu'y trouverai-je ? Pas ſeulement de quoi commencer une comparaiſon : les prétentions déplacées & le mauvais ton m'aigriront par degrés, la patience m'échappera d'abord, la réflexion me ramènera bientôt à mon axiome. *Ils méritent, les pauvres fous, plus de pitié que de courroux.* Mais comme il faut s'aſſurer ſa tranquillité, je me replierai inſenſiblement ſur moi-même, comme la ſenſitive, &, bornant mes amuſemens, je ne me rendrai à la ſociété, qu'autant qu'il le faudra pour ne pas paſſer pour un ours. Adieu, *trop ſéduiſante pupille*, comme dit Rosbif, & ce Rosbif dit quelquefois vrai, daignez ſacrifier une fois par ſemaine à votre tuteur, c'eſt un moyen ſûr d'adoucir la rigueur de ſon exil «.

LA BARONNE.

Peſte, Monſieur le tuteur, votre ſtyle s'échauffe ; cela irait-il par gradation ?

LE COMTE.

Point du tout, ne vous alarmez pas. La bonne foi avec laquelle je viens de lire le passage qui vous fournit la question, doit vous être un garant de la pureté de mes sentimens. Vous dites que j'ai toujours été insensible à tout ce qui embellit une jeune personne dont j'ai partagé le développement avec la nature; ce seroit vous en imposer & vous donner de moi une idée assez singulière. Sans doute mes sens mutinés se font plus d'une fois trouvés en contradiction avec mes principes; mais une réflexion, qui ne m'abandonne jamais, suffisait pour mettre à la raison ces ennemis de la vertu : l'âge, la position & la confiance de l'aimable enfant qui ne voyait en moi qu'un père, me rendait cette charmante fille aussi sacrée qu'un dépôt; c'en a toujours été un à mes yeux, & je ne pourrais pas me déterminer à continuer si quelqu'un paraissait en douter.

LA MARQUISE.

Comte, nous vous connaissons trop

bien pour nous permettre même la plus petite plaisanterie à cet égard, encore moins l'interprétation la plus éloignée. Vous êtes avec vos amis, vous leur donnez une marque de confiance trop flatteuse pour qu'ils n'y répondent pas par la leur.

LA BARONNE.

La Marquise vient de répondre pour moi. Ma question a été indiscrète ; mais on a la bonté ici de me regarder comme sans conséquence, & personne ne rend plus de justice que moi aux mœurs de mon Berger. Passez-moi cette petite chicane, & je vous promets un redoublement d'obéissance.

LE COMTE.

Je suis tenté de la mettre sur le champ à l'épreuve.

LA BARONNE.

Ordonnez.

LE COMTE.

Voudrez-vous fournir à l'entr'acte ?

Cette romance des oiseaux ne resta pas sans réponse ?

LA BARONNE.

Pardonnez-moi. Mais je vais avoir la bonne foi de vous avouer un de mes caprices, & ce qui m'en corrigea. J'avais d'assez belles couleurs étant jeune ; mon amant devait me donner la main pour aller au bal ; je le priai de m'apporter du rouge ; il prétendit que j'effacerais toute l'assemblée sans ce secours : je n'en croyais rien, j'insistai ; la querelle s'échauffa, il céda, cela était dans l'ordre, & m'apporta du rouge. Le traître y joignit des vers. Tout en les lisant, je mettais mon rouge. Au dernier vers, je devins rêveuse, & la lecture finie ..... mais écoutez-les.

Riche des dons de la nature,
Ne t'accoutume pas à l'art,
Thémire, & songe que le fard,
Quoiqu'une légère imposture,
N'est pas moins un déguisement.
Il commence par le visage,
Jusqu'au cœur souvent il s'étend.......
Ne crains pas qu'un pareil présage

Alarme ton sensible amant.
Pourrais-tu devenir volage
Tant que Mysis sera constant ?
Mais souviens-toi que pour lui plaire
Tu réunis assez d'attraits,
Sans qu'une parure étrangère
Ajoute à l'éclat de tes traits.
Quelques faveurs, un cœur fidelle,
Sont pour le sien d'un plus grand prix.
Tu seras toujours assez belle
Aux yeux d'un amant bien épris.

L'ABBÉ.

Madame ôta son rouge ?

LA BARONNE.

Pourquoi me priver du plaisir de le dire ?

LE COMTE.

Pour tempérer celui d'être applaudie, car le trait est charmant. Si vous vouliez, Mesdames, vous nous en citeriez surement beaucoup de cette force.

LA MARQUISE.

Madame de Lintz, par exemple, qui nous passe à l'alembic depuis trois soupers sans nous avoir rien donné, voudra bien,

après la lecture de la réponse de Pouponne, s'exécuter. L'abbé, à vous Pouponne.

L' ABBÉ.

J'ose le dire, je préfère l'emploi de Lecteur aux fonctions de Juge.

LA BARONNE.

Lisez toujours, insolent.

L'ABBÉ lit.

Troisième Lettre de Pouponne.

26 Novembre 1776.

» Vous m'avez bien fait rire, mon cher tuteur, avec votre capitale de la Corse; voilà un grand mot pour une bien petite chose; car, tenez, avouez que cette capitale ne vaut peut-être pas l'enclos du Temple ou le quartier des Ursins. On dit qu'on entre dans les maisons avec des échelles, que l'on retire après soi, comme Robinson faisait dans son fort; que votre Bastia n'est point pavé; que les femmes y portent leurs jupons sur leur tête; que l'on n'ose pas tirer sur un ours, de

peûr de tuer un homme; qu'il n'y a point de cheminées dans les maiſons, au moyen de quoi ces malheureux ſont enfumés du matin au ſoir; que les Français n'oſent pas aller à la promenade, s'il y en a, de peur d'être fuſillés par les bandits; que ces ſauvages ſe tuent pour oui & pour non; je crois même qu'on a ajouté qu'ils mangeaient les petits enfans; heureuſement vous êtes grand comme père & mère: mais ces maudits coups de fuſils, rien n'en garantit; & vous, qui craignez tant la fumée, vous allez revenir comme un jambon de Mayence, les yeux pleurans. En vérité, vous ſerez un joli garçon, & votre voix s'en ſentira. Adieu nos duo, vous ne ſerez plus que râler comme un vieux Chanoine; pour peu que vous reſtiez, c'eſt fait de vous; & au lieu de revoir mon agréable tuteur, toujours joyeux, maniéré, pas mal perſiffleur, & annonçant tout cela ſur ſa figure, je ne retrouverai qu'une momie d'Egypte, qui me répondra par monoſyllabes, & encore peut-être en corſe, que je n'entendrai ni

ne voudrai entendre. Oh ! je vous avoue que j'ai pris ce pays-là dans un guignon complet. Ma tante partage ma prévention, & le maudit tous les jours. Elle n'entendait pas grand'chose à nos leçons ; cependant elle regrette ſur-tout celles de Muſique & de Phyſique. Elle était ſi aiſe d'apprendre comment les plantes ſe nourriſſent par leurs feuilles, ce dont elle ne ſe doutait pas. » Les ſoirées paſſaient ra- » pidement, dit-elle, au lieu qu'à préſent » il faut avancer le ſouper, & ſe coucher » de meilleure heure «. Effectivement, nous ſoupons à huit heures & demie, & nous ne veillons plus. Je répète bien tout ce que mon tuteur m'a appris ; mais ſi je me trompe, perſonne ne me reprend, avec l'art ſur-tout de m'inſtruire en paraiſſant douter de la juſteſſe de l'obſervation. Oh ! comme cela met l'amour-propre à l'aiſe, & comme on craint un autre maître ! Auſſi tous les Rosbifs du monde me promettraient de me rendre auſſi ſavante que Madame d'Acier, que je n'en voudrais pas tâter. J'eſſaie mes

ailes, & je ſuis toute fière de voler quelquefois toute ſeule ; mais bientôt ma vanité ſe trouve punie, de lourdes chutes me rappellent la fable d'Icare. Dédale, Dédale, où êtes-vous ? Mais que ce Dédale eſt modeſte ! Ce n'eſt point lui qui m'a attaché des ailes, ce n'eſt point lui qui m'a ſoutenue en l'air, qui m'a donné des conſeils pour ne pas trop approcher du ſoleil. Ah ! généreux ami ! plus vous donnez à la Nature, plus elle vous rend ; & il eſt des momens où votre abſence m'eſt bien utile ! Qu'étais-je quand vous avez daigné prêter l'appui de l'ormeau complaiſant à la faibleſſe de la vigne rampante ? Pleine de préjugés, de caprices & de préſomption, je n'avais que l'envie de ſavoir, j'ignorais comment m'y prendre pour étudier avec fruit ; rebelle par vanité, entêtée par ignorance, que d'art, de patience, de complaiſance ne vous a-t-il pas fallu, ami unique, pour vaincre tous les obſtacles qui s'oppoſaient à mon inſtruction ! C'eſt, je crois, le cas de dire que mon cœur a ſauvé mon eſprit ; car

je vous rends justice, votre ame honnête s'est plus attachée à la mienne qu'aux charmes extérieurs que tant de défauts devaient obscurcir, d'où je suis en droit de conclure que cette ame vaut son prix; d'ailleurs j'y trouve un sentiment qui me la fait apprécier davantage; c'est une reconnaissance vive, tendre, inaltérable, enfin digne de celui qui l'a fait naître. Vous avez bien raison, mon ami, de dire que j'aurais dû apprendre mon globe avant la Géographie & l'Histoire; j'en avais déjà fait la remarque, mais j'étais si jeune! Je suis bien plus docile à présent; aussi ne me suis-je pas écartée de votre méthode, que vous avez *la délicatesse* d'appeler la nôtre. Depuis votre lettre, je joue de la harpe, & je m'accompagne une heure de plus. Je commence toujours par l'ariette de Zélide; mais je trouve qu'elle allait mieux dans la bouche de l'Auteur. J'avais alors deux plaisirs à la fois. Je vous conseille d'amasser des forces en ce moment pour lutter contre le dégoût qui paraît déjà s'emparer de vous. Ne

mettez-vous pas trop d'importance à quelques misères de société ? N'allez pas vous en éloigner brusquement sur-tout, vous avez besoin d'amusemens ; votre gaité naturelle ne trouverait pas son compte à la vie des Chartreux ; & puis vos talens, n'en êtes-vous pas comptable à ceux dont ils peuvent faire l'agrément ? Ah ! mon cher tuteur, n'allez pas broyer du noir ; je vous veux revoir avec toutes vos graces, j'y suis accoutumée ; vous contracteriez insensiblement un fonds de mélancolie qui ternirait ma gaité, car je prends volontiers votre teinte. A cette condition, je vous promets chaque semaine le temps que nous employions à la déclamation, que je laisse entiérement jusqu'à votre retour : je ne pourrai m'accoutumer à jouer *Monime* avec un autre *Xipharès*. Adieu, cruel tuteur, l'ambition vous a exilé, que de sentimens vous rappellent « !

LA MARQUISE.

Où cette enfant prend-elle ses tour-

nures? *N'oser pas tirer sur les ours de peur de tuer des hommes.* Cela est unique; & ses comparaisons, comme elles sont toujours justes!

MADAME D'ERBY.

Plus vous donnez à la Nature, plus elle vous rend. Comme cela est senti!

LE COMMANDEUR.

Et la bonne foi avec laquelle cette jeune personne se peint! Cet aveu de ses défauts, *son cœur qui a sauvé son esprit*, & cette conséquence, que *son ame vaut son prix*, puisqu'elle a attaché celle de son ami plutôt que ses charmes & son esprit. Mon cher Comte, tout cela est singulièrement mûr pour une fille de vingt ans, sans parler du style, qui est toujours analogue au sujet.

LE COMTE.

Si je vous étais moins connu, je n'aurais pas hasardé ces lettres, vous m'avez vu m'en défendre; je craignais ce qui arrive. Etonné moi-même de la variété & de l'étendue des connaissances de cette

jeune perſonne, moi qui en ai ſuivi les progrès, j'ai prévu l'incrédulité, & je n'oſais la braver ; vous m'y avez forcé....

LA MARQUISE.

Perſonne n'aura lieu de s'en repentir ; & nous trouvons trop de plaiſir à croire aux talens de votre charmante pupille pour vous ſoupçonner de lui prêter des idées & un ſtyle ; moi, je la connais & la déclare très-capable d'écrire comme elle écrit, après l'avoir entendue pérorer comme un ange. A vous, Madame de Lintz.

MADAME DE LINTZ.

Mais, en vérité, je n'ai rien à moi.

DORIVAL.

Quoi ! vous n'auriez jamais rien répondu ? Je ſais bien que Monſieur de Lintz ne vous a pas dédié de vers ; mais ce n'eſt pas le ſeul qui vous ait fait la cour avant votre mariage.

MADAME DE LINTZ.

Tout le monde a connu le paſſion que

j'ai eue pour le Baron de Saint-Leu ; nous allions être unis quand la mort me l'a ravi. Je voulus une fois lui faire des vers pour sa fête, j'eus beau invoquer tous les Dieux, rien de passable ne me vint. Le hasard fit tomber entre mes mains les vers de Mademoiselle Petitpas à Monsieur Bonnier, son amant ; je les trouvai si expréssifs, & rendant si parfaitement ce que je voulais peindre, que je les envoyai au Baron, en attendant que je pusse lui en faire de pareils.

DORIVAL.

Nous les entendrons tous avec grand plaisir, c'est la délicatesse même.

MADAME DE LINTZ.

Je veux bien les lire ; mais vous vous chargerez de la réponse.

DORIVAL.

Volontiers.

MADAME DE LINTZ lit.

* **Au maître de mon cœur je donne ces tablettes ;**
L'Amour lui-même les a faites

De l'écorce d'un myrte où la tendre Cypris
Ecrivit le nom d'Adonis.
L'aiguille fut fondue aux forges de Cythère,
Et le Dieu lui donna la trempe de ses traits
Pour les graver d'un caractère
Qui ne pût s'effacer jamais.
Mon amant vous lira, sermens de ma constance,
Sincère épanchement, naïve expression
De l'ascendant de l'inclination,
Qui l'emportez encore sur la reconnaissance.
Occupez, contentez ses yeux,
Sentimens épurés dont il m'apprit l'usage,
Voeux inquiets d'un cœur qui, le rendant heureux,
Voudrait qu'il le fût davantage.
De ces feuillets qu'Amour a paraphés pour vous,
J'ai rempli la première page;
Je vous laisse le reste.... Ah! que mon sort est doux
Si vous y parlez mon langage.
Tablettes, fermez-vous à tout autre qu'à nous.

MADAME D'ERBY.

Est-ce bien Mademoiselle Petitpas qui a fait ces charmans vers?

SAINTRÉ.

Oui, surement; on ne peut même se tromper à la touche d'une femme sensible.

MADAME

MADAME DE CHANCEAUX.

Je ſuis bien curieuſe de ſavoir ce que le Baron répondit à cela; la tâche était difficile.

MADAME DE LINTZ.

Et ſur-tout ſur les mêmes rimes. Tenez, Dorival, liſez.

DORIVAL *lit.*

Il faut mourir, Zélie, en liſant ces tablettes,
Oui, mourir conſumé du Dieu qui les a faites!
Preſſé contre ſon ſein, adoré de Cypris,
C'eſt d'amour qu'expira le ſenſible Adonis.
Tu n'empruntas rien à Cythère.
A ta tendreſſe, à tes attraits
Tu dois ce divin caractère
Qui grava dans mon cœur ton image à jamais.
Et vous, chers confidens d'amour & de conſtance,
Dont la flatteuſe expreſſion
Attiſe encor les feux de l'inclination,
Chargez-vous du tribut de ma reconnaiſſance,
Retournez à Zélie, & peignez à ſes yeux
Un cœur dont la première elle m'apprit l'uſage;
Mais, hélas! dites-lui que l'on n'eſt pas heureux
Tant qu'on peut l'être davantage.
L'abſence n'eſt un bien, un plaiſir que pour vous,
Dont l'amour inquiet embellit chaque page

Où se peignent du Dieu les transports les plus doux;
Mais que ce tendre & délicat langage
Ne soit pas trop long-temps nécessaire entre nous.

L'ABBÉ.

Je ne trouve pas la même chaleur dans la réponse; cependant il y règne un ton pénétré qui intéresse mon cœur.

SAINTRÉ.

Il faut en général, pour bien juger, se mettre à la place de celui qu'on analyse. Le Baron n'était pas un jeune homme, qu'une passion attisée par les difficultés, rend extrême dans les expressions comme dans les sensations: sûr du cœur de son amante, enchanté de la tournure délicate qu'elle avait prise pour le convaincre de l'empire qu'il a sur elle, il épanche avec énergie & naïveté le double sentiment que nourrit son ame; c'est elle qui respire dans ses vers, & son esprit n'y a paru que pour vaincre la difficulté de la rime, cercle étroit & raboteux dans lequel il s'est circonscrit par choix, pour ne pas laisser un champ trop vaste à ses idées,

& ne point s'éloigner de celles de ſon amante : l'eſprit divague, tout eſt de ſon domaine ; le cœur n'a qu'un objet & qu'un but, il y tend toujours par la voie la plus courte.

MADAME D'ERBY.

Myſis, je ſuis contente de vous ; ce ſerait le cas de joindre l'exemple au précepte.

SAINTRÉ.

C'eſt demander du tendre à votre filleul.....

MADAME D'ERBY.

Comment mon filleul ?..... Ah ! c'eſt pour ſuivre la plaiſanterie de ces dames.... Eh bien, oui, du tendre ; elles n'y ſont pas accoutumées de votre part.

SAINTRÉ.

Malgré la ſévérité du correctif, vous aurez ma chanſon : il n'y a pas long-temps que je l'ai faite, & j'en ſuis tout en train.

(*Il chante.*)

AIR : *Je le compare avec Louis.*

Tu me promets depuis long-temps
De couronner ma vive flamme,
Et d'unir aux plaisirs de l'ame
La douce volupté des sens.
Quand on est deux, & qu'on est tendre, *Bis.*
C'est bien dur (*bis*) de tant faire attendre. *Bis.*

Quand je te presse avec ardeur
Contre mon sein palpitant d'aise,
Tu me tends la main, je la baise,
Et la porte contre mon cœur :
Il bat plus fort & je soupire ; *Bis.*
C'est bien doux (*bis*), mais c'est un martyre. *Bis.*

Mais, emporté par trop d'amour,
Jusqu'au centre de son empire
Lorsque ce Dieu veut me conduire,
Cruelle ! tu fuis sans retour !
Quand on est près de tant de charmes, *Bis.*
C'est bien dur (*bis*) de briser ses armes. *Bis.*

Le lendemain tu me souris
En m'assurant de ta tendresse,
Ta main me serre & me caresse,
Et je vois tes yeux attendris.
Ah ! qu'il est doux, lorsque l'on aime, *Bis.*
D'être aimé (*bis*) vraiment pour soi-même. *Bis.*

MADAME D'ERBY.

Est-ce qu'il est nécessaire de faire toutes ces mines en chantant cette chanson? Il me semble qu'elle pouvait s'en passer: elle est tendre, délicate, que voulez-vous donc encore qu'elle soit?

LE COMMANDEUR.

Belle Eglé, jamais on n'a pu mieux appliquer qu'ici le proverbe: *C'est le ton qui fait la musique.* Rapportez-vous-en à un vétérant de Cythère. Saintré a chanté comme Anacréon chantait, & avec le même avantage. Ne lui faites pas de querelle, car, en vérité, nous aurions le chagrin de n'être pas pour vous.

MADAME D'ERBY.

Je ne lui fais pas de querelle; mais j'aime la simplicité par-tout.

DORIVAL.

C'est exclure la finesse; vous ne seriez pas long-temps à vous en repentir.

MADAME DE LINTZ.

Ma nièce, gronder Saintré, c'est bien

dur; trouver sa chanson tendre & délicate, c'est bien doux; glisser sur le fond pour draper la forme, cela est aussi adroit qu'indulgent......

LA MARQUISE.

D'Erby, vous avez là une maligne tante; mais vos amis la tempèrent, & viennent à votre secours. Ma cousine brûle d'impatience de vous mettre tous à la torture, comme elle s'y est mise elle-même pour enfanter un logogriphe.

MADAME DE CHANCEAUX.

Je déclare hautement que je n'ai point eu de teinturier, on s'en appercevra aisément; mais je ne veux rien perdre des louanges ou du blâme. Je vais d'abord lire mon œuvre, on la copiera, & demain nous verrons si je me trouverai entiérement à découvert. Je compte sur quelques mots propres à dérouter nos Œdipes; au moins ils m'auraient furieusement embarrassée. *(Elle lit.)*

* Mon tout est souvent nécessaire
A l'amoureux qui commence à languir;

Cependant on ne m'aime guère,
Même lorsque j'ai su servir.
Il est vrai que je sacrifie
Beauté, vertus, esprit, talens
A l'indécence, à la folie,
A la laideur sans agrémens.
Si mon individu te paraît redoutable,
Lecteur, modère son courroux ;
En me décomposant je deviens plus aimable
Et puis contenter bien des goûts ;
Car sans moi, l'humaine Nature
Irait aux enfers à tâton,
Et sans moi, certain Dieu fripon
Ferait une sotte figure.
Je puis encor te présenter
Une charmante promenade,
Où l'on révère la Dryade,
Où l'on se plait à méditer ;
Un outil rude & très-commode
Pour satisfaire un de nos sens ;
Un petit fruit fort à la mode,
Et très-mauvais pour les passans.
C'en est assez, lecteur, pour me connaître :
Devines, si tu peux, je t'en laisse le maître.

L'ABBÉ.

Comment donc ; mais voilà Madame de Chanceaux enrôlée tout de bon avec les Muses.

DORIVAL.

Les vers sont faits & rimés très-bien.

LA MARQUISE.

Ne vous y trompez pas, c'est l'air de Vaucluse qui opère déjà. Voilà la première fois que ma cousine vient à Ombreuse, & vous voyez que sa tête commence à se pétrarquiser.

MADAME DE CHANÇEAUX.

Pas encore, il faudrait que je travaillasse dans le genre tendre ; mais....

SAINTRÉ.

Collo tempo e le paglie maturansi le nespole (1), n'est-ce pas ?

MADAME DE CHANCEAUX.

Je ne vous comprends pas entiérement, mais je vous devine. Marquise, il est tard, &, en vérité, je voudrais pouvoir dormir jusqu'à demain soir.

LA MARQUISE.

Voilà bien la tournure d'une Néophyte

---

(1) Avec le temps & la patience on vient à bout de tout.

du Parnasse. Je doute que vous dormiez aussi tranquillement que vous l'espérez. Le délire des vers est comme celui de l'amour ; c'est également une fièvre qui a ses accès & ses redoublemens.

LE COMMANDEUR.

A une petite différence près ; c'est que l'une de ces fièvres augmente de ce qui guérit l'autre.

LA MARQUISE.

Vous pouvez avoir raison. Allons réfléchir sur cette distinction, elle en vaut bien la peine. Avant de nous séparer, je vous annonce pour demain l'Abbé D. M. Je n'ai su que ce soir son arrivée. C'est un ami de l'humanité. La Baronne & moi lui avons les plus grandes obligations. Notre vue est délicate, il nous l'a conservée. Mes amis, vous m'entendez, réunissez-vous. Si cela peut vous servir, il s'appelle *Pierre*. Ce n'est pas un homme qui fasse métier de l'art qu'il exerce. Trois cents pauvres qui lui passent tous les jours par les mains attestent sa charité & son

désintéressement. Il vient d'amitié nous voir ; rendons-lui du moins en procédés ce que sa délicatesse ne pourra repousser. Il nous fait un cadeau de plus : il nous amène une parente charmante, qui joint à la délicatesse d'un esprit cultivé, & à la gaité la plus franche, toute la sensibilité d'une ame de l'ancienne trempe. Elle s'appelle *Hélène*. Je l'aime de tout mon cœur, & elle me le rend bien. Je sens que d'ici à demain soir le délai est court ; mais l'amitié fait des miracles. J'aurai un petit feu d'artifice & des violons. Je ne vous en dis pas davantage.



XII.e SOUPER.

LA MARQUISE.

MA chère Hélène, je ne me ſuis occupée, depuis ce matin, que du plaiſir de vous poſſéder avec l'Abbé D..... mais plus la nuit avance, & moins je puis éloigner l'idée affligeante que vous nous quitterez au point du jour. Je ſais que je vous dois encore beaucoup à tous les deux, d'avoir fait le détour d'Avignon ici pour me voir; que l'Abbé eſt attendu par l'humanité ſouffrante, & qu'enfin il faut ſe faire un mérite des néceſſités: je me dis tout cela, mais mon cœur n'en eſt pas plus à ſon aiſe; cependant, il ne faut pas que mes regrets diminuent la gaité ordinaire de nos Soupers: nous vous avons mis au courant de leur forme & de ce qui s'y paſſe; nous allons continuer ſur le même ton. Nous avions hier un logogriphe ſur le tapis; mais nous regretterions tous d'employer le reſte de notre ſoirée à ce jeu

d'enfans. Madame de Chanceaux permettra que nous remettions à demain à nous en occuper; nous commençons ordinairement à disserter vaguement; quelquefois suit une petite épître en vers; viennent après des lettres intéressantes, dont l'amitié & la reconnaissance font les frais: nous tracassons par fois dans les intervalles, & une chanson nous mène coucher joyeusement; voilà notre marche: pour la suivre, l'un de nos Bergers, car vous trouvez ici l'Arcadie, sans aller en Grèce, ni en Italie, va nous lire, non pas toujours une pastorale, mais quelque chose de gai & d'instructif tout à la fois. C'est le tour de Dorival; &, comme tout le monde est sur ses gardes, je suis sûre que je ne tombe pas à faux.

DORIVAL.

J'ai un assez gros recueil des sottises humaines, c'est-à-dire, de celles qui ont fait du bruit; mais l'immensité de la matière m'a effrayé. Je vois, par exemple, au rang des inconséquences de marque, flétrir le Comédien, & lui refuser les Sa-

cremens, tandis qu'en 1077, le Pape, Alexandre III, donna au Duc de Venise, comme une grace spéciale & un honneur singulier, la troisième place sur son Théâtre, pour le récompenser de la bataille qu'il avait gagnée contre Fréderic Barberousse.

L'ABBÉ.

En effet, Baronius dit : *Dexteram Pontifex, sinistram verò tenet Cæsar.* Le souverain Pontife a la droite, le Prince n'a que la gauche.

LA BARONNE.

Vous avez bien fait de nous expliquer votre latin, vous auriez été mis à une rude amende; mais vous n'en êtes pas quitte.

LE CHEVALIER.

Assister au spectacle, dans ces temps-là, n'était rien; de pieuses farces amusaient, édifiaient même les imbécilles; mais ce que rapporte Saint-Foix est beaucoup plus plaisant. Louis XII tint Cour plénière à Milan, en 1501; deux Cardinaux

y dansèrent, &c; en 1562, les Pères du Concile de Trente dansèrent des sarabandes avec le grave Philippe II, & toutes les femmes de sa cour.

SAINTRÉ.

Le Cardinal de Mantoue qui ouvrit ce bal, devait avoir une bonne mine.

LA BARONNE.

Je donnerais gros, je l'avoue, pour avoir vu un Concile danser des allemandes; mais au moins je me souviendrai de l'anecdote, & la citerai à mon cagot de Curé, qui trouve mauvais que je fasse danser mes paysans. Pardon, Dorival, nous avons interrompu le cours de vos observations, mais vous y avez gagné, comme nous, une anecdote plaisante.

DORIVAL.

Je vois le fameux Athée Hobbes, cet Anglais qui écrivait tout le jour contre l'existence de Dieu, craindre toute la nuit celle du Diable, & n'oser coucher seul dans une chambre.

Tycho-Brahé, ce célèbre Astronome

Danois, auquel les éclipſes ni les comètes n'imprimaient aucune terreur dans un temps où chacun croyait y lire ſa perte, rentrait bruſquement dans ſa maiſon, & ſe perſuadait que la journée ſerait malheureuſe ſi, en ſortant, il avait rencontré une vieille femme, ou ſi un lièvre avait traverſé ſon chemin. Je pourrais vous entretenir toute la nuit de ſottiſes pareilles, mais je vais vous donner du plus moderne.

Il y a une douzaine d'années qu'il y avait dans Paris une ſecte de gens à taliſmans, qui prétendaient que, lorſque vous étiez né ſous telle conſtellation, leur électre, qui était un petit morceau de métal mince, & de trois pouces en carré, s'agitait dans votre main, & communiquait ſon mouvement électrique à tout le bras; alors vous étiez digne de participer aux myſtères, & de voir dans l'électre. Voici comment la ſcène ſe paſſait. On vous introduiſait dans une chambre fort obſcure; ſur une table était poſée une petite niche de carton, d'un pied de haut, ſur quelques pouces de large; au fond était

incrusté l'électre; c'était le miroir, dans lequel, après de ferventes prières, vous distinguiez, comme par un verre de lanterne magique, les objets que vous désiriez voir, morts ou vivans; le second degré de la science était de les interroger & d'entendre leur réponse; enfin, lorsque vous aviez passé par toutes ces épreuves, la dernière grace pour l'adepte était d'évoquer son Ange gardien, de pérorer avec lui & de lui commander. Je n'ai pas eu le bonheur de sentir la commotion électrique, ni de pouvoir regarder dans le bijou magique, encore moins d'évoquer mon Ange; mais un petit fripon sachant, surement d'avance ce qui m'occupait dans une circonstance de ma vie, après avoir été vraisemblablement aux informations, fit à mes questions, pour les personnages électriques, des réponses fort justes & assez étonnantes. Cette farce me piqua; je jouai la bonne foi, & je parvins à démasquer mes drôles. Voilà le sujet d'un conte que j'ai fait sur cet événement, & que je vais vous lire.

LA MARQUISE.

J'avais ouï parler de ces inſpirés-là; & même ils avaient enrôlé des gens de qualité.

DORIVAL.

Vraiment oui, ils avaient des Néophytes dans tous les Ordres.

MADAME D'ERBY.

Ne ſerait-ce pas là ce qui aurait donné l'idée de l'Intelligence dans Iſabelle & Gertrude ?

LE COMMANDEUR.

On parlait de Sylphes long-temps avant l'hiſtoire de l'élèctre, c'était la folie de l'antiquité ; ces fictions ingénieuſes nourriſſaient la poéſie, en échauffant l'imagination.

MADAME DE LINTZ.

Voyons le conte.

DORIVAL lit.

PAUL ET SON ANGE,

CONTE.

On a dit, je crois, que la Terre
Etait du Ciel les Petites-Maiſons.

Excellent mot. Auſſi le pieux Solitaire,
Qui ſe fait un mérité, un devoir de ſe taire,
Et ne penſe, à coup ſûr, pas plus que ſes oiſons;
Celui qui court après la gloire,
Et qui, pour vivre dans l'Hiſtoire,
Se détache gaiment d'une jambe ou d'un bras;
L'opulent qui ſerait tranquille
Au ſein de ſes petits états,
Et ferait cent heureux contre quelques ingrats;
Qui préfère la Cour & ſa faveur mobile,
Court après un ruban, rampe & n'en rougit pas;
Le Joueur forcené qu'un beau jour la fortune
Enrichit par caprice, & qui, le lendemain,
De tout ſon gain
N'ayant pas une obole, eſcroque ou m'importune;
Le malheureux qui meurt de faim
Avec cent mille écus de rente,
Parce que de Thémis le famélique eſſaim
En digère à loiſir le fonds qui le ſuſtente;
Les querelles des potentats,
Et leurs ſanglans débats
Pour un hameau chétif oublié ſur la carte,
Tandis qu'en leurs pays immenſes, mais déſerts,
Leurs ſujets vont nu-pieds, & chaſſent à la marte;
Enfin les différens travers
Dont notre eſpèce eſt affligée,
Ni tous les maux divers

Dont elle eſt aſſiégée,
Rien juſqu'à ce moment ne m'avait étonné.
Je me diſais : Ici, puiſque tout eſt folie,
Qu'à porter des grelots chacun eſt condamné,
Suivons notre deſtin, ayons notre manie;
Pour changer les humains je ne me crois pas né.
Je me trouvais fort bien de ma philoſophie,
Quand, par haſard, en feuilletant
Certain recueil ayant pour titre, *Extravagance*,
J'ai vu que dans ce genre on eſt fort ignorant
Si l'on ceſſe d'être au courant
De tout ce qui ſe paſſe en France.
Voici le trait qui m'a paru plaiſant;
J'en ris encore en te le racontant,
Lecteur, tâche d'en faire autant.
Paul ſe trouvant un jour en nombreuſe aſſemblée,
D'une dévote déſolée
Entendit les ſoupirs.—Monſieur le Préſident,
Diſait, en pleurant, la béate,
J'ai perdu mon bijou.—Jeſus, quel accident!
Répondait le docteur. Mes frères, qu'on ſe hâte
De réparer la perte de la ſoeur;
Je partage bien ſa douleur.—
Qu'avez-vous donc perdu, Paul lui dit à l'oreille,
Qui puiſſe vous cauſer une peine pareille?
Votre âge.....—Eh bien, Monſieur, mon âge?
Aſſurément
Il n'a rien de commun avec mon taliſman,

On peut en avoir à tout âge. —
Ah! ne vous fâchez pas. Quel est donc l'avantage
Du bijou que vous regrettez ? —
Je ne sais si vous méritez
Une pareille confidence.
Monsieur est goguenard, & je juge d'avance
Qu'avec son Ange il serait peu d'accord. —
Quoi! qu'entendez-vous par mon Ange? —
Vraiment, la chose semble étrange;
Aujourd'hui que chacun affecte l'esprit fort,
Il nous faut un cœur droit & de la conscience. —
J'ai tout cela; voyons, quel est donc ce secret? —
Avec si peu de patience
On n'est pas aisément discret. —
Il est probable que l'objet
N'est pas de si grande importance.... —
Comment, Monsieur, causer à volonté
Avec votre Ange tutélaire,
Qui répond, obéit avec docilité,
Vous guide, vous retient quand vous allez mal-
faire. —
Pardon, ceci devient une autre affaire;
Je ne soupçonnais pas un fait si merveilleux.
Ce bijou, c'est donc l'amulette ?.... —
L'*électre*, c'est le mot. — Serai-je assez heureux,
Pour avoir cet électre? — Ah! ah! pareille em-
plette
Exige des moyens : le prix est un peu fort;

On ne faurait trop cher payer pareil tréfor.
Je fais ce qu'il m'en coûte, & pas ne le regrette. —
Le prix n'eft rien, pour de l'argent
Dès qu'on en peut avoir. Mais quelle eft la ma-
nière ? . . . —
Dame, voyez Monfieur le préfident,
Il devient difficile, & n'en cède plus guère. —
Voilà Paul enflammé par l'adroite courtière,
Qui du Thaumaturge à l'inftant
Implore les bontés, & veut payer comptant. —
Monfieur, Monfieur, vous allez un peu vite,
Et notre fœur auffi.
Notre ufage eft ici
D'éprouver nos fujets, de fonder leur mérite,
D'approfondir leurs mœurs & leur religion,
Et de nous affurer de leur difcrétion. —
Je n'ai point de maîtreffe, & je crois aux myf-
tères ;
Par habitude, enfin, je fus toujours difcret.
Daignez me difpenfer d'un examen complet,
Et des épreuves ordinaires. —
Vous êtes bien preffant. — On le ferait à moins ;
Vous devez pardonner à mon impatience. —
Vous vous trouverez neuf, très-neuf dans la
fcience....
Allons, un zèle ardent indique vos befoins,
Et c'eft beaucoup de les connaître.

Dans huit jours en ces lieux vous pouvez reparaître,
Nous verrons : d'ici là, mettez-vous en état,
Priez ; les esprits purs ne souffrent rien d'immonde ;
Cependant évitez l'éclat :
Il faut craindre le faible, & ménager le monde. —
J'entends. Et le prix ? — Cent louis.....
Il sera temps Dimanche. Adieu, mon frère. —
L'ai-je bien entendu, se disait Paul surpris.
Mon frère, ô ciel ! exauce ma prière !
Fais-moi dormir cette semaine entière ! —
Supposons en effet qu'il ait dormi ce temps,
A coup sûr il fit un beau songe,
Ennuyeux pour les aspirans,
Car l'impatience l'alonge.
Il vient cependant, le saint jour.
De plus d'une heure Paul devance l'assemblée ;
On arrive. De soins, de détails accablée,
Elle le fait attendre. Enfin voici son tour. —
Votre ferveur & votre zèle
Nous ont à la fin décidés
A vous admettre ici, tous bien persuadés
Que vous serez des frères le modèle.
L'électre que voilà vous donne le pouvoir
D'évoquer votre Ange fidèle,
De parler avec lui, mais non pas de le voir.
Hélas ! notre humaine nature
Est trop chétive, trop impure

Pour obtenir d'abord aussi grande faveur;
Mais avec de la foi, du temps, de la ferveur,
Face à face on peut voir la sainte créature.—
Paul est déjà chez lui : front par terre humblement,
L'électre dans la main, tremblant, il balbutie.—
Être divin, puissant génie
Que Dieu veut bien soumettre à mon comman-
dement,
Daignerez-vous écouter ma prière?....—
Ordonnez, ne me priez pas;
À vous seul attaché, je suis toujours vos pas,
A moins....—Comment! un Ange de lumière,
Soumis à mon geste, à ma voix,
A l'instant me répond!....—Telle est ma destinée,
Et ma nature à la vôtre enchaînée,
Ne me laisse jamais la liberté du choix;
Et quand vous m'ordonnez chose en tout raison-
nable,
Je dois vous obéir ou me rendre coupable.
L'homme qui se connaît sur nous a bien des
droits.—
Ah! ah! cela change la thèse,
(Et déjà Paul levé reposait sur sa chaise.)
Si bien donc qu'en tous lieux tu dois m'accom-
pagner?—
En tous lieux, c'est beaucoup. Vous saurez m'é-
pargner......—
Par exemple, ce soir, à l'opéra d'Alceste......—

Que me propofez-vous ? Un fpectacle funefte
A la Religion.... — Mais David cependant
Aimait la mufique. — Oui, la mufique facrée. —
Eh bien, aux Français. . . . . — Non, l'on voit & l'on entend. . . . . —
C'eft Athalie, & la pièce eft tirée
De l'Ecriture. — Bon. Et les divers objets...
Vous m'entendez. — J'ai cru que c'étaient les ballets
Qui le choquaient; le refte, il fe voit dans les rues,
Et fans danger. Si bien que les Nicolets,
Les Audinot. — Fi donc ! — Mais je tombe des nues !
A ce compte il faudra me faire Capucin.
Et les jeux de commerce ? Un piquet, un quadrille ? —
Vous pouvez les jouer, mais j'y fuis inutile. —
Mais quand, fur l'avenir, fur mes projets enfin
Je te confulterai ? — De ténèbres profondes
L'avenir eft voilé. Sur les caufes fecondes
Je ne puis rien du tout, c'eft la loi du deftin. —
Que Diable peux-tu donc ? & quels font les fervices
Que tu me rendras ? — Ceux que je vous rends toujours.
Je vous éclaire fur vos vices,
Et vous peins les hafards qui menacent vos jours.
Souvent, au bord des précipices
J'avertis votre cœur quand vos fens font trop fourds.

C'eft

C'est moi de qui la voix secrète
Vous donne des conseils & dirige vos pas,
Et c'est mon amitié qui vous semble indiscrète,
Qui, dans votre ame, excitant des combats,
Y place les remords, le doute ou l'espérance. —
A quoi donc m'a servi d'épuiser ma finance
Pour avoir le bijou dont j'ai fait tant de cas?
Et, de l'avoir ou non, quelle est la différence? —
Cent louis, & qu'avant je vous parlais plus bas.

MADAME DE CHANCEAUX.

Vous avez un peu brodé votre matière.

LE COMTE.

Ma foi, je trouve qu'il a encore traité avec bien des ménagemens de pareils fripons; car le but de tous ces charlatans-là n'est que d'attraper l'argent des crédules.

SAINTRÉ.

C'est un mal, sans doute; mais ce n'est pas le plus grand que j'y voie; réfléchissez que ces sortes de gens, faisant secte, recrutent, avec leur lanterne magique, dans tous les états de la société, y jettent des racines; &, quand ils sont démasqués, ils en imposent encore par

le poids de la masse, & l'influence des individus; s'il se trouve parmi eux quelques honnêtes gens séduits, ceux-ci rougissent intérieurement de l'association, mais se croient intéressés à la soutenir pour ne pas laisser voir leur nom sur le tableau de la proscription.

LA BARONNE.

Oh! mon cher Comte, vous êtes la Notre-Dame de bon secours de notre Société; tirez-nous de la caverne des voleurs.

LA MARQUISE.

Comte, j'ai mis au fait l'Abbé & mon Hélène, de votre correspondance; ainsi ils vont se trouver au courant.

LE COMTE lit.

Quatrième lettre du Comte.

11 Novembre 1776.

« Rien n'est plus capable de me faire mettre de l'intérêt dans le récit de mon voyage, ma chère pupille, que celui que vous y prenez vous-même; la personne

qui m'a fait promettre ce voyage, est une mère de famille estimable, que vous ne connaissez point, & qui ne m'a pas fixé de temps pour l'envoi de cette bagatelle à laquelle vous mettez tant d'importance; cela ne peut augmenter les fatigues de ma route; mais le sentiment qui vous a dicté plusieurs phrases de votre charmante lettre, accroît, s'il est possible, mon attachement & ma reconnaissance: ah! grondez-moi toujours de même, j'aime bien mieux ce style que les fadeurs des amoureux; de vous, tout, jusqu'aux privations, a des charmes pour moi, car vous ne m'avez pas dit ce que vous avez répondu à Rosbif, & ce secret même m'a fait plaisir; aussi vais-je incessamment vous ouvrir le jardin des Hespérides, rendre mes lettres plus moëlleuses, & quitter le style de gazettes. Pouponne, à son tour, fera patte de velours, reprendra sa gaité charmante, &, sans être frileuse, réfléchira sur la fourrure, rentrera dans la route des plaisirs & des sciences, & rejettera les paradoxes, quelques ref-

ſources qu'elle ait pour les habiller en vérités; de mon côté, j'applaudirai à ſes comparaiſons heureuſes, à l'intelligent aſſortiment de la morale & de la phyſique, que des points ne gâtent pas, quand la conſéquence ſe tire toute ſeule; & mon cœur, quoi que Pouponne en diſe, ſera de tout cela à tort & à travers; il me ſoutient encore en ce moment que quand il s'agit d'elle, il ne peut reſter neutre.... Ici il faut des points, vous m'en avez donné l'exemple. Je crois, malgré votre groſſe épithète, chère pupille, que le vôtre me pardonnerait quelque indiſcrétion, dans ce que vous appelez mon beau voyage; peut-être vous ſervirais-je en vous déſobéiſſant, mais je m'en tiens à la lettre; duſſé-je même réveiller votre courroux, je vous dois le récit de mes plaiſirs. Le climat en fait les plus grands frais; le ſoleil eſt encore chaud, les ſoirées ſont ſuperbes, la terre eſt auſſi riante qu'au mois de Mai; nous mangeons des légumes verts, & nos Dames ſont fleuries comme au printemps. Cependant, les pre-

miers jours de ce mois-ci, nous avons eu des pluies terribles; les torrens venant des montagnes, ont entraîné une centaine de cochons, dont un Récollet. Tout cela a engraissé les soles & les turbots, qui nous engraissent à leur tour; c'est la roue. On aime beaucoup ici l'exercice du cheval, & on en a besoin; le repos est nuisible; nos élégantes montent fort bien; on dîne ou on soupe ensemble au retour de la promenade, cela se passe assez gaiment; cependant, le ton de ce pays-ci n'est pas le nôtre. Je vois de l'apprêt, un vernis écaillé qui couvre mal. Rassemblés de tous les coins de la France par le même agent, le besoin, ces gens-ci n'apportent dans la société ni délicatesse, ni bonne éducation, ni ménagemens; ils sont aigres & exigeans, parce qu'ils craignent toujours qu'on ne les méprise en les évaluant; ajoutez à cela le chagrin de vivre ici, le désir pressant & toujours agissant de retourner en France, & l'espoir continuel d'en voir arriver le moment; & vous ne serez pas surprise qu'on ne mette pas d'importance

à tous les procédés de bienséance qui forment le lien de la société. On m'accueille, on me fête, parce que j'arrive, parce que l'on veut me fouiller; mais si l'on me trouve les mains dans les poches des autres, je subirai bientôt la loi commune. Je me prête, en attendant, à tout ce qu'on désire de moi; les Dames veulent chanter comme à Paris, & voilà le tuteur de Pouponne, maître de chant à Bastia. On projette déjà des concerts; je suis pris, moi qui ne sais ni ne veux solfier. Oh! comme ma pupille triompherait! comme elle me répéterait: *Voilà ce que c'est que de ne vouloir pas donner une heure par jour au solfiement; la voix n'est rien sans la musique.* Vous avez raison, charmant rossignol; mais à près de quarante ans, aller à l'école, cela est dur; s'il reste si peu de temps, doit-on en perdre? Je ne l'emploie jamais si délicieusement que quand je vous écris, ma chère pupille; mais nos plaisirs cesseraient d'en être, s'ils n'avaient un terme. Ménageons-les comme le voyageur ménage ses provi-

ſions ; le plaiſir porte du baume dans les ſens & dans l'ame, & plus il eſt délicat, plus il opère. Adieu, mon aimable pupille, je viens de vous parler de votre empire, comme un favori exilé parle de la cour ».

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Récollet qui ſe trouve avec des cochons ?

LE COMTE.

Paſſez-moi cette plaiſanterie, j'étais en train de rire quand je l'écrivis, & l'anecdote eſt vraie. Un Récollet fut ſurpris par un Corſe, enſeignant à ſa femme autre choſe que ſes prières : le moine décampe, le mari le pourſuit : il avait beaucoup plu, les torrens étaient profonds & rapides ; le Franciſcain veut en traverſer un ſur des pierres ; il gliſſe, tombe, eſt entraîné, &, dans le chemin, rencontre un troupeau de cochons, qui avaient été ſurpris à la glandée par le même torrent, qui charria moine & porcs juſqu'à la mer, où ils allèrent engraiſſer les requins.

LE CHEVALIER.

Ce qui me plaît le plus de votre Corſe, c'eſt le climat ; je m'en accommoderais mieux que des froids humides de l'Allemagne.

MADAME DE LINTZ.

J'aurais aimé à la folie voir le Comte donner ſes leçons de chant.

LA MARQUISE.

Je crois que les écolières en étaient bien plus curieuſes ; mais entendons la réponſe de l'eſpiègle.

L'ABBÉ *lit.*

Quatrième lettre de Pouponne.

28 Décembre.

« Je me ſuis bien repentie, mon trop indulgent tuteur, des tirades atrabilaires de la lettre à laquelle vous répondez avec tant d'aménité & de légéreté. Que vous êtes heureux ! vous vous plaignez, vous grondez quelquefois, & jamais vous ne paraiſſez avoir de l'humeur ; il faut encore vous remercier. Voilà ce ſtyle que je ne puis me former. On dit qu'il faut écrire

comme l'on pense ; oui, mais il faut, je le sens bien, que la délicatesse de la tournure serve à faire avaler les pilules ; voilà le fin de l'art, & le maître me manque. Heureusement que de loin il fait donner des leçons, il n'y a qu'à avoir le bon esprit d'en profiter. Quel homme vous êtes, cher tuteur, pour tirer parti de tout, même de mon silence ! Ah! interprétez tant que vous voudrez, vous n'irez jamais trop loin, un point excepté ; de grace, que mes lettres ne fassent pas un chapitre de votre voyage, j'aime mieux me raccommoder avec lui; l'amour-propre, la bienséance, & d'autres sentimens encore répugnent à ce mélange. Je ne vous dirai pas que je vous fais cette prière sérieusement, vous le devinez aisément ; & puisque vous ne voulez pas de neutralité pour votre cœur, je consens qu'il soit notre arbitre ; & surement, quand vous l'avez calomnié, vous ne vous êtes servi que de votre esprit ; c'est encore lui seul qui s'est mêlé du tableau de vos plaisirs, aussi sont-ce ceux de tout le monde. Cela

commence pourtant, vous voilà le *Richer* de Bastia. Quel dommage que vous ne soyez pas un Virtuose, dans l'excellence du terme ; vous en seriez bientôt le *le Breton*. Eh bien, croiriez-vous que j'ai toujours eu plus de plaisir à vous entendre chanter que nos fameux ; ils sont plus exacts sur la mesure, mais cette exactitude même me semble ôter de la vérité & de l'intérêt dans leur chant ; plus à l'art qu'à la nature, ils étonnent davantage qu'ils ne touchent, il n'y a que leur gosier qui va ; ils me procurent le même plaisir qu'un rossignol ; quand vous chantiez, j'en ressentais plusieurs à la fois. Ce que vous me dites de ce baume, je l'éprouvais ; & votre charmante comparaison m'en rappelle le goût ; malheureusement elle terminait votre lettre ; le songe n'a pas été long. Mon Dieu ! est-ce que la mort de M. de .... ne dérangera pas quelque chose à votre état ? Si elle ne faisait que vous ramener ici en bonne posture, je crois que je dirois un *De profundis* de bon cœur pour le repos de son ame ; mais c'était votre

compatriote, il vous avait promis monts & merveilles; vous perdez sûrement à sa mort? C'est M..... qui le remplace: il passe pour honnête homme, j'en augure bien pour vous; il y a une sympathie entre les honnêtes gens; rassurez-moi, car ces changemens m'inquiètent: au reste, vous tenez à votre chose par le bon endroit; qui est-ce qui pourrait vous remplacer? Qui? Le premier sot qui serait assez vain pour s'en croire capable, & assez ambitieux pour le tenter. Il arrive tous les jours des choses plus étonnantes. Le froid & la pluie nous affligent; ma pauvre tante ne s'occupe qu'à clouer des peaux partout. Je voulais vous cacher que j'ai été un peu victime de la mauvaise saison; mais l'intervalle depuis ma dernière lettre, & la crainte que vous n'appreniez d'ailleurs ma maladie, m'engagent à vous avouer que j'ai eu un rhume affreux, qui a mis ma poitrine à une rude épreuve. Je suis convalescente, mais faible; vous jugez comme on m'a mise au régime moral; il y a un mois que je n'ai lu que mes

heures, que ma tante m'a rendues le jour de Noël. Tout danger est passé, & j'espère mieux commencer l'année prochaine que je n'ai fini celle-ci; mais il me manquera encore ce qui embellissait la nature à mes yeux, en m'en traçant les tableaux. Que ce vide m'attriste! & qu'un an est long à passer dans les regrets & les vœux! Ce que je puis vous souhaiter de mieux, en ces momens, cher tuteur, c'est de vous faire un bonheur à votre manière; vous en avez toujours eu le talent: heureuse philosophie! si elle réussit là-bas, envoyez-m'en la recette; je suis accoutumée à vos leçons, je n'en veux même pas d'autres. Les conseils d'un ami sont ce baume précieux & délicat, que vous dites qui porte le calme dans l'ame & dans les sens. Ceux-ci peuvent s'en passer; doublez la dose pour mon cœur, cher tuteur, & vous ajouterez encore, s'il est possible, à sa reconnaissante sensibilité ».

LA BARONNE.

Marquise, il n'y a pas là d'espiègle; je ne trouve que raison dans sa lettre.

DORIVAL.

Oui, mais de la raiſon aſſaiſonnée.

MADAME D'ERBY.

J'aime cette enfant à la folie, elle eſt tendre & raiſonnable.

LE COMMANDEUR.

Ajoutez enjouée, & drôle de corps; tout cela ſe voit rarement réuni.

MADAME DE CHANCEAUX.

La pauvre petite, il me ſemble l'entendre touſſer; un gros rhume ſurement avec une poitrine délicate, car les gens d'eſprit l'ont volontiers mauvaiſe, je ne ſais pourquoi.

LE COMTE.

Votre remarque eſt aſſez juſte, la chaleur du ſang contribue beaucoup au jeu des organes; mais cette même chaleur qui enflamme l'imagination, porte également l'incendie dans les liqueurs, deſſèche le genre nerveux, & ſur-tout une certaine membrane qui tapiſſe la poitrine, & que nous appelons la plèvre; pardon, Meſdames, ſi je vous parle en ſtyle barbare,

& d'une matière qui ne vous eſt pas familière ; mais il ſerait à ſouhaiter que vous fiſſiez toutes un cours d'anatomie, théorique au moins, car la pratique pourrait vous répugner ; d'ailleurs, elle eſt faite pour alarmer la décence. La connaiſſance de la délicateſſe de votre ſtructure vous éviterait bien des imprudences, & vous ſeriez moins effrayées au moindre petit bobo qui vient vous affliger. Ce que Madame de Chanceaux ſoupçonne de ma pupille, n'eſt que trop vrai ; l'ardeur d'apprendre, les petites imprudences de l'âge, la fermentation d'un ſang bouillant, & plus que tout, le chagrin d'être confinée au fond d'un déſert, auprès d'un oncle ſexagénaire & bourru, tout cela a aigri les humeurs de cette charmante fille, porté le déſordre dans la machine, & altéré tous les principes de la ſanté ; & l'être aimable qui a fait, pendant quatorze ans, le charme de ma vie, commence en ſe flétriſſant de toutes manières, à me faire regretter le jour où je lui promis la tendreſſe & les ſoins d'un père.

LA MARQUISE.

Mon cher Comte, nous venons de toucher la corde ſenſible, la matière eſt électrique, la mélancolie nous gagne; Chevalier, un de vos jolis riens ſerait, en ce moment, un excellent antidote.

LE CHEVALIER.

Je me rappelle un portrait qui ne me coûta pas beaucoup de façon, car je le fis ſans ſortir de l'aſſemblée où on me l'avait demandé; une jeune perſonne, nommée Roſe, s'y trouvait; elle avait l'air fin, de l'eſprit, de la gaité; mais c'était un lutin achevé; elle n'épargnait pas même ſon amant, quoiqu'elle l'aimât. Elle s'aviſa, dans le cours de ſes folies, de me demander ſon portrait; j'y travaillai ſur le champ, & lui dis:

Tes yeux annoncent de l'eſprit,
Roſe, & ta bouche tient parole.
Chez toi la volupté ſourit,
Mais la décence la contrôle.
Ton œil dit oui, ta bouche non.
Sois donc d'accord avec toi-même,

Et fais mieux honneur à son nom.
Flatter & piquer ce qu'on aime
Tient de la rose & du chardon.

Il faut bien compter sur l'indulgence de la compagnie, pour hasarder de pareilles bagatelles; mais, dans un bouquet champêtre, on ne dédaigne pas l'humble marguerite.

DORIVAL.

On l'a déjà dit, cela lie les genres, & sert d'échelon. On peut conduire la raison, même à la guinguette, pourvu qu'elle y soit *incognito*; ici il suffit d'amuser & de nuancer.

LE COMMANDEUR.

C'est en approuvant vos principes que j'y vais joindre l'exemple; nous finissons ordinairement par des chansons, voici la mienne. (*Il chante.*)

AIR: *Travaillez, travaillez, bon Tonnelier.*

Le Portier du ciel, l'autre jour,
Eut Messe, Vêpres & Complies.
Un autre Pierre aura son tour,
Amis, chantons ses Litanies.

Les Graces, jointes aux Talens,
Lui préparent des grains d'encens ;
Le nôtre est de lui chanter en refrein :
Vivent Pierrot & le bon vin !

A prêcher Pierre s'attacha,
Mais cela fit peu pour sa gloire ;
Le nôtre jamais ne prêcha
Que de bien manger & bien boire ;
Aussi sa morale, en tous lieux,
A fait fortune & rend heureux.
Le verre en main, célébrons tous en chœur
Notre joyeux Prédicateur.

Pierre a les clefs du Paradis :
Une fois il se trouva brave.
Pierre est un grand Saint ; mais, Sandis,
Le nôtre a les clefs de la cave.
Amis, je tremble que là-haut
Nous n'ayons un jour que de l'eau.
Prenons l'avance, & chantons en refrein :
Vivent Pierrot & le bon vin !

Par Pierre au Ciel peu sont admis,
Ce Portier n'est pas fort traitable ;
Le nôtre ouvre à tous ses amis
Sa porte, son cœur & sa table.
L'un, pour sa fête, fait jeûner,
L'autre fait toujours bien diner.

Honneur au Saint; mais chantons en refrein :
Vivent Pierrot & le bon vin !

Le Saint, dans ses divins transports,
Ouvrait les yeux à la foi pure,
Et le nôtre ouvre ceux du corps
Au spectacle de la nature.
Convenez, belles, qu'aujourd'hui ;
Ici, vous ne pourriez, sans lui,
Nous voir, nous plaire, & partager l'encens
Qu'offrent nos cœurs reconnaissans.

LA MARQUISE.

Mon chèr Abbé, faites grace à l'impromptu, c'est comme le feu d'artifice ; il s'est senti du peu de temps que nous avons eu pour le préparer. Hélène voudra bien avoir la même indulgence, pour une bagatelle que Madame de Lintz va chanter.

MADAME DE LINTZ chante.

AIR : *Je suis presque toujours verte.*

Je ne chante pas l'Hélène
Qui fit tant de bruit jadis,
Ni la prude Souveraine
Qui s'ennuie en Paradis.
L'une était une coquette

D'un exemple dangereux,
L'autre plia sa toilette
Pour escalader les cieux.

Dans l'Histoire ou dans la Fable
Je ne prends pas mon sujet;
Une Hélène très-palpable
De ces couplets est l'objet.
Amis, en voyant sa mine,
Vous chanterez tous en choeur:
Si celle-là n'est pas fine,
Un gascon n'est pas menteur.

Ses yeux où l'esprit pétille,
Demandent la charité;
Souvent la folie y brille,
Et sans cesse la gaité.
Cependant Hélène est tendre;
Mais on n'en obtient pas plus:
Sa ruse est de se défendre
Sous le masque de Momus.

Je ne crains que la manie
Que la Patronne eut un jour;
C'est qu'il ne te prenne envie
D'être aussi Sainte à ton tour.
Il faut, pour suivre ses traces,
Aux risques d'un repentir,
Se brouiller avec les Grâces,
Et les Ris & le Plaisir.

Tout ce cortége d'élite
De Saint Luc vaut bien l'oiseau,
Le dragon de Marguerite,
Et d'Antoine le Pourceau.
(à la Marquise.)
Meilleure est là compagnie
Qu'en ces lieux tu réunis.
On rit au château d'Ombrie,
Fait-on mieux en Paradis ?

LA MARQUISE.

Mes amis, vos remercîmens ne font qu'ajouter à mes regrets de n'avoir pas été préparée à votre arrivée. Je n'ai pas seulement pu vous faire voir les ruines du château de la fameuse Laure, ni la fontaine où son amant s'enivrait; mais ce n'est que partie remise, je passerai l'hiver à Paris, &, le printemps prochain, je vous enlève de gré ou de force, & je vous ferai faire connaissance avec les beautés du Comtat. Vous verrez jusqu'aux rochers, sur lesquels le Chantre de Vaucluse touchait sa lyre amoureuse, & enlaçait les lettres de son nom avec celles de la belle de Sade : mais voici la fête

champêtre que mes bons vassaux ont imaginée, pour tâcher de conduire mes chers hôtes jusqu'au point du jour sans ennui. Votre chaise est prête, vous partirez à l'aurore, & nous irons vous conduire jusqu'à l'Isle, où nous déjeûnerons ; voilà notre partie, je ne dirai pas de plaisir, puisque vous nous quittez, mais de dédommagement. Passons au jardin.



XIII.e SOUPER.

LA MARQUISE.

MES amis, ſavez-vous que votre triſteſſe diminue la mienne ? Je ſuis flattée de vous voir partager mes regrets, cela m'annonce que vous appréciez les deux perſonnes qui nous manquent.

LE COMMANDEUR.

Qui ne les regretterait pas ? Il eſt des gens qu'il ne faut pas voir deux fois pour s'y attacher. L'Abbé D..... a tant de ſenſibilité, ſa parente tant d'amabilité, qu'on ne riſque rien de les croire ce qu'ils paraiſſent.

LA MARQUISE.

Oh ! oui, croyez tout, ils ne vous tromperont pas.

SAINTRÉ.

Voilà l'avantage que l'amitié a ſur l'amour ; celui-ci rend défiant, ſouvent injuſte ; ſa ſœur au contraire ſe plaît dans

les épanchemens, & comme elle n'altère pas nos sens, notre jugement est toujours sain, & nos procédés sont toujours francs & généreux.

DORIVAL.

J'ai osé esquisser cette matière, toute usée qu'elle est; *il n'y a* pas long-temps qu'une jeune femme, après avoir beaucoup disserté sur l'amour & l'amitié, me pria de lui en bien assigner la différence; voici ce que je lui écrivis:

« Ce que nous avons dit hier sur l'amour & l'amitié, m'a paru vous intéresser; & comme vous avez semblé désirer connaître les véritables caractères de l'un & de l'autre, *je hasarde* quelques principes à ce sujet.

Il faut distinguer l'amitié d'homme à homme, de femme à femme, & d'un sexe pour l'autre.

L'amitié entre les hommes est toujours dépouillée d'intérêt, c'est-à-dire de l'intérêt des sens, & de celui qui peut naître des autres besoins physiques. Son siége est dans l'ame; la conformité des goûts,

de l'humeur, des qualités, ce qu'on appelle ſympathie, telles en ſont les ſources; la délicateſſe, les attentions, les ſacrifices l'alimentent; l'exigeance, le ton de domination & tout ce qui eſt oppoſé aux qualités précédentes, la détruiſent.

L'amitié, d'un ſexe pour l'autre, n'a pas toujours une ſource auſſi pure; elle commence ſouvent comme l'amour; ſouvent elle en eſt la ſuite, & remplace ce ſentiment quand il eſt uſé; c'eſt alors plutôt une habitude, un beſoin contracté de vivre enſemble; l'amour ainſi dégénéré eſt rarement délicat ſous ſa nouvelle forme, il avait tout épuiſé ſous l'ancienne; c'eſt un vieillard qui ſe met à ſon aiſe.

Mais lorſque l'amitié n'a pour principe que l'eſtime, les rapports moraux, les convenances & un goût honnête & ſympathique, ce ſentiment réunit à toutes les délicateſſes les prévenances & toutes les inquiétudes flatteuſes de l'amour, la tranquillité, les douceurs ſans mélange, & les charmes d'une union ſolide & reſpectable; alors peu importe le ſexe, deux

deux amis de cette trempe, ſont deux hommes.

Je ſuis obligé de vous dire qu'entre les femmes, cette ſorte d'amitié eſt plus rare que parmi nous; vous en ſoupçonnez aiſément les raiſons : les prétentions ſont naturelles à votre ſexe, les rivalités en ſont la ſuite, & la haine communément vient rompre les nœuds légers que l'intérêt de vos plaiſirs & votre pente à vous faire des liaiſons, voulaient former; ajoutez à cela, que votre vivacité n'ayant qu'une cauſe & qu'un objet, vous vous trouvez ſans ceſſe en oppoſition entre vous. Comme je fais profeſſion d'être vrai, je vous dirai la même choſe des ambitieux, & il en eſt beaucoup parmi nous; j'y joindrai les agréables, troupe aſſez nombreuſe, & qui, ſans avoir les qualités ſolides & aimables des femmes, n'en ont que les travers.

L'Amour a ſi ſouvent été défini, que je ne vous ferai pas ſon portrait; je me bornerai à vous établir les nuances & les différences qui le ſéparent de l'Amitié.

Ordinairement l'Amour est exclusif, c'est son caractère & son défaut essentiel, il rapporte tout à lui ; l'Amitié au contraire partage tout, & ne désire que pour prodiguer.

L'Amour & l'Amitié ont de commun la jalousie, mais celle du premier est violènte, injuste, aveugle, c'est la suite de son égoïsme ; la jalousie de l'Amitié prouve la délicatesse de ce sentiment ; elle est douce, réfléchie ; son principe est pur, son objet flatteur.

L'Amour porte aux exces, agite l'ame, incendie les sens, dépend d'eux ; mais il meurt avec eux, en est le maître & l'esclave tour-à-tour ; s'il produit tout, il détruit tout, il attaque l'harmonie générale de la société, porte le trouble dans les foyers domestiques, enlève à l'époux le cœur de sa femme, à l'innocence son trésor, à la vertu sa récompense, & ne laisse le plus souvent après lui que le désespoir & le repentir.

Je conçois que l'Amour n'a pas toujours des suites aussi funestes ; mais alors il

change de nom, c'eſt plutôt un goût ſoutenu qu'une paſſion; car dès qu'il en a la marche, il en a les caractères, & ils ſont toujours impétueux.

L'Amitié au contraire connaît des bornes, les reſpecte & fait jouir l'ame délicieuſement, & ſans ſecouſſes; elle n'a rien de commun avec les ſens, elle y porte le calme par ſes conſeils, elle crée ſouvent & ne détruit jamais; elle eſt le lien de la ſociété, contribue à ſes douceurs, lui paye ſa dette avec largeſſe, réunit les eſprits & les cœurs, garantit la faibleſſe des pièges de la ſéduction, veille ſur la vertu chancelante, l'appuie, l'encourage, s'endort tranquillement, ſe réveille de même; enfin elle ſemble deſtinée, par la nature, à remédier aux ravages de l'Amour. Pour achever le parallèle, voyez dans la Fable la belle & fière Armide, qui brûle elle-même ſon palais; & la laborieuſe & chaſte Pénélope qui travaille dans le ſien, en attendant le retour du ſage Ulyſſe, & dites-moi laquelle des deux vous préférez?

A vingt ans, je ſavais ce que je vous

écris là, je n'aurais eu ni la force ni la bonne foi de vous le dire ; il me semblait si naturel, quand une femme était jeune & jolie, de chercher à la séduire, que j'aurais moi-même tourné en ridicule ce que je vous donne aujourd'hui pour des principes. Ils sont vrais cependant & sacrés. Si jamais j'osais m'en écarter, vous avez de quoi m'arrêter & me confondre ! Mais, non, vous me rendrez aisément la justice que je n'ai jamais varié dans nos conversations. J'ai du plaisir à vous voir, à vous entendre ; votre naïveté & le développement successif de vos idées, m'attachent à vous ; mais, comme je l'ai dit dans mon épître de l'Amitié, tout cela échauffe mon ame sans la brûler ; nous avons tous les deux des devoirs à respecter & à remplir ; & l'Amitié qui offre des plaisirs sans remords, est, en tout point, préférable au sentiment tumultueux & dangereux de l'Amour. Dans le calcul de bonne foi, que j'ai fait des peines & des plaisirs qu'il m'a procurés dans le cours de ma vie, j'ai trouvé que les peines

l'avaient tant emporté sur les jouissances, que je me suis convaincu que ce sentiment n'était pardonnable qu'aux très-jeunes gens ou aux fous. Je ne suis ni l'un ni l'autre, & un regard doux de l'Amitié flatte plus mon cœur aujourd'hui, que le baiser lascif & brûlant de l'Amour ne m'affectait autrefois ».

MADAME DE LINTZ.

Mon Berger, croyez-vous me faire votre cour par cette lecture?

DORIVAL.

Mais au moins ne me citerez-vous pas au tribunal de l'Abbé; c'est une chose à décider entre nous à *huis-clos*.

MADAME DE LINTZ.

Non, j'aime l'éclat; & puis nos conditions.....

LA MARQUISE.

Sont, je crois, remplies par le sentiment pur de l'Amitié; & Dorival vient de la peindre si aimable, que le moment n'est pas favorable à son frère.

LA BARONNE.

N'y a-t-il point de peine contre les Hypocrites?

MADAME D'ERBY.

Celle de deviner le logogriphe de Madame de Chanceaux, & j'en ai eu le caprice.

MADAME DE CHANCEAUX.

Oh! vous tenez le mot de l'énigme, mais voyons les autres.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Mesdames, qui est-ce qui vous empêche d'aller aux enfers à tâtons?

LA MARQUISE.

J'ai bien trouvé *cire*; mais, j'en demande pardon à ma cousine, nous verrions aussi clair avec de la chandelle.

MADAME DE CHANCEAUX.

Non, Marquise, on ne souffrirait pas une matière aussi vile dans le temple du Très-haut; voyons l'autre.

LA BARONNE.

Oh! c'est *arc*.

MADAME DE CHANCEAUX.

Et le troisième ?

MADAME DE LINTZ.

Il faut renvoyer celui-là aux hommes, c'est de la science.

MADAME DE CHANCEAUX.

Mais, pas trop, tout le monde sait que les Dryades. . . . ?

DORIVAL.

Aiment les *prés.*

MADAME DE CHANCEAUX.

Je vois bien que mon quatrième me fera encore faux-bond, mais je me repose sur le dernier.

SAINTRÉ.

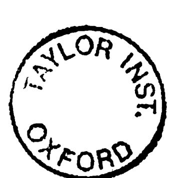
Ceux qui aiment le sucre. . . .

MADAME D'ERBY.

Ah ! c'est une *râpe !* mais ce petit fruit, il me semble que personne. . . . .

L'ABBÉ.

Comme Provençal, j'ai reconnu la *câpre.* . . . .



MADAME DE CHANCEAUX.

Ah ! fi, l'Abbé, vous aviez bien besoin d'être de Provence ; je voulais embarrasser un soir tout le monde avec une *aubergine*, mais vous la sentirez d'une lieue ; il n'y a point de plaisir avec ces nez creux de Provençaux ; allons, Comte, votre lettre, cela m'empêchera de prendre de l'humeur.

LE COMTE.

Celle-ci est un peu sérieuse, & le commencement n'intéressera pas beaucoup ; ce sont des détails de ménage.

Cinquième Lettre du Comte.

1.er Décembre 1776.

« Je ne vous ai encore rien dit, mon aimable pupille, de mon arrangement ici ; plus occupé de vous que de moi, je n'ai pas fait réflexion que ce récit était une diversion naturelle au déplaisir de notre séparation. J'ai eu le bonheur, dans un pays où les logemens ne sont pas brillans, & où ils sont fort rares, de trouver une petite maison toute neuve,

dans le quartier vivant de Bastia, à portée du gouvernement & de l'intendance. J'ai un très-joli jardin sous mes fenêtres, & la meilleure fontaine de la ville. L'appartement était garni de meubles honnêtes que j'ai achetés; en vingt-quatre heures, je me suis trouvé chez moi sans embarras & avec aisance. Des garçons de ma connaissance, faisant ordinaire ensemble, m'ont reçu avec eux; nous invitons en commun nos amis, nous faisons fort bonne chère, & cela ne va pas loin au bout du mois. Cet arrangement me convient d'autant mieux, que je crains les soucis d'un ménage, que je n'aime pas à manger seul, & que ce que cette manière de vivre m'épargne, me servira ce carnaval à fêter les Dames, & à leur rendre un peu des agrémens que leur société me procure; car, malgré ce que je vous ai marqué, il y a ici de quoi vivre agréablement, en élaguant d'une part, & n'exigeant pas trop de l'autre. Je joue à ma façon, c'est-à-dire avec distraction; je n'en gagne pas moins: je me suis trouvé une centaine

d'écus de profit net ; j'en ai fait un singulier usage, je vous le dirai quelque jour à l'oreille, cela n'aura plus alors un air de prétention. Le beau temps continue, nous ne nous chauffons pas encore ; il faut bien tout cela pour me dédommager un peu de tous les sacrifices que j'ai faits, & de tous ceux que j'ai encore à faire. Mon état est honorable, mes fonctions me sont familières, &, par la distribution de mon temps, elles m'en laissent pour mes affaires particulières & pour mes amusemens. Il me paraît qu'on me voit avec plaisir ; mais mon cœur, mon pauvre cœur, se trouve sans jouissances au milieu de ce qui ne peut intéresser que l'amour-propre ; & mon ame repliée languissamment sur elle-même, sommeille & ne s'épanouit plus que périodiquement. Elle calcule sans cesse ses pertes, & n'apperçoit rien pour les réparer. Ce n'est pas qu'il n'y ait ici quelques personnes aimables & instruites, mais il faudrait oublier d'un côté & renouer de l'autre, c'est ce que je n'ai pas

la moindre envie de faire. On me croit indifférent par caractère, je me laisse calomnier le plus tranquillement du monde, &, en vérité, je n'ai encore été tenté de désabuser personne. J'ai envie d'aller en Italie, voici une saison morte, le Ministre ne me refusera vraisemblablement pas un congé, n'ayant rien de pressé à faire ici. La petite moisson de connaissances que je pourrai recueillir dans ce beau pays, entrera en partage avez ma chère pupille, ce sera pour moi une double jouissance, & elle aura enfin son voyage aussi. Je vois d'ici les côtes de la Cité sainte; c'est y avoir un pied; jamais je n'aurai une si belle occasion de voir la patrie d'Antonin, d'Horace, de Cicéron & de Métastase. A propos du Voltaire d'Italie, avez-vous achevé la traduction de son *Alcide inbivio?* envoyez-la moi aussi-tôt, je suis un peu plus fort, je vous en dirai mon sentiment. Traduire est une fort bonne manière pour apprendre, sur-tout une langue qui a de l'affinité avec la nôtre. Les syncopes poétiques doivent vous embarrasser, demandez

à Rosbif un certain livre qui en donne l'explication; j'en ai oublié le titre, mais il s'en ſouviendra; au reſte, attachez-vous de préférence à la belle proſe des bons Auteurs, elle vous familiariſera plus avec le ſtyle de la converſation. Je vous ai laiſſé *Della Caſa*, il eſt pur & éloquent; liſez & reliſez auſſi le beau diſcours de *Calzabigi*, à la tête de l'édition de Turin, des Œuvres de Métaſtaſe; c'eſt un excellent morceau, & pour les choſes, & pour le ſtyle; cependant n'étendez pas trop vos recherches dans ce genre, ma chère pupille; il eſt agréable de ſavoir bien des choſes; mais s'il eſt permis de n'en prendre que la moitié & la ſuperficie, c'eſt ſur-tout à votre ſexe; ce qu'il acquiert en connaiſſances, ordinairement il le perd en grâces. La ſcience rend ſérieux; preſque tous ſes procédés ſont des applications, des comparaiſons & des calculs; & une femme qui s'adonne à ce genre, ſe détourne du but de la nature. Elle vous fit, pour adoucir nos mœurs, tempérer notre fierté, ſemer notre route de fleurs, partager nos plaiſirs.

& nos peines, rendre les premiers plus délicats & les autres moins vives. L'étude vous absorbe d'autant plus, qu'elle exige de vous plus de travail. Peut-être le plaisir de savoir est-il plus vif chez vous, parce qu'il est moins commun; il fait bientôt éclore les prétentions; & un être charmant qui aurait fait les délices de la société, s'il se fût borné à des talens agréables, devient quelquefois l'objet de la censure, pour avoir aspiré à se faire admirer. J'ai retenu deux vers d'un mauvais Art d'aimer, qui, conséquemment, n'est pas celui du gentil Bernard.

Le langage naïf d'une tendre ignorante
Plaît plus que le jargon d'une froide savante.

C'est pour en faire la critique, car il ne faut être ni savante ni ignorante; vous rappelez-vous Mademoiselle D....., & combien, avec tout son esprit & toute son érudition, elle eut le talent de vous déplaire; elle a cependant l'art de ne déployer toutes ses voiles que quand elle se croit sûre des vents; elle cherche

à avoir l'esprit de tout le monde, mais le bout d'oreille passe quelquefois, & voilà qu'on prend Mademoiselle bel-esprit en grippe, tant il est vrai que nous pardonnons difficilement à qui veut avoir plus d'esprit que nous. Les grâces du bel âge & l'enjouement qui semble excuser tout, peuvent sauver une femme bel-esprit jusqu'à trente ans; mais, à cette époque, la discrétion du public diminue, les griffes se montrent, & c'est pis que celles de Rosbif. Ce pauvre diable est un peu calqué sur l'Hicman de Miss Clarisse, ne le trouvez-vous pas comme moi? Eh bien, sa toison d'or, chère Pouponne, n'a-t-elle pas obtenu de vous un quart d'heure de réflexion? Ma belle amie, nous avons dix-neuf ans, quoique votre tante ne vous en donne que dix-sept. Sous les lois de l'hymen vous serez une jeune femme, vous m'entendez bien. Adieu, soyez sûre que par-tout, & en tout temps, mes vœux les plus tendres suivent ma charmante amie, & ont constamment pour objet sa félicité «.

LA BARONNE.

En effet, vous avez mis cette pauvre petite à la morale pour toute nourriture, vous répond-elle sur le même ton ?

LE COMTE.

Vous trouverez de tout dans sa lettre, c'est une des meilleures qu'elle m'ait écrites là-bas; lisez, l'Abbé.

L'ABBÉ lit.

Cinquième Lettre de Pouponne.

6 Janvier 1777.

» Comment cela se fait-il, mon cher tuteur, que je reçoive deux lettres de vous le même jour, tandis que l'une est du premier & l'autre du 20 Décembre; je n'entends rien à votre isle ni à vos vents. J'aime bien vos deux lettres, mais je n'ai eu qu'un plaisir, & j'en aurais eu deux si elles fussent arrivées à quelque distance; effectivement, vous ne m'aviez pas encore parlé de vos arrangemens là-bas. Comment donc, Monsieur, vous êtes là ajusté, comme pour y demeurer toute votre vie,

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? ſavez-vous que cela m'a ôté toute envie de rire, & que je ne ſais que penſer ni que répondre. Votre vie de garçon par-deſſus...... Je ne ſais ſi vous faites autant de ſacrifices que vous le dites; en tout cas, vous ſemblez les faire joyeuſement; je ſuis même preſque tentée de calomnier l'emploi que vous avez fait des produits du jeu. Dans toute autre circonſtance je ne m'y ſerais pas trompée; mais une vie diſſipée comme la vôtre, ouvre la porte aux ſoupçons; & je ne crois pas au ſommeil & au réveil périodique de votre ame.

Indifférent! mon tuteur indifférent! ô pécores, qui n'avez des yeux que dans la tête! cela me raccommode avec vous, il faut qu'il y ait quelque choſe de vrai dans ce que vous me dites, dès qu'on ſe méprend à votre caractère à ce point-là.

Votre voyage en Italie me plaît fort: j'ai lu celui de l'Abbé Coyer, il l'a adreſſé à une certaine *Aſpaſie;* j'aurai auſſi un nom de guerre, il faudra auſſi dire que j'entends le Latin & l'Italien, me faire

une virtuose, cela vous fera autant d'honneur qu'à moi; mais ayez bien soin de ne marcher qu'avec des caravannes, car on détrousse lestement les voyageurs dans la divine Italie. J'aurais presque envie de moraliser sur le Pape & les autres Souverains de ce beau pays; mais j'ai à répondre à deux lettres; &, pour la pauvre Pouponne, c'est bien assez de vous suivre.

Non, je n'ai point achevé la traduction de l'Alcide, & je ne l'acheverai que sous vos yeux; je n'ai point demandé le livre à Rosbif, & je ne lui en demanderai point, je n'aime pas assez à lui avoir des obligations. Comment voulez-vous que je le prenne pour *Jason*? lui que vous comparez avec tant de justesse à Hicman, aussi empesé que ses manchettes; non, non, restons fille plutôt que d'être obligée de les lui repasser. Ce chapitre-là en mériterait un tout entier de ma part, mais je ne ferais que vous répéter ce que je vous ai souvent dit à cette occasion. Nous ne sommes pas du même avis; mais aussi, convenez, cher tuteur, que je ne vous ai

jamais contredit que ſur cette matière. Vos principes peuvent être excellens, mais je ne puis me départir des miens. Vous enviſagez l'hymen comme quelqu'un enviſage la loterie quand il y a gagné le gros lot, il exhorte les autres à y mettre; mais celui qui ſe méfie de la fortune, ne ſe décide pas par comparaiſon. Votre femme a trouvé un mari doux, honnête, aimant, inſtruit, & ſur-tout point pédant, & vous en tirez la conſéquence qu'il faut que je me marie; me répondez-vous d'un pareil lot? Vieille fille, eh bien, cela vaut mieux qu'une jeune femme malheureuſe. Mon ami, laiſſez-moi à ma chimère, le temps m'inſtruira ſi c'en eſt une. Tenez, ſans aller plus loin, rappelez-vous ce que vous m'avez dit de votre adorable moitié, elle eſt ſenſible à l'excès, elle eſt vive en proportion, elle a une délicateſſe qui la fait reſſembler à la ſenſitive. Cela eſt-il vrai? c'eſt votre comparaiſon. Eh bien, que cette charmante créature eût trouvé un mari bourru, borné, un chardon; en un mot, la pauvre ſenſitive! que ſerait-

elle devenue ? Sécher ſur pied, & perdre jusqu'à la précieuſe faculté de s'éclipſer ſous la main qui eût voulu la flétrir, ou paſſer à travers ſon pot & n'y pouvoir plus rentrer ; voilà le ſort qu'elle eût éprouvé. Quels biens peuvent racheter le malheur affreux de dépendre des caprices d'un tyran, ou de l'exigence perpétuelle d'un ſot ! Quoi que vous en diſiez, mon aimable tuteur, il me ſemble pourtant que la célèbre du Châtelet, la merveilleuſe Graffigni, la tendre Sévigné, l'intéreſſante Deshoulières, ont eu des partiſans juſque dans leur hiver ; il n'eſt pas juſqu'à Madame Geoffrin que j'ai apperçue dans ſa *décrépitude*, entourée journellement des plus fameux d'entre les quarante immortels. Je conviens qu'il faut exiſter comme ces femmes là, & parvenir à leur hauteur, pour avoir droit aux mêmes hommages ; mais, mon ami, que penſeriez-vous d'un voyageur, qui, allant à Verſailles, ſe découragerait à Sèvres & y reſterait ? Croyez-vous que, quand je ſaurais quelque choſe de plus

que broder, j'en ferais moins bonne mère de famille, moins bonne amie, moins bonne citoyenne? Il me semble, au contraire, que mes talens m'attacheraient plus encore à la société, m'en rendraient plus dépendante; Madame Sévigné était si bonne mère! Vous ne sauriez vous peindre la contenance de ma tante, quand je lui ai lu l'article de votre dernière lettre où vous me parlez de la Corse. Il faut toute la confiance qu'elle a en vous pour vous croire : *Quoi! ce sont des hommes véritables? Les femmes y portent des coiffures comme à Paris? On n'y tue plus les gens? Eh! mais, c'est quasi du reste comme en France. Oh! je ne le plains plus tant....* Effectivement, je commence à me douter que c'est nous autres qui sommes plus à plaindre. Vous me faites finement entendre que j'ai fait l'enfant; ah! cher tuteur, vous êtes toujours le même, toujours occupé de votre pupille, ne lui passant rien, mais assaisonnant votre morale de manière qu'on est obligé encore de vous remercier après avoir été grondée.

Cependant un peu de gaité ne ſaurait vous déplaire, je conviens que j'avais chargé le tableau; eh bien, je me raccommode avec les Corſes, mais laiſſez-moi paſſer Sèvres. . . . .

J'aurai donc bientôt, & en même temps que Madame H........, ce cher voyage, & puis, de plus qu'elle, celui d'Italie! Allons, il n'y a plus moyen de vous tenir rancune. Quel homme vous êtes! vous pouvez tout oſer, tant vous avez de reſſources pour vous faire pardonner.

Le pauvre C...... eſt malade; c'eſt un homme déſſéché, qui, je crois, n'ira pas loin; ce ſera une perte pour ceux qui le connaiſſent; il eſt inſtruit & n'affecte pas de le paraître, il vous eſt fort attaché; voilà encore un des inconvéniens de votre maudit voyage. Vous auriez eu ſa place, c'était ſon projet; elle vous allait comme de cire, avec vos connaiſſances & votre goût. On dit qu'on a bien beſoin de gens de lettres qui le prêchent d'exemple; je m'y connais peu, mais il me ſemble en

effet que le temple de ce Dieu se ferme tous les jours; bientôt on n'y pourra plus entrer que par la chatière.

Vous avez des embrassades sans nombre, de ma tante, de Rosbif, & du grand B...., & de moi de nouvelles assurances de la tendre reconnaissance que j'ai vouée à mon cher & aimable tuteur ».

LA MARQUISE.

O la délicieuse créature, avec ses comparaisons de la loterie & de la sensitive !

L'ABBÉ.

Elle traduit Métastase ?

LE COMTE.

Elle s'est essayée sur divers de ses ouvrages, mais les syncopes poétiques l'embarrassent; pour le reste, elle en rend assez littéralement le sens.

SAINTRÉ.

J'admire comme cette jeune personne caractérise les femmes savantes qu'elle cite, jusqu'à Madame de Geoffrin.

Madame de Lintz.

Et moi, comme elle peint en deux mots la Comteſſe & ſa tante.

Le Commandeur.

Madame Sévigné était ſi bonne mère! Ce trait eſt exquis, il part de l'ame.

Madame d'Erby.

Elle a ſurement paſſé Sèvres.

Le Comte.

Même Verſailles, car il eſt peu de femmes qui réuniſſent autant de connaiſſances; c'eſt aujourd'hui une grande reſſource pour elle.

Le Chevalier.

Je connais votre voyage de Paris en Corſe; le ſupplément n'eſt pas adreſſé à une femme.

Le Comte.

Non; je fis réflexion que j'y traitais la partie ſérieuſe du pays, & que des détails auſſi arides n'étaient pas du reſſort des Grâces.

LA BARONNE.

Il y a du temps, Marquiſe, que vous avez interrompu votre joli roman ; il ne doit pas être épuiſé, non plus que le porte-feuille du Marquis.

LA MARQUISE.

J'en ſuis à une querelle que je lui fis. Je lui avais demandé mon portrait; & ne le faiſant pas, il me donna ceci :

Daigne me pardonner, Céphiſe,
Si je n'ai pas fait ton portrait ;
Crayons, couleurs, tout était prêt,
Je commençais, avec franchiſe,
A travailler à chaque trait.
Fier d'une première victoire,
Je me croyais à l'abri du danger,
Et mettais même quelque gloire
A maîtriſer un trouble paſſager.
Ce trouble eſt, me diſais-je, un faible météore ;
Qui, devant la raiſon, comme un ſonge au réveil,
S'éclipſera bientôt. Ainſi l'on voit l'Aurore
Entraîner ſur ſon char vermeil
Les Heures & le Temps ; &, fuyant le Soleil,
Lui céder l'univers qu'il féconde & colore.
Téméraire Nocher, tu connais peu les flots,

Bien

Bien plus que leur courroux, le calme en est à
craindre.
C'est en esquissant les tableaux
Que l'Amitié nous donne à peindre,
Que le silence & le repos
Rappellent à l'esprit, gravent au fond de l'ame
Des charmes dont s'empare aussi-tôt le desir,
Et viennent réveiller la flamme
Qu'une cendre légère avait peine à couvrir.
J'ai deux fois de mes mains vu tomber la palette;
Chaque coup de pinceau, dans mon cœur agité,
Portait cette douceur secrette,
Ce trouble, qu'Epicure a nommé volupté.
Hélas! je renouais ma chaîne,
La croyant un tissu de fleurs....
Qu'ils sont délicieux ces lieux où nous entraîne
Le charme des tendres erreurs!
Quels séduisans tableaux ces rêves enchanteurs
Ne peignent-ils pas sur la scène
Qu'achevent d'embellir les plaisirs séducteurs!
Céphise, ah! je n'ai pu résister à ce songe,
Ton cœur, comme le mien, en paraissait flatté;
Nous desirions tous deux qu'il devînt vérité.....
Mais, au réveil d'un aussi doux mensonge,
Que nous est-il resté?
Mon erreur, ton esprit, mon trouble & ta beauté.

LE COMMANDEUR.

Convenez, Marquise, que s'il vous

refusait votre portrait, il vous faisait bien le sien.

LA MARQUISE.

Oh! je payai bien mal ses jolis vers; je lui offris de l'amitié. Le beau présent à faire à un amoureux!

DORIVAL.

Il n'en voulut pas sans doute?

LA MARQUISE.

Point du tout, le traître l'accepta; mais ce sera pour un autre Souper. Je vois Madame de Lintz qui nous déploie sa pancarte.

MADAME DE LINTZ.

C'est une tâche pour nos beaux esprits: des bouts-rimés, à mon tour, que je veux proposer. Vos crayons, Messieurs, écrivez:

Bouille.	**Moulins à vent.**	**Musique.**
Rouille.	**Souvent.**	**Sorcier.**
Jaloux.	**Thémire.**	**Polaire.**
Foux.	**Sourire.**	**Notaire.**
Manche.	**Grenier.**	**Ramoneur.**
Tanche.	**Premier.**	**Cœur.**
	Hydraulique.	

L'ABBÉ.

Ma foi, donnera un ſens ſuivi à cela, qui voudra, j'aime mieux reſter Juge; je ne ſors pas de mes fonctions, pourvu que les Dames les partagent.

MADAME DE CHANCEAUX.

A la bonne heure, ceci revient à mon genre, & me voilà plus à mon aiſe: c'eſt pour aujourd'hui, pas plus tard.

SAINTRÉ.

Il y a pourtant beaucoup de rimes, & de ſi baroques.

MADAME D'ERBY.

Les premières ne l'étaient pas moins; & puis on dit que cela ne peut avoir que le mérite de l'impromptu. Mais je décèle le Comte; il a une chanſon faite en Corſe....

MADAME DE CHANCEAUX.

Et qui lui fait bien de l'honneur: on peut en ſureté lui confier de jeunes filles. Ecoutez bien.

LE COMTE.

C'eſt une Corſe de treize ans, à laquelle j'ai fait jouer le rôle de Nanine, & qui l'a rendu dans la perfection. La Nature avait tout fait pour elle. Il y avait un air italien fort en vogue dans ce pays; elle me demanda une chanſon françaiſe ſur cet air, je lui fis celle-ci :

* AIR, N.° 7.

A ton âge, au lieu de chanſons,
L'Amitié te doit des leçons.
Laure, daigne écouter ton maître,
Il va ceſſer de l'être.
Mais doit-il perdre tous ſes droits?
Oſe ouvrir ton ame à ſa voix,
L'ami n'eſt point ſévère,
Sa morale eſt légère,
L'amant ſeul fait des lois. *Bis.*

Aimable enfant, dans un moment,
Le langage du ſentiment
A ton cœur va ſe faire entendre.
Déjà ton regard tendre,
Avec moins de timidité,
Lance un rayon de volupté.
Un ſoupir l'intéreſſe.
Du trouble qui le preſſe
Ton ſein eſt agité. *Bis.*

Ainsi s'annoncent le désir,
Et la nature & le plaisir.
Crains leurs tableaux, crains leur prestige ;
Aime, l'Amour l'exige.
Mais puisqu'il faut subir ses lois,
Et qu'on n'aime bien qu'une fois,
Songe à sa perfidie.
Le bonheur de la vie
Dépend du premier choix. *Bis.*

Mais plus l'objet en est charmant,
Laure, moins il sera constant.
Les papillons n'ont que des ailes,
En est-il de fidèles ?
Comme eux, séduisant & léger,
L'Amour se plaît à voltiger.
Tu sauras par tes grâces,
Le fixer sur tes traces,
Mais jamais sans danger. *Bis.*

Telle, au printemps, sur un buisson,
Captive encore en son bouton,
S'élève une rose nouvelle,
Zéphir vole autour d'elle.
Son air, son langage est flatteur.
De son souffle le séducteur
Hâte la fleur d'éclore,
Mais la seconde aurore
Eclaire son malheur. *Bis.*

Si l'Amour exauce mes voeux,
Tu rendras un amant heureux;
D'Hymen la chaine fortunée
   Sera de fleurs ornée.
Digne enfin, par ses sentimens,
De tes attraits, de tes talens,
   Ton époux, dans ton ame,
   Rallumera sa flamme
   Et ses désirs constans. *Bis.*

MADAME DE CHANCEAUX.

Comte, j'ai à me plaindre de vous, vous allez sur mes brisées: je m'étais réservé les chansons de morale.

LE COMTE.

Il est vrai; mais j'ai l'aveu du Chevalier, pour user des droits de la communauté.

MADAME DE LINTZ.

Chut...... Les crayons commencent, respectons le Dieu qui inspire mes favoris...... Bon, ce silence est d'un excellent augure....... Eh bien, qui est-ce qui a fini? Voilà un grand quart d'heure......

LE COMMANDEUR.

Ma foi, je conviens que je n'ai rien pu mettre sur ces pestes de rimes.

LE COMTE.

Moi, si peu de chose, que je n'ai pas eu le courage de les lire.

SAINTRÉ.

Je n'ai pu remplir que les cinq ou six premiers.

LE CHEVALIER.

J'avoue de bonne foi que je n'y ai pas songé.

MADAME DE LINTZ.

Oh! le monstre! comme je vais dépecer tout ce qu'il nous lira.

DORIVAL.

Je n'aurai pas de peine, en ce cas, à remporter la victoire, puisqu'il n'y a pas même un *accessit*.

LA BARONNE.

Nous pourrions bien faire comme à l'Académie, partager le prix. Mais écoutons.

DORIVAL lit.

Le Comtat conjuré dût-il me chanter ..... pouille,
L'envie, à l'œil sournois, me couvrit de sa..... rouille,
Et réveillant les sots, les bourrus, les ..... jaloux,
Ameuter contre moi les sages & les........ foux,
Fallût-il traverser le canal de la Manche,
La nuit, entre deux eaux, nageant comme une tanche,
Combattre des lions & des .. moulins à vent,
Tenter mille fois plus, & succomber ..... souvent,
Rien ne m'arrêtera, si de toi, ma Thémire,
J'obtiens un mot flatteur embelli d'un..... sourire.
Ajoute à ces faveurs, viens jusqu'en mon ..... grenier
Visiter ton amant, il est là le premier.
Ami des Arts, il peint, il aime l' Hydraulique,
La Physique, les Vers, la Prose & la....... Musique.
Au bruit qu'il fait par fois, on le croit un..... sorcier.
Là, Thémire, mon tout, mon étoile ...... polaire,

Nous pourrons être heureux
sans témoins, sans Notaire.
Je n'ai que deux quartiers (1),
ne suis qu'un. . . Ramoneur,
Mais un Roi n'eut jamais mon
amour ni mon. . cœur.

LA MARQUISE.

Eh bien, Baronne, y aura-t-il prix double ?

LA BARONNE.

Ma foi, non. Il faut être diable pour arranger tout cela avec un sens suivi.

DORIVAL.

La rime n'est pas la vraie difficulté de la Poésie, mais bien les idées, & ensuite les tournures. La rime doit être esclave.

MADAME D'ERBY.

Cette esclave a toujours été ma maîtresse. L'autre jour on me donna une petite chanson qui me plut ; c'était la plainte d'un jeune Berger qui gémissait

(1) Ceci fait allusion à la manie de la Noblesse du canton où ces bouts-rimés ont été proposés.

de n'être pas aimé de ſon amante. J'entrepris la réponſe ſur les mêmes rimes, cela reſſerra, encadra mes idées, & par conſéquent me donna un travail terrible; mais auſſi je n'eus pas à courir après cette maudite rime.

LA MARQUISE.

Ah! d'Erby, vous êtes charmante; nous ne pouvons pas terminer notre ſoirée plus agréablement que par une chanſon, ſur-tout de votre façon.

MADAME D'ERBY.

Sur-tout n'y attachez pas une idée ſi merveilleuſe, je vous prie; c'eſt un eſſai.

(*Elle chante.*)

AIR : *Je n'étais encor qu'un enfant.*

L'Amour a changé, bel enfant,
Son flambeau contre ta houlette;
J'en juge au trouble ſeulement
Que m'a cauſé ta violette.

C'eſt la ſeule fleur que j'aimai,
Tircis, je te l'avais ravie.
Ah! le bouquet que j'en formai
Dans mon ſein mit une autre vie.

Je soupire depuis ce jour,
Toi seul dans le hameau l'ignore;
Dé moi tu te plains à l'Amour,
Tandis que son feu me dévore.

Tu fus toujours cher à Chloris;
Mais pour prix d'un aveu si tendre,
Du poison qu'en tes yeux j'ai pris,
A d'autres ne vas rien apprendre.

Tu n'as jamais perdu mon coeur,
Je ne fus jamais infidelle;
Je veux taire en vain mon ardeur,
Te répondre & t'assurer d'elle.

SAINTRÉ.

Que cette naïveté est précieuse! il faut bien de l'esprit pour en mettre si peu.....

LE COMMANDEUR.

Les paroles ont du mérite, mais celui de la voix de l'auteur leur fait tort. Pardon, Marquise, mais de si charmans accens mettent la fidélité d'un galant homme à une furieuse épreuve.

MADAME D'ERBY.

Vous allez être dénoncé à la Cour d'Amour.

LA MARQUISE.

Il le mériteroit bien; mais je suis indulgente.

LE COMMANDEUR.

C'est un moyen infaillible; l'homme sensible n'y résiste jamais, & l'oubli d'un moment vous assure, de ma part, d'une mémoire imperturbable.

LA MARQUISE.

Je charge Saintré de vous la rafraîchir au besoin, & je compte bien autant sur les faveurs de Morphée; il calme ordinairement les vapeurs *érotiques*: n'est-ce pas là le terme?

LE COMMANDEUR.

Oui; c'est du moins le plus honnête. Mais, j'appelle du jugement que vous portez de ma maladie: vous ne la croyez qu'un accès, tandis qu'elle est très-chronique.

LA MARQUISE.

Nous voilà perdus dans les termes scientifiques, & par-dessus je vois nos

Dames inquiètes de l'orage. Le tonnerre, dans ces climats-ci, fait plus de bruit qu'à Paris, & les échos des rochers de Vaucluſe en multiplient les roulades: on eſt mieux dans ſa chambre & entre ſes rideaux; & puis nous avons à réparer la nuit paſſée. Bon ſoir.

XIVe SOUPER.

LA BARONNE.

MARQUISE, votre ciel provençal vous donne-t-il souvent des sérénades comme celle de cette nuit? Je me croyais familiarisée avec le tonnerre ; mais il faudrait être en léthargie pour ne pas entendre pareil vacarme.

LA MARQUISE.

Nos montagnes sont toutes percées par des cavernes, nos rochers de même ; je crois que cela multiplie, comme je vous le disais hier, la voix imposante du tonnerre.

L'ABBÉ.

L'explication est très-juste ; on peut y ajouter que le soleil attirant sur-tout beaucoup de sels & de soufre pendant le jour, & l'atmosphère n'étant pas chargée d'une abondance de vapeurs humides propres à en arrêter l'inflammation, elle se fait avec violence ; & plus il y a

de matière, plus il en résulte de bruit ; & s'il se trouve des cavités dans les distances que parcourt la foudre, il s'établit des échos qui en répètent le fracas.

MADAME DE LINTZ.

J'aime bien cette physique, elle est à ma portée ; mais je n'ose pas me livrer à ma curiosité sur cette matière, & surtout sur l'Astronomie. Je deviens trop questionneuse, & je prendrais sur nos Soupers un temps que nous employons bien mieux.

LA MARQUISE.

Peut-on mieux l'employer qu'à acquérir des connaissances ? Rien n'est absolument exclus de nos soirées que ce qui ennuie sans profit. Je ne serai pas fâchée de rectifier mes idées sur bien des anecdotes du ciel, que je rougis souvent de ne pas connaître. Il entre dans notre éducation d'apprendre la Géographie : il me semble que l'étude de la sphère & des corps célestes devrait la suivre, même aller de pair.

L'ABBÉ.

Vous avez raison, Marquise. Quoique nous ayons plus besoin habituellement de connaître la Terre, qui est notre domaine, cependant il doit être humiliant de n'oser lever les yeux sur cette voûte brillante sans regretter de n'en pas connaître les principaux flambeaux.

MADAME D'ERBY.

Par exemple, j'ai entendu dire que, parmi les étoiles, les unes sont des Soleils, les autres des Lunes. A quoi les distingue-t-on ? Il me semble qu'elles brillent également.

L'ABBÉ.

En examinant avec attention, vous en distinguerez qui brillent d'une lumière douce, & d'autres qui fatigueront votre vue par un élancement que nous appelons *scintillation*. Les premières sont des Lunes ou des planètes, qui ne renvoient qu'une lumière empruntée, comme la Lune & la Terre ; les autres sont des Soleils.

Madame de Chanceaux.

Les planètes ne ſont donç que des Lunes? En ce cas, elles pourraient reſſembler à la Terre.

L'Abbé.

Il y a apparence que tous les globes céleſtes ſont formés de la même matière. A l'aide des téleſcopes, on croit diſtinguer dans la Lune, des montagnes, des étendues d'eau.....

La Baronne.

Comment eſt-il poſſible de diſtinguer les eaux, quand on n'eſt pas ſûr que le globe lui-même ſoit de terre?

L'Abbé.

En voyant des eſpaces très-vaſtes, ſur la ſurface de la Lune, conſtamment obſcurs, on a été autoriſé à ſoupçonner que c'étaient des amas d'eau, parce que le propre de l'eau eſt d'abſorber la lumière; mais à meſure que les téleſcopes ont augmenté de force, on s'eſt preſque convaincu que ces taches ſont des cavités

profondes, anciens réservoirs de mers desséchées.

MADAME D'ERBY.

Il n'y a donc plus d'eau dans la Lune ?

L'ABBÉ.

Il paraît que ce globe éprouve les mêmes phénomènes que le nôtre. Herschel vient d'y découvrir des volcans, à l'aide de son nouveau télescope. S'il n'y a plus d'eau dans la Lune, plus d'atmosphère qui l'environne, ces volcans indiqueraient les dernières convulsions de ce globe qui perd sa chaleur, comme la Terre doit la perdre un jour ; & successivement tous les astres s'éteindront, l'évaporation d'abord aura diminué le volume des eaux, & insensiblement la déperdition de la chaleur les aura engourdies jusqu'à l'époque de leur congélation absolue ; alors plus d'atmosphère, plus de végétation, plus d'habitans.

LE CHEVALIER.

Voilà, je crois, la marche de la nature. Tous les astres auront été d'abord des

soleils inhabitables par l'excès de la chaleur; dès que l'équilibre aura été établi, les germes se sont développés & propagés de proche en proche sur la surface du globe, ensuite les pôles refroidis les premiers, les êtres vivans se seront rapprochés de l'équateur & de la ligne, devenus le centre de la chaleur, & y auront vécu ou végété jusqu'au refroidissement total. La dégradation des espèces vivantes aura suivi cette marche, en sorte que le principe de la vie se sera éteint insensiblement & progressivement avec celui de la chaleur. Les pôles de notre globe sont déjà glacés & déserts....

MADAME DE CHANCEAUX.

Chevalier, vous me faites trembler; je m'apperçois en effet que nos hivers deviennent plus froids....

L'ABBÉ.

Rassurez-vous, l'Asie & l'Afrique nous offrent encore pour long-temps des serres chaudes, pour nous préserver de la gelée. Il est très-vrai que nos hivers

sont plus rudes; mais c'est par d'autres causes: notre sol dépouillé de bois, & les coupes immenses qu'on a faites dans le Nord, d'où les frimats de la mer glaciale nous arrivent, sans que les vents qui nous les apportent aient pu laisser en chemin une partie de leur nitre sur la chevelure des antiques fôrets, sas naturels qui nous en défendaient; voilà ce qui a changé la température d'une grande partie de l'Europe.

LA MARQUISE.

Le systême du refroidissement des astres ne me déplaît pas; je le trouve profond, & je me rappelle que le Marquis, en me lisant les passages de M. de Buffon, de Bailly & de Bouguer, qui traitent cette matière, s'écriait: Voilà donc enfin les hommes qui ont des idées justes de la Divinité, de ses œuvres & des moyens admirables, mais toujours simples, qu'elle a employés pour organiser la matière!

L'ABBÉ.

Arrêtons-nous un instant à la contem-

plation de ces mondes éteints. Les ouvrages de l'homme les plus étonnans, les chef-d'œuvres de son industrie, une fois désorganisés, n'excitent plus que son dégoût ou sa pitié ! leur construction accuse souvent sa vanité ; leur fragilité & leur inutilité décèlent toujours son impuissance ! tandis que les débris des colosses, qui, même après leur trépas, continuent de se promener majestueusement dans les airs, servent encore à couvrir de lumière les globes voisins de leur marche !

LE COMTE.

L'Abbé, si l'Apôtre sublime des Corinthiens eût connu cette physique, il eût fait cette réflexion avant vous. Je commence à comprendre que, par raison inverse, la grande mobilité des taches ou bandes de Jupiter, pourrait bien provenir du combat entre le feu qui y domine encore & les autres élémens.

L'ABBÉ.

C'est de ces combats que résulte l'équilibre qui est le principe de la vie.

MADAME DE LINTZ.

Et vos grands trous de la Lune ſont donc la bouche, le nez & les autres taches de ce ſatellite.

L'ABBÉ.

Juſtement, & voilà le terme; toutes les fois qu'un aſtre en entraîne un autre dans ſon cours, le plus complaiſant s'appelle *ſatellite.*

MADAME D'ERBY.

A quoi reconnaît-on l'eſclave?

L'ABBÉ.

Nous n'avons pu former quelques conjectures que ſur les individus de notre monde planétaire. Il conſiſte en ſept grandes planètes, qui ſont: le Soleil, centre, foyer immenſe, autour duquel tournent dans des périodes inégales, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter & Saturne. Dix planètes ſecondaires ou ſatellites, ſont entraînées dans cette grande révolution. La Terre eſt ſuivie de la Lune; Jupiter commande à quatre globes aſſez conſidérables, & Saturne

ſe promène majeſtueuſement avec cinq. On lui a découvert même une couronne brillante qu'on appelle ſon anneau & qui l'entoure ſans le toucher; mais Saturne eſt ſi éloigné de nous, que nous n'avons que des conjectures ſur ſon empire. Cependant Herſchel vient de découvrir, à l'aide de ſes nouveaux téleſcopes, une autre planète au-delà de Saturne; mais il faut attendre qu'elle ſoit décidée nous appartenir.

LA MARQUISE.

A-t-on quelque choſe de certain ſur les diſtances des planètes?

L'ABBÉ.

Leur mouvement étant régulier, & ces ſphères préſentant des taches & des phaſes, les taches ſervent à obſerver leurs mouvemens & à en déterminer la durée, & les phaſes prouvent que ces corps ſont ronds, qu'ils ſont opaques & n'ont qu'une lumière d'emprunt.

LA MARQUISE.

Je crois vous comprendre: lorſqu'on

voit revenir la planète au point d'où elle étoit partie, & qu'elle présente ses taches dans la position où on a commencé à l'observer, on calcule le temps qu'elle a mis à sa révolution autour du Soleil ; & comme l'on sait combien la Terre fait de lieues par heure, on juge que Saturne, par exemple, a dû parcourir tant de lieues dans tel espace de temps, &, par la même raison d'analogie, on peut calculer sa distance du Soleil.

L'ABBÉ.

Vous m'avez compris ; cette distance est effrayante, on la croit de près de trois cents dix-huit millions de lieues dans son *aphélie*, c'est-à-dire, dans son plus grand éloignement du Soleil ; & lorsque Saturne s'approche le plus de cet astre, ce qu'on nomme son *périhélie*, il en est encore à plus de deux cents quatre-vingts-trois millions de lieues.

MADAME D'ERBY.

O ciel ! cela passe l'imagination ; mais la Terre est la planète qui nous intéresse le

le plus; à combien de lieues est-elle du Soleil?

L'ABBÉ.

A environ trente-deux millions cinquante-deux minutes à son aphélie; & à près de trente-un millions à son périhélie.

MADAME DE LINTZ.

Cela est encore honnête; & les pauvres Afriquains n'en sont pas moins rôtis.

L'ABBÉ.

Que direz-vous donc des habitans de Mercure qui ne se trouvent, une partie de l'année, qu'à neuf ou dix millions de lieues du Soleil, & dont le disque est si fort noyé dans ses rayons, qu'on ne peut le suivre dans sa marche ni voir ses taches?

LA BARONNE.

Comment voulez-vous qu'il y ait des créatures vivantes dans ce brasier?

L'ABBÉ.

Il n'y fait peut-être pas plus chaud qu'ailleurs; la hauteur & la densité de l'atmosphère décident du degré de cha-

leur, non la proximité du Soleil, puisque le froid est très-vif sur les hautes montagnes : nous sommes plus près de cet astre en hiver qu'en été; l'incidence droite ou oblique de ses rayons donne le plus ou le moins de chaleur.

LA BARONNE.

Je vous conçois à peu près; l'atmosphère est la croûte aérienne qui enveloppe le globe & le défend de l'incendie, en sorte qu'on peut croire que les Mercuriens suent peut-être beaucoup, mais ne sont pas calcinés; encore j'ai bien de la peine à vous passer des habitans au milieu des rayons même du Soleil.

L'ABBÉ.

Il y en a dans cet astre, si l'on en croit les systêmes modernes, & peut-être le raisonnement le plus simple; en effet, à quoi l'Auteur de la nature, qui n'a rien fait en vain, aurait-il destiné ces corps énormes qui meublent la voûte des cieux? Ce ne peut être pour l'éclairer seulement; il n'eût pas été nécessaire de faire une

dépense aussi prodigieuse ; n'est-il pas possible que le globe du Soleil, semblable au nôtre, quant à la matière première, mais plus abondant en feu électrique, en vomisse continuellement des flots, de son centre à sa circonférence ; & que ce soient ces parties ignées dont le tourbillon enflammé communique la chaleur & la lumière à notre monde planétaire ? que, par exemple, des vents violens & réglés défendent le disque intérieur du reflux sur lui de cette matière subtile & embrasée...? Mais ceci n'est qu'une hypothèse, un systême, par conséquent un ballon que chacun peut renvoyer en attendant que le choc d'un autre vienne *le* crever. Il faut néanmoins vous donner une idée de la grosseur du Soleil. Figurez-vous, Mesdames, qu'il est seul six cents cinquante fois plus gros que les six autres planètes & tous leurs satellites réunis.

MADAME DE LINTZ.

Combien de fois plus gros que la Terre ?

L'ABBÉ.

Un million de fois.

LA MARQUISE.

Comment peut-on avoir de l'orgueil après de pareils détails ?

LE COMMANDEUR.

Dussé-je en rougir, cher Abbé, je foule, depuis douze à treize lustres, ce pauvre globe, sans trop connaître l'étendue de l'espace qu'il parcourt; les longitudes & latitudes me sont plus familières que cette promenade : classez-moi avec ces Dames, & daignez rendre la leçon commune.

L'ABBÉ.

Le diamètre de l'écliptique passe soixante millions de lieues astronomiques de trois mille toises; sa circonférence par conséquent excède cent quatre-vingts millions de lieues. Or, la Terre parcourant cet orbite en trois cents soixante-cinq jours, c'est environ cinq cents mille lieues en vingt-quatre heures, vingt-un mille par

heure ou soixante-trois mille toises, & plus de mille toises par minute.

MADAME DE CHANCEAUX.

Sommes-nous beaucoup plus gros que la Lune ?

L'ABBÉ.

Presque trois fois.

LA MARQUISE.

Mais, l'Abbé, les autres planètes ont-elles aussi leurs éclipses, comme la Terre & la Lune ?

L'ABBÉ.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Vos phases, que je comprends être les différentes parties de la Lune & des autres planètes, éclairées successivement, m'en démontrent déjà l'opacité : est-ce le terme ? mais leurs éclipses achèvent de m'en convaincre. Dès qu'un globe, couvert de l'ombre d'un autre, disparaît à l'œil, quoiqu'à sa portée, il est évident qu'il n'a pas une lumière qui lui soit propre.

L'ABBÉ.

A merveille ; mais ne perdez pas de vue que l'éclipſe n'eſt autre choſe que l'interpoſition d'un autre globe entre le Soleil & la planète éclipſée, ce qui force la conſéquence que le Soleil eſt le foyer unique de notre monde planétaire.

MADAME D'ERBY.

Notre monde ! cela en ſuppoſe d'autres.

L'ABBÉ.

Il y en a à l'infini. Mais remettons ce chapitre, ainſi que celui des comètes, à une autre ſoirée. Je me félicite, Meſdames, que cette matière ne vous ait pas ennuyées, car elle eſt abſtraite, & ſa nomenclature n'eſt pas familière, aux femmes ſur-tout.

MADAME D'ERBY.

On me pardonnera mon indiſcrétion : comme la plus jeune, je dois être la plus curieuſe. Eſt-il vrai que le déluge a été univerſel ? & comment concevoir qu'une boule puiſſe être inondée ſur toutes ſes faces ?

LE COMTE.

Dès que l'Ecriture parle, le Phyſicien doit ſe taire.

L'ABBÉ.

Comment donc, Wiſton n'eſt pas ſi orthodoxe que vous dans ſon ſyſtême, car il rejette la Genèſe & Moyſe. Plus hardi que ſes confrères, il vous cite le jour où une comète, paſſant auprès de la Terre, lui lâcha ſes écluſes & la couvrit d'eau; mais, pour nous conſoler, il a grand ſoin de nous annoncer que nous n'avons plus de déluge à craindre, & qu'au contraire, un incendie général nous purifiera quelque jour.

Woodward avait un grand réſervoir d'eau tout prêt, dans lequel la Terre s'eſt diſſoute juſqu'aux rochers, aux métaux & aux marbres; c'était vraiſemblablement une eau chimique bien corroſive, avec la qualité cependant, fort remarquable, de reſpecter les coquilles.

Burnet a auſſi ſon réſervoir, ſur lequel il nous a laiſſé ſeize ſiècles autour d'une

boule bien ronde, bien polie, mais si peu solide, qu'à ce terme, s'étant gercée, elle creva comme une bulle de savon, & fut bientôt délayée dans le château d'eau que sa croûte enveloppait.

M. de Buffon, plus sage, plus méthodique, nous fait marcher, & chemine lui-même sur une base plus solide. Il ne suppose rien, & fait mieux; il observe les propriétés de la matière, & par des degrés de probabilité, nous entraîne & nous donne du moins une hypothèse vraisemblable; mais son ouvrage étant entre les mains de tout le monde, j'abrège & laisse le champ.

MADAME DE LINTZ.

Mais enfin, d'où sortons-nous? car nous ne sommes que la très-exiguë particule d'un tout immense?

L'ABBÉ.

M. de Buffon penche à croire que toutes les planètes sont des portions du Soleil que le choc d'une comète aura séparées de sa surface; alors la matiére en fusion se

réunissant par sa propriété, comme vous voyez les globules de mercure former subitement un tout, auront, tant par cette vertu que par le mouvement de rotation que le choc leur aura imprimé, pris la forme sphérique que ce mouvement continué leur aura conservée.

MADAME D'ERBY.

Mais pourquoi les comètes s'approchent-elles tant du Soleil ?

DORIVAL.

Si, pour elles, le Soleil est ce que la bougie est au papillon..

MADAME D'ERBY.

Je demande sérieusement, c'est pour avoir une réponse sérieuse.

L'ABBÉ.

Mais en plaisantant on peut approcher de la vérité. Il est à peu près démontré que tous les corps ont deux vertus, celle d'attraction & celle de répulsion, & vous le retrouvez au moral sous le nom de *sympathie* & d'*antipathie*. Si donc

le Soleil, en raison de sa masse, attire puissamment le fluide électrique des comètes, il arrivera que, passant à une certaine distance de ce globe, elles ne perdront d'abord qu'une portion de cette matière que l'on voit s'échapper de leur orbite, & qu'on appelle leur queue; mais à la seconde révolution, si elles passent plus près, elles peuvent être attirées si fortement, qu'elles seront absorbées par cette région de feu qui s'alimente peut-être des débris de ces mondes errans. La comète de 1680 n'était pas éloignée du Soleil d'un sixieme du diamètre de cet astre. On a calculé qu'elle devait reparaître en 2225. Si, à cette époque, elle nous faisait faux-bond, on pourrait en conclure que la bougie aurait calciné le papillon.

MADAME DE CHANCEAUX.

Si bien donc qu'on a raison de craindre les comètes.

L'ABBÉ.

Par suite du systême que je ne viens

que d'effleurer, nous n'avons pas un courant de matière électrique assez considérable pour attirer un de ces astres errans; & s'ils sont vraiment destinés à alimenter les feux du Soleil de notre monde planétaire, il y a à présumer que la force de son attraction les contient assez dans son voisinage pour n'avoir pas à craindre le leur.

LA MARQUISE.

L'Abbé, nous n'oublierons ni les comètes ni votre complaisance, mais nous allons profiter de votre discrétion, & nous régaler d'un peu de poésie pour n'en pas perdre le goût. Allons, Comte, je me rappelle certaine Lise qui a un peu exercé votre philosophie; ce que vous nous en avez dit, & votre épître sur l'indifférence, que nous avons lue à Hélène & à l'Abbé, nous font désirer la suite du roman.

LE COMTE.

Mais il ne serait question que de moi ce soir; car si vous voulez après cela une lettre......

LA MARQUISE.

Eh bien, quelque plaisir que nous fassent vos lettres & celles de Pouponne, nous aimons mieux en retarder la lecture: il nous faut en ce moment du langage des Dieux.

LE COMTE.

Vous obéir est ma première loi.

LA BARONNE.

C'est bien assez de dire la seconde.

LE COMTE.

Si vous vœux sont les mêmes......

LA BARONNE.

En ce moment ils se confondent, profitez-en; mais songez, à l'avenir, que je suis jalouse de mes droits.

LE COMTE.

Et moi de mes devoirs & de mes plaisirs. Pour en revenir à Lise, puisque vous désirez son article, voici des vers assez négligés que je lui avais adressés, en lui envoyant l'Art d'aimer qu'elle m'avait demandé:

Je te fais un prêt usuraire.
Si ce sujet peut te flatter,
Lorsque tu voudras t'acquitter,
Communique-moi l'Art de plaire.

On ne fait ces sortes de vers-là que pour avoir réponse ; j'eus celle-ci :

* Je crois ton cœur tendre, & fait pour aimer.
Né pour les arts, ton esprit les éclaire :
Par les talens tu sais instruire & plaire,
Que te faut-il encore pour charmer ?

Je crus de bonne foi pouvoir prendre cette politesse poëtique à la lettre, mais je me trouvai bien loin de mon compte ; on m'assura que ce bonbon ne tirait nullement à conséquence ; &, comme j'insistai, on me donna un jour ce correctif-ci :

* Pour moi l'indifférence aura toujours des charmes.
Tu voudrais en vain m'en guérir.
Nouvelle Cyanée, à l'abri de ses armes,
Comme elle il faut vivre & mourir.

Je répondis sur le champ au crayon :

La triste indifférence est un poison mortel
Qui flétrit tout ce qui l'approche.
Le changement de Cyanée en roche,
De l'insensible peint le supplice éternel.

Mais cette résistance m'irritant, &, pour sonder un cœur auquel je sentais que le mien s'attachait, je fis l'épître contre l'indifférence; je la lus à Lise, & observai, avec la plus grande attention, l'effet qu'elle produisait; il passa mon espérance, & m'inspira la petite pièce que voici:

Lise, quand je t'ai lu contre l'indifférence
Ce que m'avait dicté mon cœur,
J'ai cru pouvoir, de ton silence
Tirer un augure flatteur.
Où je peignais l'Amour, son pouvoir enchanteur,
Je t'ai vue applaudir du geste & du sourire;
Et quand, sur un être inhumain,
Par la bouche du Dieu, je lancais l'anathême,
Je te voyais frissonner de l'emblême,
Et, par distraction, m'abandonner ta main.....
Ah! Lise, ton ame est sensible,
Tu voudrais t'en défendre en vain,
Il ne t'a pas été possible
De cacher le trouble soudain
Qui maîtrisait ton cœur jusque-là si paisible.
Mais qu'ai-je fait? Et quel sera le prix
D'un art qui peut fournir des traits contre moi-même?
En te peignant le Dieu qui m'a surpris,
En te disant combien je t'aime,

Peut-être pour un autre amant
Aurai-je éveillé dans ton ame
L'étincelle du sentiment !
Je tremble enfin que ta première flamme
Ne me cause un double tourment.
Mais non, tu ne seras injuste ni cruelle,
Tu liras dans mon cœur, & tu verras mes yeux
Briller & s'animer des feux
Dont ma plume t'a fait la peinture fidelle.
Puissent-ils passer dans ton sein,
A mes désirs brûlans te forcer de te rendre!....
Ah ! daigne les combler par l'aveu le plus tendre,
Divine Lise, & me le faire entendre,
Ou par ta bouche, ou par ta main.

LA BARONNE.

Au premier quatrain de votre indifférente, je me serais attendu a la tournure qu'il paraît que cette intrigue a prise. Il est joli son quatrain.

DORIVAL.

Fort joli, comme dit la Baronne ; plus encourageant que le Comte ne le croyait, je m'y serais fié.

LE COMTE.

Et vous en auriez été la dupe comme

moi. Attendez, pour définir cette femme, que vous ayez entendu la ſuite de ce qui la concerne, & plaignez-moi ſincérement, non pas de m'être attaché à elle, elle mérite les ſentimens d'un galant homme, mais d'avoir été la victime des circonſtances les plus étranges.

MADAME DE LINTZ.

Mais c'eſt à la faibleſſe de cette femme que vous devez tous les maux qu'elle vous a fait ſouffrir ; c'eſt manquer de caractère, & ce défaut la rapproche des coquettes.

LE COMTE.

Ah ! ne la calomniez pas, de grace ; ſubjuguée par une première paſſion à l'âge le plus tendre, timide par tempérament, défiante par éducation, ayant trouvé en moi un confident dont ſon cœur avait beſoin, un ami ſûr, elle ſe jetait entre mes bras, de bonne foi, pour y oublier un ingrat, qui, abuſant de l'aſcendant qu'il avait ſur elle, la négligeait, trop ſûr qu'un mot, un regard la plongerait dans cet état d'indéciſion

qui fatigue & les ſens & le cœur, en corrompant toutes les jouiſſances. Tant que je me ſerais opiniâtré à reſter l'amant de cette femme, j'aurais perpétué ſes tourmens & les miens; en me réduiſant au titre d'ami, ſa confiance a augmenté, mes conſeils lui ont été moins ſuſpects; & j'ai eu la ſatisfaction de la voir s'arracher enfin au fatal penchant qui avait répandu tant d'amertume ſur ſa vie.

La Baronne.

Mon Berger, vous êtes un vrai Comédien; car convenez que vous n'avez changé que le titre de votre Roman, & que, lorſque votre *Liſe* a été guérie, vous avez jeté le maſque de l'ami, pour reprendre la phyſionomie & les fonctions de l'amant?

Le Comte.

Non, en vérité; j'aurais peut-être été aſſez faible, ſans l'abſence & le contre-poiſon ordinaire qu'on nous reproche ſi ſouvent.

MADAME D'ERBY.

Voilà le premier homme, je crois, qui ſoit convenu d'une infidélité.

LA MARQUISE.

Je prends le parti du Comte, ſi ſa narration eſt ſincère, il a été en droit de s'attacher à une autre femme; & le rôle de confident eſt déjà aſſez ſubordonné, & aſſez peu flatteur, pour ne pas obliger encore à la conſtance.

LE COMMANDEUR.

Il eſt bon de vous dire que j'ai connu toute cette intrigue, ſans que le Comte s'en ſoit jamais douté; je le ſurprenais ſouvent dans des accès violens; le philoſophe diſparaiſſait, la tête s'échauffait, le déſeſpoir s'en mêlait: ah! c'eſt une pauvre eſpèce, il faut en convenir, qu'un ſage amoureux!

LE COMTE.

Vous qui faites ici le brave, n'avez-vous jamais connu les naufrages dont vous parlez ici tant à votre aiſe, &

n'avez-vous jamais fait que des chanſons pour les belles?

LE COMMANDEUR.

J'ai bien fait quelques vers pour elles, mais ils ſe ſentaient toujours un peu de mon amour pour l'indépendance. Je demandais les rendez-vous un peu leſtement; vous en pouvez juger par les premiers vers que j'ai faits en ce genre, & que je n'ai jamais oubliés; je n'étais pas fou de la jeune perſonne, mais ſa réſiſtance m'avait agacé; cela valait bien, dans ce moment, de la paſſion; je lui envoyai cette bagatelle-ci:

Le plaiſir eſt rapide,
Rien ne peut l'arrêter,
Seule tu ſais, Armide,
Le fixer, le goûter.
Près de la jouiſſance,
Sans le faire mourir,
Ta tendre réſiſtance
Réprime le déſir.
Peut-on, à ſon aurore,
Craindre la volupté?
I. La pudeur joint encore

Un prix à la beauté.
Mais, au sein du délire
Que je puise en tes bras,
Mon cœur ne peut suffire
A tes cruels combats:
Je sens avec ma flamme
Augmenter mes tourmens,
Et l'ivresse de l'ame
Est le poison des sens.
Disciple d'Epicure,
Je vis pour le plaisir;
Le vœu de la Nature,
Armide, est de jouir.
Viens donc en cet asile
Ignoré des jaloux,
Où ta pudeur tranquille
Brave nos rendez-vous;
Viens expier ton crime
Par toutes tes faveurs.
Amour, à ta victime
Prépare un lit de fleurs,
Invente des délices
Au-dessus d'un mortel,
Et que mes sacrifices
Soient dignes de l'autel.

LA MARQUISE.

Y aurait-il de l'indiscrétion, mon

Berger, à vous demander si tous vos vœux furent remplis.

LE COMMANDEUR.

Ma foi, non; le ton de ma requête effraya, & le Roman en resta là.

LA BARONNE.

C'est dommage, il commençoit chaudement; mais l'Amitié impose silence à l'Amour, & Pouponne vaut surement mieux que cette Armide.

LE COMTE.

En conscience, vous vous repentirez d'avoir entamé la sixième lettre; car pour l'intelligence de la réponse, il faut que je lise la septième tout de suite, & celle de Pouponne est un *in-folio*.

DORIVAL.

Tant mieux, nous les trouverons toujours trop courtes.

LE COMTE lit.

Sixième Lettre du Comte.

20 Décembre 1776.

« Je ne reçois, belle Pouponne, votre

lettre du 26 Novembre, que ce matin; voyez mon exactitude, j'y réponds sur le champ; ne soyez pas surprise de ces retards, ils sont fréquens en ces temps-ci.

J'ai lu, avec le plus grand plaisir, vos épigrammes charmantes sur la Corse, votre gaité s'est déployée; &, ma pupille faisant bien du bon sang en m'écrivant sa petite satire, son objet n'était que de m'amuser en s'amusant elle-même; elle a plus fait, elle m'a intéressé; il est si rare que le cœur de Pouponne laisse tout faire à son esprit!

Si vous avez voulu plaisanter sur la Corse, à la bonne heure; si, au contraire, vous avez ouï dire ce que vous me marquez, je vais vous donner des idées plus justes de ce pays.

Premiérement, Bastia a une population de dix mille ames & près d'une demi-lieue de tour, cherchez cela au temple. Les escaliers sont effectivement fort droits & les marches très-hautes; mais ces échelles sont de bonnes pierres &

difficiles à tirer après soi ; n'importe, Robinson est venu là comme de cire.

Pour du pavé, à peine s'apperçoit-on effectivement qu'il y en ait eu ; la ville étant en pente, il n'y reste pas long-temps entier.

Il est bien vrai que les femmes portent ici un jupon retroussé sur leur tête sans qu'il pleuve, c'est un usage parmi le peuple seulement; cet ajustement s'appelle *Faldete.* Les plus huppées de cette classe passent un carton dans la partie du jupon qui encadre la figure, & cela ne produit pas un mauvais effet.

La petite bourgeoise porte une espèce de mantille de toile peinte sur la tête, qui tombe sur les yeux, &, par derrière, enveloppe sa taille, cela s'appelle un *Mezzero ;* il y a de l'art à entr'ouvrir cette sorte de voile qui rend la physionomie piquante, & agace les regards ; nos belles, le matin en déshabillé, ou le soir en bonnes fortunes, ne dédaignent pas le mezzero.

Enfin, celles-ci se parent comme à

Paris, d'où elles tirent toutes leurs coiffures sur-tout.

Je vous passe la comparaison des paysans Corses avec des ours, on peut effectivement s'y tromper ; mais vos alarmes sont sans fondement au chapitre des bandits & des fusillades ; depuis deux ans, il n'est plus question de tout cela, & je viens de faire une petite tournée dans des lieux déserts, & où dix hommes en arrêteraient dix mille, moi cinquième, sans risque ni apparence de danger que pour mes yeux, parce qu'à la vérité, il n'y a point de cheminées dans les maisons des villages; & si j'étais obligé d'y demeurer longtemps, je serais bientôt momie ou jambon de Mayence; mais il y a un remède à cela; on fait du feu dehors, on tend son hamac, & l'on dort à merveille sous l'abri du feuillage & d'un gros manteau. C'est assez, charmante Pouponne, que ma voix ait eu le bonheur de vous intéresser, & mes yeux de vous admirer, pour que je prenne le plus grand soin de les conserver pour ces deux usages, & pour repasser

repasser un jour à venir ces leçons qui étaient si merveilleuses, que la chère tante les aimait, même sans les entendre. Nous voilà, je crois, à peu près, à deux de jeu, chère pupille, jusqu'à présent; mais vous entamez une matière trop sublime pour moi, vous déployez toutes vos connaissances, vous poussez la modestie plus loin qu'il n'est permis & ordinaire à votre sexe; vous me déifiez presque aux dépens de vous-même; permettez-moi, non pas de repousser, mais d'écarter doucement de moi une dose d'encens aussi forte. Cette fois votre cœur a voulu imiter votre esprit, jusque dans ses hyperboles; je dois au moins vous imiter dans votre modestie, & la plus grande marque que je puisse vous en donner, est de vous envoyer ce tant attendu voyage; vous en aurez un exemplaire en même temps que Madame H...... le mois prochain, ou copie. Actuellement vous me ferez plaisir de m'en dire votre sentiment & celui de M. C..... que vous voyez surement toujours. Embrassez bien tendrement la chère tante

pour moi, & croyez, belle Pouponne, aux tendres ſentimens que je vous ai voués pour la vie ».

Septième Lettre du Comte.

1.er Janvier 1777.

« Voici vos étrennes, ma belle amie; un fermier général envoie un écrin de diamans à ce qu'il aime; un bourgeois, un pain de ſucre & du café; un moine, un reliquaire; moi, ſans ſavoir dans quelle claſſe je ſuis, je vous adreſſe un ouvrage fait un peu à la hâte & ſans ſecours; vous l'aimerez ſurement mieux que des douceurs, quelque médiocre qu'il ſoit; j'eſpère, au moins, qu'il vous guérira de quelques préjugés, & c'eſt une cure intéreſſante. Pour des vœux, ne vous attendez pas à ces phraſes d'étiquette qui ne ſont bonnes que pour la ferme des poſtes. Il n'y a pas de jour que je ne paſſe en revue ce qu'il vous faudrait encore, & je finis toujours par dire : Elle en a aſſez, *Goder il ſuo ben, non ambirne più*. Allons, ma Néophyte Italienne, au dic-

tionnaire; il faut espérer qu'à votre tour vous larderez vos lettres de quelques axiomes en langage romain. Je vous donne l'exemple de la témérité & en même temps de l'exactitude. Vous savez, mon aimable pupille, que je ne suis pas exigeant; mais je perds trop quand la quinzaine ne m'apporte rien de vous, pour ne pas un peu murmurer au moins contre les vents.

Je me suis éveillé ce matin avec un grand mal de tête, moi qui n'en ai jamais, & de fortes envies de vomir; j'ai cru que j'allais payer le tribut: point du tout, cela n'a pas eu de suite, & j'y ai gagné d'être exempt de faire des visites. Ce petit accident m'a donné le temps de vous écrire, ce que je n'aurais pas pu faire sans cela. Dites bien des choses pour moi à ce pauvre Rosbif & à C.... ; je n'ose plus vous parler du premier, de peur d'augmenter le courroux des Dieux; j'avoue qu'il les encense gauchement. *Ma e divoto il cuore e prodigna la mano.* Dites à C.... que j'ai retouché mon

opéra, à la fin; j'ai cédé aux inſtances des connaiſſeurs, & ajouté deux duo & un trio; je vous les envoie avec mes variantes. Les Muſes ſe plaignent de moi; Pan leur diſpute leur pratique, &, dans quelques mois, il s'en emparera tout-à-fait. Je compte, au retour de mon voyage d'Italie, commencer ma tournée; ce ſera une affaire de trois à quatre mois, au moins; je ne ſais ſi les rochers & les montagnes continuels de ce pays-ci m'inſpireront; en tout cas ce ne pourra guère être que des élégies. Voici une mauvaiſe chanſon qui y reſſemble, elle eſt de commande, c'eſt tout dire; la Thérèſe m'a bien embarraſſé, l'étoffe n'eſt pas merveilleuſe; il faut pourtant être honnête, & puis j'avais à combattre certaine antipathie dont je ne puis bien définir la cauſe. C'eſt un tort, ſans doute, que de ſe prévenir ainſi; mais n'en ſuppoſe-t-il pas un auſſi dans l'objet de la prévention? Pour l'intelligence du premier couplet, il faut ſavoir que la même perſonne demandait inutilement une chanſon depuis long-temps à

certain fou qui dit à tout le monde qu'il en fait de charmantes, c'est l'Apollon. Le privilége de la poésie est de tout anoblir, le statuaire est de même; d'un bloc, il fait un Jupiter ou une cuvette.

A propos, comme la chère tante n'est pas au-dessus des usages puérils comme nous, ne manquez pas de lui dire que je lui souhaite une bonne & heureuse année, & une parfaite santé; n'est-ce pas là le style? Adieu, mon adorable pupille: que quatre mois sont longs loin de vous »!

SAINTRÉ.

Je crois, en vérité, que vous étiez piqué du mépris que votre pupille avait pour la Corse, car votre première lettre, sur-tout, est plus sérieuse qu'à l'ordinaire.

LE COMTE.

Il fallait empêcher des préjugés de germer dans une tête naturellement exaltée, & mettre des bornes au style trop louangeur de cette charmante enfant. Mon amour-propre, trop souvent & trop délicieusement chatouillé, aurait pu percer

dans mes actions, on n'en eût deviné, ni même excusé la source....

LA BARONNE.

Oh! voyons la réponse.

L'ABBÉ lit.

Sixième Lettre de Pouponne.

25 Janvier 1777.

« Mon Dieu, que cela est heureux, mon cher tuteur, que votre indisposition du jour de l'an n'ait pas eu de suite! cela commençait d'une manière effrayante; vous avez bien fait de me rassurer dans la même phrase, car le cœur me battait déjà d'une furieuse force, & vous m'avez donné les premiers momens de votre convalescence; & vous direz que vous n'êtes pas le plus charmant de tous les hommes? ce sera la première fois que je ne vous aurai pas cru.

Enfin j'ai reçu le tant charmant voyage; je n'ai lu que lui depuis que je l'ai; vous avez bien fait de me l'envoyer par cahier, sans quoi nous nous serions infailliblement brouillés nous deux ma tante; elle

est d'une longueur à lire qui impatiente; moi j'ai d'abord lu tout d'un trait, & puis j'ai recommencé, &, à chaque fois, j'ai mieux senti la valeur de votre ouvrage. Je ne m'aviserai pas de vous en faire le panégyrique détaillé, de mon estoc seul, je l'ai communiqué à C...... qui, tout malade qu'il est, en a senti le mérite; Rosbif s'en est aussi mêlé, & D.... c'était-là le comité; il y a été décidé d'un coup de bonnet que votre ouvrage était aussi gai, aussi agréable que celui de Chapelle & Bachaumont, & beaucoup plus intéressant; que la versification en était généralement bien mieux soignée; au détail, C...... *disait de vos bacchanales*, qu'il voudrait que Piron fût en vie pour lui lire ce morceau, qu'il trouve dans son genre. Vos quatre vers pour Annette sont à mettre sous verre, au bas de son portrait. Rosbif a fort plaisamment dit que vous aviez imaginé le char de la Gloire pour vous, mais qu'il eût fallu le faire plus solide. Cette saillie lui a valu, de ma part, un coup d'œil qui a achevé de lui

troubler la raison. Vous êtes, en vérité, responsable, mon ami, du surcroît d'ennui que je vais éprouver; la foire de Montmerle, charmante; l'article Lyon, d'une légéreté, sur-tout l'endroit de la Bastide, d'une gaité à vous en faire passer le saugrenu; belle prose, descriptions justes & sages, morale couleur de rose, érudition vêtue galamment, c'est la phrase de D....., elle est pleine de sens; il s'est, entre autres, singuliérement récrié sur la richesse des rimes; Rosbif, sur la partie du sentiment, & pour cause; & moi tout bas, je disais: Il faut avoir bien connu les deux frères pour les distinguer ainsi; Dieu me garde du premier. D..... a trouvé vos observations justes sur le commerce, ainsi que la comparaison que vous faites de celui de Marseille & de Lyon, & ce n'est pas peu que d'avoir son approbation dans ce genre-là. Vous savez qu'il n'en est pas prodigue. Pour la tirade de Pétrarque...... votre description de la vallée d'Hyères a failli à nous rapprocher de vous, tant elle nous a donné d'envie d'aller nous réchauffer

dans cette charmante ſerre-chaude ; ma tante ſur-tout en eſpérait un grand ſoulagement à ſes rhumatiſmes; mais Mademoiſelle Fille lui a fait peur, elle dit qu'elle ne mérite pas d'être ſi riche étant ſi groſſière. C..... aurait voulu une tirade poétique en cet endroit. D..... lui a ſoutenu qu'en général il aimait bien autant votre proſe; que vous lui paraiſſiez plus gai dans ce langage, que dans celui des Dieux. Cela n'a pas été plus loin, le pauvre C..... n'étant point en état de diſputer. Enfin, votre morceau ſur la Corſe a été jugé académique, & nous a confirmés, même ma tante, que les hommes ſont preſque par-tout les mêmes, à quelques nuances près. Le comité s'eſt permis quelques légères critiques ſur quelques miſères qui vous ſont échappées; mais on a dit que ſurement vous répareriez ces petites négligences à la ſeconde édition. Par exemple, vous avez mis Trévoux avant Montmerle; D.... qui connaît ce pays, s'eſt récrié ſur cette faute géographique. Rosbif, ſans être Provençal, n'a pas ap-

prouvé votre tirade..... nous lui avons répondu que tout au plus cela pourrait-il vous empêcher de faire venir de la bonne huile directement; il n'y a pas d'apparence que vous ayez jamais un procès là-bas.....

Comme Madame H..... & sa fille ont dû être flattées, sur-tout du charmant morceau de Vaucluse! comme vous sentiez les différences que vous caractérisez si bien! Que votre femme est heureuse, & qu'elle le mérite! que je la plains cependant, quoique je la sache dans une maison dont elle fait les beaux jours. Sa gaité la sauve de l'ennui, mais pas des réflexions ni des comparaisons.

Le même comité a lu vos variantes, duo & trio, & a tout approuvé; il faut bien se conformer au goût régnant, quand il n'est pas absolument dépravé. On voudrait que vous fissiez faire la musique par Gluck; il est à la mode; & C..... croit que votre opéra est dans son genre. Il nous a fait toujours le même plaisir, & il a gagné aux variantes. D..... prétend

que j'ai été bien aise qu'il ait ouvert l'avis; comme j'ai opiné du bonnet! C.... s'est contenté de dire: Mon compatriote tourne bien un vers, & avec bien de la facilité. Rosbif s'est avisé de dire qu'il vous avait vu souvent bien fou en prose, mais qu'en vers vous étiez bien sage. Savez-vous qu'appliqué à tout plein d'autres, cela aurait l'air d'une épigramme? mais de la part de Jacques, honni soit, qui mal y pense. Heureusement que vous ne mettez pas grande importance à votre chanson, on vous y reconnaît cependant; mais on s'apperçoit que l'esprit a plus eu affaire que le cœur; & puis ces sujets-là sont si rebattus!

Votre voyage m'effraie en y réfléchissant; les routes en Italie ne sont pas sûres; & sur-tout en hiver, elles sont bien mauvaises; mon cher tuteur, vous qui ne doutez de rien, n'allez pas faire le brave à vos dépens & à ceux de vos amis; prenez bien des précautions; & puis trois à quatre mois sans lettres de vous, ou du moins guère, comment s'accoutumer à

cette privation? ensuite une tournée; oh! voici une triste demi-année pour la pauvre Pouponne. Jouir de ce qu'on a sans en ambitionner davantage, cela est aisé à dire, Monsieur le philosophe, c'est comme Séneque, riche comme Crésus, qui prêche le mépris des richesses; il me semble, en vérité, que, parce que vous savez tout, vous êtes jaloux qu'on atteigne à votre portée; &, pour mettre en sureté votre amour-propre, vous avez la finesse de flatter le nôtre; ô rusé! vous êtes démasqué; je sais qu'il me manque bien des choses, quoi que vous en disiez, & j'y parviendrai, ou ...... je resterai à Sèvres.

Mon oncle, le lieutenant général, qui voudrait bien que ce fût des armées du Roi, & moi aussi, m'a envoyé pour étrennes, devinez quoi? d'antiques pierres de couleur de sa défunte. Comme cela là faisait briller à........, il a cru que sa nièce en serait, à plus forte raison, éblouie à Paris. L'intention est bonne, mais je n'ai pas d'orviétan à vendre; vous me direz, Vendez-les, & ayez-en à la mode; c'est bien

dit, mais vous ne connaissez pas le frère de ma mère, il regarderait comme un mépris, si je dénaturais ses présens; ils sont trop rares pour les arrêter si vîte.

Pour le coup, mon cher tuteur, vous devez en avoir assez, je ne me lasse pas de vous écrire, mais vous devez vous lasser de me lire, &, tout galant que vous êtes, vous en conviendriez si j'étais auprès de vous; voilà une idée qui tire un rideau noir sur toutes les autres; raison de plus pour vous quitter, mais toujours en soupirant après le moment de recommencer».

MADAME DE LINTZ.

Je trouve cette lettre bien décousue, il y a plus de suite ordinairement.

LE COMTE.

J'ai été forcé de la copier comme l'Abbé vient de la lire, sans quoi je n'aurais pu la donner; l'analyse de mon ouvrage sentait trop la prévention de l'amitié. Ce qu'on peut se dire & s'écrire sans conséquence, entre amis, n'est pas

toujours pris de même par le public, il ne faut pas prévenir ſon jugement.

LA MARQUISE.

Mais nous ne ſommes pas le public ?

LE COMTE.

Pardonnez-moi cette réſerve.....

MADAME DE CHANCEAUX.

Allons, j'opine pour la liberté ; mais dites-moi ce que c'eſt que ces variantes dont vous parle Pouponne ?

LE COMTE.

Ce ſont des changemens, des duo & des trio, que j'ai faits dans mon opéra de la vengeance de l'Amour.

MADAME D'ERBY.

Et la chanſon ?

LE COMTE.

De mauvais couplets de commande, pour une femme qui ne mettait pas aſſez au jeu.

LA MARQUISE.

Qui eſt-ce qui nous en donnera de meilleurs pour terminer notre ſoirée ?

LE COMMANDEUR.

Belles Dames, voici une chanson qui tient de l'impromptu, vous me l'avez toutes inspirée; le nombre me sauvera du courroux de ma Bergère en titre.

(Il chante.)

AIR: *Que ne suis-je la fougère, &c.*

Quittons le style vulgaire,
Et prenons celui des Dieux.
Je me croyais sur la terre,
Amis, nous sommes aux cieux:
Junon, Vénus & Minerve,
Hébé, Flore sont ici;
Je sens au feu de ma verve
Qu'Apollon s'y trouve aussi.

Jupiter, en ton absence,
Que ne puis-je, à mon désir,
Me servir de ta puissance!
Changé bientôt en Zéphir,
Je pourrais rafraîchir Flore,
D'Hébé caresser le sein;
Sous une autre forme encore,
A Vénus faire un larcin.

J'apprendrais comme Minerve
Assaisonne la raison;
J'aurais, malgré sa réserve,

Une faveur de Junon :
Bientôt, usurpant la place
D'un Dieu du sacré vallon ;
Je surprendrais au Parnasse
Quelques secrets d'Apollon.

Ce serait pour vous les rendre,
Déités qui m'enflammez.
Votre coeur devient plus tendre,
Belles, lorsque vous rimez.
Le poétique délire
Embrase l'ame & les sens ;
Que votre main, de ma lyre
Tirerait de doux accens !

Mais, plein du Dieu qui m'inspire,
Je porte trop loin mes voeux ;
Je sens que je perds l'empire
Où j'aspirais dans les cieux :
Je retombe sur la terre ;
Mais où n'est-on pas heureux
Quand on prend à sa Bergère,
Pour gage, un baiser ou deux ?

LA MARQUISE.

Mon Berger, vous savez que je n'ai pas voulu être Déesse, je loue votre galanterie sans accepter la dédicace ; & pour détourner les vapeurs de l'encens que

vous venez de nous prodiguer, Saintré va nous chanter une ronde sur le printemps, que je lui connais; c'est un hommage que nous devons à la saison qui règne toujours ici, & nous irons nous coucher en la chantant, & en la dansant.

SAINTRÉ.

Volontiers, Mesdames.

(*Il chante.*)

AIR : *O Mai! ô Mai!*

Toi, qui viens de ramener
Les plaisirs à ta suite,
Printemps, tu m'as su charmer :
Par toi mon cœur palpite:
Plein de tes effets,
Je veux chanter tes attraits. *Chorus.*

En rallumant les désirs
De la tendre Bergère,
Tu fais pousser des soupirs
Sur la verte fougère.
Plein, &c.

Tu rassembles les oiseaux
Sous le naissant feuillage ;
Dans mille concerts nouveaux
Tu reçois leur hommage.
Plein, &c.

L'hiver assoupit l'Amour
Dans les bras de sa mère;
Il commence, à ton retour,
A parcourir la terre.
Plein, &c.

Tu rends la vie à nos fleurs;
Le cours à nos fontaines:
Sans toi pourrions-nous en chœurs
Fouler ainsi les plaines?
Plein, &c.

Tu fais jusqu'au sein des eaux
Eprouver ton empire;
Dans ses humides roseaux
La Naïade soupire.
Plein de tes effets,
Je veux chanter tes attraits.

(*Tous s'en vont en répétant le refrain.*



XV.e SOUPER.

LA BARONNE.

IL me tardait bien que nous fussions seuls ; oh ! j'ai un radotage à vous conter, dont je suis folle, je l'annonce ; toute la nuit vos planètes d'hier m'ont roulé dans la tête ; j'ai voulu en faire quelque chose, ainsi que de tous les autres astres du firmament. Je me suis rappelé la pluralité des mondes de l'ingénieux Fontenelle, & ne voilà-t-il pas que j'ai bâti aussi mon systême ; oh ! l'Abbé, vous avez beau rire, je vous ai passé, sans mot dire, celui du Soleil, vous écouterez le mien ; d'ailleurs il est bien plus intéressant, puisqu'il embrasse l'Univers.

L'ABBÉ.

Loin de vouloir fronder vos idées, je suis prêt à vous servir de secrétaire &........

LA BARONNE.

Non, non, je veux que tout soit de

moi, sur-tout ne m'interrompez pas; or écoutez: j'ai supposé que toutes les étoiles, planètes, &c. étaient peuplées; les globes froids, en raison de leur distance du Soleil qui les éclaire, échauffés par des feux intérieurs; les globes noyés dans ses rayons brûlans, rafraîchis par des eaux abondantes, du nitre, des vents, &c. Me voilà, comme vous voyez, débarrassée de l'incendie & de la gelée, par conséquent libre de peupler mes astres d'humains; mais, ce n'est pas tout, ces êtres ne doivent pas tous se ressembler; en considérant l'immense quantité d'individus distincts qui remplissent l'intervalle de l'homme à la mite, & qui vont toujours en s'éloignant de sa forme, à commencer par l'orang-outang, je me dis: N'y aurait-il pas aussi de l'homme à la Divinité, des êtres tendans par gradation à la perfection, du moins à celle dont ce qui est créé est susceptible! Alors mes idées s'étendent, & je vois les globes obscurs, les lunes peuplées d'une race d'hommes moins imparfaite que nous,

lesquels, peut-être, ont successivement rempli leur tâche & passé par des degrés d'expiation, en voyageant d'astre en astre, jusqu'à ce que, purifiés par tant de pélerinages, ils aient mérité d'entrer glorieusement dans le Soleil. Alors si le systême de l'Abbé ne suffit pas pour garantir mes élus de la brûlure, je me tire d'affaire en leur faisant dépouiller, toujours par gradation, la grossière enveloppe des mortels, & je les fais arriver dans la région du feu avec une substance purement aérienne, un corps glorieux & impassible; voilà le ver rampant, la chrysalide engourdie, s'élançant dans les plaines de l'air; voilà les anges, voilà l'homme rendu à sa première dignité, qui s'est rapproché, à l'aide des siècles & des épreuves, du principe unique & générateur, dont son orgueil & sa désobéissance l'avaient justement séparé.

MADAME DE LINTZ.

Le voilà au numéro soixante-trois, après avoir esquivé la prison, le puits, la mort, &c.

LA BARONNE.

Juſtement, c'eſt le jeu de l'oie qui m'a fourni l'idée de mon ſyſtême.

LE COMMANDEUR.

A merveille, Baronne, bien imaginé & bien rendu ! mais ſavez-vous que votre ſyſtême n'effarouche pas même le théologien le plus ſcrupuleux ? car enfin, celui qui, dans le cours de ſes épreuves, aura perdu le droit de paſſer dans le globe de grace, pourra bien aller rôtir dans un ſoleil qui n'aura ni pluie, ni vent, ni onguent contre la brûlure ; & voilà l'enfer faiſant partie de votre joli Roman, comme les ſoleils tempérés en ſeront le paradis.

L'ABBÉ.

Baronne, avéz-vous lu le Dante ?

LA BARONNE.

Non.

L'ABBÉ.

Eh bien ! à vous la gloire de la comparaiſon ; il avait dit avant vous, de

l'homme, que c'eſt un ver né pour devenir un ange.

LA BARONNE.

Je ſuis fort glorieuſe, en effet, de m'être rencontrée avec ce bel eſprit Italien; je ne le connais que par des morceaux traduits de ſon enfer; & celui d'Ugolin m'a tellement rembruni l'imagination, que j'ai mis le Poëte à côté d'Young; mais imaginez-vous donc que j'allais me mettre à la mode, détruire ſans remplacer, faire briller mon eſprit aux dépens de mon jugement? je ne ſuis pas encore parvenue à ce degré d'extravagance, & parmi tous vos beaux eſprits anciens & modernes ſur-tout, je n'en vois point de plus mépriſables que ceux qui ont oſé s'attacher à ſapper, par les fondemens, ce qui nous ſoutient dans l'adverſité, nous contient dans la proſpérité, réunit les humains, les invite à ſe ſecourir, ſert de frein au faible, intimide le fort, & préſente un avenir ſi conſolant aux malheureux! ſans la religion, à quelle récompenſe la vertu pourrait-elle prétendre ſur ce globe?

LE COMTE.

Ma foi, Baronne, vous devenez sublime en théologie, comme en physique; nous allons être vos écoliers.

L'ABBÉ.

C'est peut-être ce que nous pourrions faire de mieux. Eh bien! Mesdames, quand vous voulez suivre, sans distractions, le sens droit dont la nature vous a douées, ne nous précédez-vous pas dans la carrière même la plus abstraite?

LA BARONNE.

Je suis vraiment contente de moi; mon rêve avait échauffé mon imagination, &, perdant de vue les objets matériels, je rencontrais dans les airs ces légions d'Intelligences que la Divinité a attachées aux sublimes fonctions de nous guider, de nous préserver & de combattre pour nous contre nos ennemis invisibles. Je les voyais, distingués par les signes de leur hiérarchie, brillans de la gloire, qui, du trône du Très-Haut, rejaillissait sur eux pour suivre & précipiter dans l'abyme ces

séraphins,

féraphins, jadis si superbes & aujourd'hui flétris; & portant sur leur front obscur le signe de réprobation. .... Mais je m'apperçois que tout le monde rit; je deviens trop savante; au moins n'y a-t-il pas matière à me faire aller, comme en Espagne, augmenter les troupeaux du Saint-Office; je suis dans les termes de l'Écriture.

DORIVAL.

Ce despotisme monacal n'est aujourd'hui qu'un faible épouvantail, on n'abandonne même plus les malheureux Juifs à ce tribunal sanguinaire. On a enfin conçu que ce sont des hommes; & les *Auto-da-fé* n'offrent plus que des processions ordinaires, dont les acteurs, pris dans la lie du peuple, n'éprouvent que quelques corrections fraternelles, nullement déshonorantes.

SAINTRE.

Voilà qui compense le mal qu'ont fait les philosophes modernes, en détruisant des opinions salutaires; mais ils ont éclairé

les hommes sur plusieurs abus dont ils étaient journellement les victimes : ainsi la réflexion nous ramènera toujours à la Fable des deux Tonneaux.

MADAME DE LINTZ.

Moi, j'ai fait aussi mon systême; mais il tient autant à la morale qu'à la physique, & j'ai dit : A l'époque du déluge les hommes étaient fort instruits, & par suite fort méchans. Ils furent noyés, &, avec eux, toutes les connaissances & tous les crimes allèrent au fond de l'eau. Il surnagea cependant un germe de tout cela, & la nouvelle race s'en ressentit. Voilà une quarantaine de siècles que nous allons toujours en augmentant du côté de l'instruction, & toujours en empirant du côté des mœurs; il y a même une secte, dit-on, qui lit déjà dans l'avenir. Les hommes sont si entreprenans, que j'ai bien peur que la Divinité, quand elle verra ses secrets prêts à être découverts, ne fasse de notre globe une grande mine qui jouera quelque nuit, & nous réduira en charbons; car

chaque élément doit concourir à ſon tour, charitablement, à nous rayer de la liſte des vivans.

MADAME D'ERBY.

Si bien donc qu'un beau matin, à une autre époque de révolution générale, le vent nous balayera ou nous tranſportera, peut-être tout vivans, dans une autre planète; ou bien la Terre, en s'entr'ouvrant, nous épargnera les frais de notre enterrement.

L'ABBÉ.

Ce qu'il y a de fort bon, c'eſt que ces Dames croient dire des extravagances, & les tirer de leur fonds, tandis que tout cela eſt écrit.

LA BARONNE.

Oui, pour vous qui feuilletez tous les bouquins dans toutes les langues; mais nous qui ſavons à peine la nôtre, & qui ne liſons que le Journal de Paris & quelques Théâtres du jour, où voulez-vous que nous prenions ces idées ſur

blimes? non, l'Abbé, c'est d'inspiration, ne nous ôtez pas du moins ce mérite.

L'ABBÉ.

Mesdames, vous êtes en si bon train sur les systêmes, que je vous conseille de lire Boulanger.

MADAME DE LINTZ.

Qui est ce Boulanger?

LE COMTE.

Un homme étonnant & qui vous ferait bien voir du pays, si vous aviez le courage de le suivre. Il prétend que toutes les cérémonies religieuses de toutes les nations, ne sont que la commémoration du déluge, de la mort & de la résurrection de la nature; &, en vérité, ses preuves sont séduisantes. On ne lui reproche que des citations peu exactes; mais il faut savoir que cet érudit faisait son livre sur les grands chemins, en inspectant ses ouvriers, & toujours de mémoire.

L'ABBÉ.

Ce jeune homme serait allé loin; la

lame, malheureusement, a usé le fourreau trop tôt pour la littérature, &, en particulier, les érudits ont fait une perte. Laborieux & doué d'un sens droit, il eût un jour fait bon usage des matériaux immenses qu'il avait amassés.

LE COMMANDEUR.

Vous ne parlez pas de *Pernetty*, que tant de gens regardent comme un fou.

L'ABBÉ.

Je n'ose le juger; mais j'avoue de bonne foi, que je voudrais avoir fait les Fables Égyptiennes & Grecques, au risque du jugement.

LE COMMANDEUR.

Mais c'est un systême.....

L'ABBÉ.

Chut....., nous avons assez défriché aujourd'hui les landes de l'érudition.

MADAME D'ERBY.

Je tremble qu'on ne sorte des sciences abstraites, avant de m'avoir expliqué ce

que c'est qu'une comète, l'Abbé, encore cet acte de complaisance.

L'ABBÉ.

Les comètes diffèrent en apparence des autres astres par une chevelure, & parce que n'étant pas contenues comme les planètes dans la largeur du zodiaque, ce sont des étrangères qui viennent accidentellement voyager dans notre Univers, & qui, n'en ayant ni les mœurs ni les usages, marchent en tous sens, avancent, rétrogradent, s'approchent du Soleil, ou s'en éloignent si prodigieusement, qu'on ne comprend rien à leur nature.

MADAME D'ERBY.

Mais, cette chevelure, d'où vient-elle?

L'ABBÉ.

Je soupçonne qu'à mesure que les comètes approchent du Soleil, le fluide électrique de cet astre attire le leur, & que c'en est l'épanchement qui forme cette chevelure; ce qui appuie ma conjecture, c'est que cette trace lumineuse augmente

ou diminue, à proportion de la distance où la comète est du Soleil.

MADAME DE LINTZ.

Grace à l'érudition complaisante de l'Abbé, nous voilà de connaissance avec toute la famille des astres, & il fait bon en avoir par-tout; maintenant continuons celle que nous avons commencée avec les productions du Marquis & de la Marquise. Je n'ai pas oublié que vous aviez offert de l'amitié à votre futur, & qu'il avait eu la mal-adresse ou la malice de l'accepter.

LA MARQUISE.

Cela est vrai, je me cassai la tête à lui faire quelques vers que voici.

* Dangereux Licidas, vous dont l'ame est si belle,
Que la simple amitié, que l'amitié fidelle
Suffise à votre cœur & remplisse vos vœux,
Je m'engage à mon tour d'en former les doux nœuds,
Même je vous promets de la rendre un peu tendre;
Mais à rien désormais vous n'oserez prétendre:
Tout vous en fait la loi,
Tout l'exige de moi.

Écoutons la raison, suivons-la sans partage;
Le bonheur n'est-il pas son lot, son héritage?
Evitons, croyez-moi, d'inutiles soupirs,
Abjurons, il le faut, l'Amour & ses plaisirs:
Mais livrons-nous toujours à l'Amitié fidelle,
Jurons-nous, Licidas, d'en être le modèle.

LE COMTE.

Il me semble que j'aurais deviné à votre ton, que votre cœur n'était pour rien dans ces vers-là; & il vous prit au mot.

LA MARQUISE.

Jugez en par la réponse.

J'accepte avec reconnaissance,
Pour le porter avec orgueil,
Un titre que la confiance
Me rendra cher jusqu'au cercueil.

Peut-être un sentiment plus tendre,
Né du plaisir toujours flatteur,
De t'admirer & de t'entendre,
Fut la chimère de mon cœur.

Peut-être, séduit par les charmes
De la figure & de l'esprit,
J'usai trop faiblement des armes
Que la sage raison m'offrit.

Peut-être, dans ſon imprudence,
Imitais-je l'enfant léger
Qui, fier de ſon âge, s'avance,
Provoque, & brave le danger.

L'illuſion fut paſſagère,
Tout s'arma contre mon erreur;
Je te perdis, douce chimère,
Et je rougis d'avoir un cœur.

Mais ſi le Dieu de la nature
Pour nous ne peut plus l'embellir,
Si la volupté qu'elle épure
Nous menace d'un repentir:

Fidelle compagne du Sage,
Viens ſemer des fleurs ſur nos jours;
Pour t'encenſer il n'eſt point d'âge,
Il n'en eſt qu'un pour les amours.

Je deſcends, il eſt vrai, d'un trône,
Mais j'y fus placé par l'erreur:
Celui que l'Amitié couronne,
Pour un ſonge obtient le bonheur.

MADAME D'ERBY.

Un homme qui aurait ainſi donné à gauche, ne m'aurait pas ſéduite.

SAINTRÉ.

J'aurais cru au contraire, que cette

délicatesse était de votre ressort, il faut toujours paraître vouloir ce que veut l'objet de notre préférence.

MADAME D'ERBY.

Langage de Ruelle; il faut être franc avant tout.

SAINTRÉ.

Il faut en donner l'exemple.

MADAME D'ERBY.

Oh! voilà bien de vos préjugés, vous ne pouvez pas vous contenir long-temps; le bout d'oreille passe & vous trahit.

SAINTRÉ.

Ce serait entamer une nouvelle dissertation, que le Comte voudra bien nous épargner en nous lisant la huitième lettre.

MADAME D'ERBY.

Vous êtes fort pour éluder les difficultés.

SAINTRÉ.

Je les crains beaucoup.

LE COMTE.

Allons, ne nous boudez pas; savez-

vous que nous en ririons, tant nous ſommes perſuadés que cela ne durerait pas.

MADAME D'ERBY, à Saintré.

Voilà, Monſieur, à quoi m'expoſe votre opiniâtreté; vous n'avez jamais ſu céder.

SAINTRÉ.

Mon ſilence va prouver le contraire.

LE COMMANDEUR.

Comte, il eſt temps d'approcher les pompes, l'incendie fait des progrès.

LE COMTE.

Ma huitième lettre ne cadre pas avec la huitième de Pouponne; les retards des poſtes jettent un peu de confuſion dans la correſpondance de la Corſe; mais on ſe rappelle en gros le contenu des lettres précédentes, & cela tient au courant.

Huitième Lettre du Comte.

15 Janvier 1777.

« Soyez tranquille, mon adorable & modeſte pupille, vos charmantes lettres n'entreront pour rien dans mon voyage,

vous avez ſu y mettre ordre par les louanges exceſſives que vous m'y prodiguez ; & il faudrait que je fuſſe plus ſot & plus pétri d'amour-propre que P.... pour rendre publics des ſentimens que je ſais apprécier, mais que tout le monde n'apprécierait pas de même ; cependant je vous avouerai que je n'ai pas pu me refuſer de lire quelquefois de vos agréables ſaillies à des gens de goût, & auxquels le ſel n'en échappait pas ; pardonnez cette petite indiſcrétion à l'enthouſiaſme, c'eſt la ſeule dont vous aurez jamais à vous plaindre de ma part. Pauvre Pouponne ! un gros rhume avec une petite poitrine ; D....., vous aura ſans doute donné du ſirop de calebaſſe, il en a toujours : mêlez auſſi un peu de baume du Pérou ou de la Mecque, dans du bouillon ; prenez cela dans votre lit trois ou quatre matinées de ſuite, & repoſez une heure ou deux après, pour donner le temps à ce remède de faire ſon effet, qui eſt d'adoucir la plèvre, & d'humecter cette membrane que la toux a fatiguée. Ne chantez pas de

quelque temps, imitez la nature; le rossignol se tait dans cette saison; point de travail appliquant, & ne vous tenez pas trop près du feu, il déssèche la poitrine; & quand ensuite on sort bien chaud, on est plutôt saisi par l'air extérieur, source des rhumes.

Pour le moral, votre pharmacie est assez bien composée pour n'avoir pas besoin de recette étrangère; votre ame, douce & honnête, sait jouir même de ses privations; jusqu'aux élans qu'elle éprouve, à ces impatiences momentanées que lui causent certaines comparaisons, tout la ramène à cette tranquillité philosophique qu'entretiennent une conscience pure & des mœurs innocentes.

La mort de M........ serait un coup de foudre pour bien des gens à ma place. J'ai peu de monde auprès de M........ comme vous le dites, je le crois incapable d'une injustice; mais combien de temps sera-t-il en place? Je vois déjà d'ici son successeur, dans l'adjoint qu'on lui a donné; &, si je connais bien l'un & l'autre,

le premier se lassera bientôt de signer ce qu'il n'aura pas fait, & le second d'être subordonné, au moins en apparence; on trouvera une tournure pour lui donner les fonctions de Ministre, n'en pouvant avoir le titre. M...... est entreprenant, hardi & instruit, on lui laissera faire quelques opérations; mais dès qu'il voudra toucher au vif, le Clergé & la Finance, qui ne peuvent le perdre de vue, crieront *Tolle*, & il en viendra un autre pour autant de temps; & voilà comme un Etat s'achemine à sa ruine. Ces changemens continuels ne permettent aucune suite aux opérations, le fil en est continuellement interrompu; chaque homme a ses vues & ses moyens, & malheureusement personne n'adopte volontiers les plans des autres; au contraire, le Ministre qui entre en place, créature d'une cabale, est forcé d'en épouser les haines & les intérêts, ils sont opposés nécessairement à ceux qui dirigeaient l'ex-Ministre; par conséquent, le nouveau bouleverse tout ce qui a été commencé. Il est bien difficile que des

moyens diamétralement opposés, arrivent, en finance, au même but; aussi voyons-nous des contrariétés qui achèvent de nous dégrader dans l'esprit des étrangers; ajoutez à tout cela que chaque Ministre a, pendant son court règne, prodigué des sommes, & peut-être commis des injustices pour se soutenir, & qu'il finit par augmenter les charges de l'Etat, tandis qu'on ne l'avait choisi que pour le soulager!

Pardon, belle Pouponne, je viens de m'enfoncer dans la politique, assez maladroitement; ce que je vous écris-là, vous l'entendez dire tous les jours; mais j'étais, dans ce moment, le Curé qui ne voit dans la lune que des clochers de cathédrales; puissiez-vous y voir deux amans heureux, sans avoir de vœux à former.

Tandis que vous clouez des peaux partout, nous avons un beau soleil sur la tête; il y a eu un peu de neige, mais cela n'a pas duré. Les Corses appellent cela l'hiver; nous nous en accommoderions bien à Paris au mois d'Avril.

Pauvre petite ! n'avoir à lire que ses heures, je ne dirai pas qu'elle sait par cœur, convenez que c'est un plaisant aliment pour un esprit qui meurt de faim ? ce ne fut jamais là le moment de la dévotion.

Vous ne me dites rien des spectacles, on a donné cependant du nouveau ; je pourrai bientôt vous parler de ceux de Bastia, car on projette de jouer la comédie ; ce n'est pas ce qui me flatte le plus : on fait fonds sur moi, & moi je fais fonds d'avance sur beaucoup de peines & de tracasseries que cela me vaudra. M. de M..... a fait faire ici une fort jolie salle ; des personnes intéressées à lui faire la cour, voudraient l'étrenner à son arrivée, cela est fort bien, je consens à y contribuer, mais je ne voudrais pas jouer ; ma complaisance ni mon intention ne me sauveraient pas le ridicule. Peut-être ne sera-ce qu'une billevesée ; je ne vois pas de femme, sur-tout pour l'opéra, car on en veut un ; & le temps me sauvera comme il a déjà fait si souvent. Il faut être

conséquente, belle boudeuse; comment voulez-vous que mon cœur se mêle de la peinture de mes plaisirs? c'est exiger un tableau de paysage d'un peintre d'histoire. Quand je vous fais le racontage de mon insipide & uniforme végétation, le pauvret n'a que faire là, il n'y paraîtrait que pour vous dédier une élégie; & une élégie à Pouponne! mais quand il s'agit de vous peindre les regrets, les peines de l'absence, de rendre à vos graces, à vos talens, à votre esprit, & sur-tout à votre cœur, la justice qui lui est due; ah! c'est alors que le mien n'admet point de partage: aussi, dans ce moment, ne sais-je pas plus où est mon esprit, que les maudits bateaux de poste qui n'arrivent ni ne partent. Adieu, ma charmante pupille, je vous envoi le chaste baiser de l'amitié ».

LA MARQUISE.

Je vois bien que le climat de la Corse ressemble beaucoup au nôtre.

LE COMTE.

Je regarde la Corse comme un démem-

brement de la Provence; le sol, les productions & le climat sont les mêmes; c'est une remarque que j'ai faite à mon retour. Les couches de terre, vers Antibes, sont pareilles à celles de la côte de Calvi, & du cap Corse qui sont vis-à-vis. Il semble que les deux peuples devraient aussi avoir des rapports dans les mœurs & dans le caractère, & je ne sais rien de plus opposé. Autant le Provençal est actif, autant le Corse est ennemi du travail, apathique, & peu disposé aux arts. Il ne manque cependant pas d'esprit, il l'a au contraire très-juste & subtil. Le paysan est rusé & éloquent, mais il ne retrouve son activité que lorsqu'il faut satisfaire sa vengeance, qui est sa passion dominante.

LE CHEVALIER.

La tyrannie des Génois, les guerres intestines qui en ont été le fruit, & un amour mal-raisonné de la liberté, sont la source de la plupart des défauts que l'on reproche aux Corses : voilà mon opinion.

LE COMTE.

Elle est assez fondée; vous pouvez y

ajouter que quelques-unes de leurs vertus donnent naissance à des vices. Leur sobriété, par exemple, cause leur paresse : accoutumés à vivre avec la châtaigne & le lait de leurs troupeaux, ils dédaignent de cultiver la terre. Mais permettez que je vous renvoie à mon voyage de Paris en Corse ; la deuxième partie vous donnera une idée plus détaillée de cette isle. L'Abbé, voilà la réponse de Pouponne.

L'Abbé lit.

Septième Lettre de Pouponne.

10 Février 1777.

« Mon carnaval a été bien triste, cher tuteur ; je n'ai dansé qu'une fois, encore me l'a-t-on reproché ; jusqu'à ce monstre de Rosbif qui s'est mis du parti de ma tante, comme si les vieilles filles n'étaient pas toujours les plus fortes contre les jeunes. Oh ! il me le payera, le matou. Vous le dites si fourré, venez voir comme il grelotte auprès du feu, comme il va voir aux portes où il manque des peaux. Je lui dis, pour le faire enrager, qu'il est

mauvais Phyſicien, qu'un appartement trop exactement fermé eſt mal-ſain, que l'air échauffé perd ſon reſſort; mais je ne lui dis pas que je tiens cela de vous : il ouvre de grands yeux bien bêtes, me fait un mauvais compliment, & puis je dis que j'ai la migraine, & je m'en vais dans le petit boudoir, où je vous écris toutes ces misères-là faute de mieux. Voyez comme ces hommes qui nous reprochent d'être indiſcrètes, le ſont eux-mêmes. Vous n'avez pas pu cacher que vous étiez en correſpondance avec une jeune perſonne, & cela n'a qu'à venir à certaines oreilles... Meſſieurs les Philoſophes, il en paſſe toujours un bout chez vous. L'enthouſiaſme ne m'éblouit pas; je ſais bien le mot, mais c'eſt moi qui ſuis diſcrète. Vous vous êtes douté que je gronderais, car vous m'avez cajolée à merveille. Oh! l'encens ne manquait pas, mais je n'en ſuis pas la dupe; j'aurais bien mieux aimé le ſirop de calebaſſe que D... ne m'a point donné. J'ai pris des laits de poule, du bouillon-blanc, du lait coupé, & cent

mille autres drogues ſemblables, ſi fades, ſi dégoûtantes, que mon cœur ſe ſoulevait; j'aurais bien mieux aimé quelques bons cornichons, de la ſalade & des olives; il n'y avait que cela qui me tentait, & juſtement cela ſe trouvait à la tête de la liſte des fruits défendus.

Je ſuis bien de votre avis, le ſecond remplacera le premier, j'en ai déjà entendu parler ſur ce ton-là. Oh! qu'on voit de choſes quand on vit un peu de temps! on en lit beaucoup ſur-tout, & on a le plaiſir de citer; & quand on cite auſſi à propos que vous, c'eſt comme ſi on avait créé.

Vous êtes bien heureux là-bas de voir le ſoleil, & de vous promener dans la vilaine ſaiſon des Verſeaux: mais ce nom eſt ſignificatif; eſt-ce parce qu'il pleut qu'on les appelle Verſeaux?

Que vous êtes méchant, Monſieur mon tuteur! vous m'allez parler ſpectacle, & vous voulez que je vous en parle, tandis que vous ſavez que j'enrage de n'y pouvoir aller; eſt-ce que ma très-honorée,

mais très-dévote tante, a rabattu de son rigorisme? Vous voilà bien sur ses papiers; monter sur le théâtre, c'est bien pis qu'aller y voir les autres; elle ne conçoit pas cela à votre âge, & donner une jeune ame au démon en en faisant une comédienne! heureusement que ce n'est pas une française; je n'ai pu y tenir plus long-temps. O mon ami! que vous auriez ri de me voir rire; enfin ç'a été de si bon courage, que ma tante n'a pu s'en tenir, elle a fait chorus avec Biron (1) qui en était aux larmes. Cela m'a valu la comédie; la vôtre ne sera jamais si plaisante; vous vous défendez de la jouer, & je suis sûre que vous en mourez d'envie. C'était votre fureur à D...; les gouts s'engourdissent, mais ne meurent pas, un rien les réveille; allons, soyez de bonne foi, convenez que c'est vous qui avez mis tout cela en train; je vous reconnais bien, ce sont autant de pantins que vous allez faire sautiller pour votre plaisir; mais prenez garde qu'ils n'apperçoivent le fil & la main à

(1) Sa femme de chambre.

laquelle ils obéiront, car il y a des pantins mutins.

Vous avez bien fait de ne pas me dédier d'élégie, c'est un genre de poésie que je ne peux pas souffrir, pas même la vôtre à Chloris; quoique vos académies l'aient inscrite au livre d'or, Héraclite n'aurait pas fait fortune auprès de moi; voilà pourquoi je prends en grippe ceux qui lui ressemblent. Rosbif n'écoute-t-il pas?

Voilà ma tante qui dévotement s'impatiente contre moi, parce que l'heure du reversi passe, & qu'elle craint de trouver la place prise; je ne m'étais pas souvenue que c'était aujourd'hui le jour de mère-grand, il faut bien aller m'ennuyer; quelle différence d'aller là ou de causer avec vous, cher tuteur; c'est comme vous écrire, ou vous voir».

MADAME DE CHANCEAUX.

Je ne reviens pas de cet alliage de saillies & de raison, & de ces tournures originales.

SAINTRÉ.

Ce sont, sur-tout, ses comparaisons

qui me frappent, leur justesse fait autant d'honneur au jugement de cette jeune personne que l'assaisonnement de son style en fait à son esprit.

LA BARONNE.

Il me paraît si étranger à son âge de moraliser, que je prends bien plus de goût à ses espiégleries; je lui crois même une pente décidée à draper.

LE COMTE.

On juge quelquefois trop vîte sur les apparences; quand on prend la peine d'approfondir certaines personnes, on s'apperçoit, à l'usage, que, dans la jeunesse sur-tout, l'esprit est enclin à se produire; qu'il ne brille jamais plus que dans les comparaisons, les tableaux, les applications; que, flatté du tribut d'applaudissemens que ses petits écarts lui valent, il ne s'arrête pas toujours au point où il commence à blesser. C'est un défaut sans doute, mais c'est celui de l'âge, il est commun à presque tous les gens d'esprit; mais lorsqu'à côté de la saillie, fût-elle même un peu trop aiguisée, on

on voit l'épanchement d'une ame ſenſible, d'un cœur honnête; tous ceux qui ſont doués de ces deux avantages inappréciables, doivent, en ſe reconnaiſſant, en ſavourant l'éloge qu'ils méritent, ſe demander s'ils n'ont jamais encouru la cenſure que leur eſprit prodigue aux autres. Ce retour ſur ſoi-même, ramène à l'indulgence, que j'ai toujours envifagée comme une des premières vertus ſociales.

LA BARONNE.

Grand-merci, Bourdaloue, vous prêchez une vertu, dont je veux commencer l'exercice par vous-même; vous êtes accoutumé à trouver des écolières dociles.

LA MARQUISE.

Dorival, il y a un peu de temps que vous vous repoſez, n'avez-vous jamais eu d'écolières? & ne vous ſouviendrez-vous pas de quelques-unes de vos leçons en vers?

DORIVAL.

La première que j'ai donnée, n'a pas dû me flatter, le ſuccès n'y a guère ré-

pondu. J'avais une petite voisine de quinze ans fort alerte; quoique je n'en eusse que dix-huit, je ne voulais pas la séduire; mais je désirais cependant me la ménager: je crus tout concilier dans les conseils que j'avais mis en vers. Les voici:

Si tu savais combien je t'aime,
Si tu voulais voir dans mes yeux
Combien ma tendresse est extrême;
Si tu voulais faire encor mieux,
Et dans les tiens me laisser lire
Que tu partages mon délire,
Mon impatience & mes feux,
Laure, tu ferais deux heureux.
Mais, pareille en tout à la rose
Cachée en son bouton naissant,
Le temps encor, le temps s'oppose
Aux soins du Zéphir caressant,
Qui, pour te voir plutôt éclose,
Devient tous les jours plus pressant.
Ah! redoute l'amant de Flore;
Il a des ailes, & l'Aurore
N'éclaire, hélas! que trop souvent
Son triomphe & son changement.
Laure, de nos fleurs les plus belles
Le volage a fait le malheur:
Armes-toi d'épines cruelles;

Et pour mieux défendre ton cœur,
Apprends que s'il n'eſt pas timide,
L'amant ne ſent que des déſirs;
Celui que le ſentiment guide
N'a que des yeux & des ſoupirs.

MADAME DE LINTZ.

N'eûtes-vous que cela pour la Roſe?

DORIVAL.

La Roſe ne fut pas docile.

Fiez-vous à quinze ans aux façons enfantines;
Cultivez une roſe, eſpérez-en le don,
Le timide Poëte écartait les épines,
Le Proſateur hardi la cueillit en bouton.

MADAME D'ERBY.

En vérité, Dorival, voilà une bonne foi qui eſt bien rare; vous me raccommoderiez avez les hommes.

DORIVAL.

S'il en était beſoin.

MADAME D'ERBY.

Je ſuis bien de mon pays de croire aux miracles.

SAINTRÉ.

C'en ferait un beau que celui qui détruirait la prévention.

LA MARQUISE.

Allons, Commandeur, une chanſon pour la clôture.

LE COMMANDEUR.

Marquiſe, j'en ai fait une, il n'y a pas long-temps, dont je pourrais me faire honneur auprès de vous, ſi j'oſais me flatter que vous vouluſſiez y faire une réponſe.

LA MARQUISE.

Avant de vous la promettre, je veux connaître la demande.

LE COMMANDEUR.

Allons, je riſque ma chanſon, pourvu qu'elle ne vous en paraiſſe pas une.

(*Il chante.*)

AIR; N.° 8.

Définis-moi, Zélis, ce ſentiment
Qui porte le trouble en mon ame;
Ce n'eſt pas de l'Amour le fol égarement;

Et c'eſt de l'Amitié plus que la chaſte flamme.
Je ne ſuis point ton amant,
Non, tu n'es que mon amie,
Et cependant mon cœur éprouve le tourmens
Des craintes, des déſirs & de la jalouſie.

Je connais trop combien tu crains l'Amour,
Je le redoute trop moi-même,
Pour attendre de toi le plus léger retour.
Mais ne puis-je ſavoir, Zélis, comment je t'aime?
Je ne ſuis, &c.

Dans les plaiſirs l'Amour met ſon bonheur:
Plus il obtient, plus il demande.
Je réſiſte à ce Dieu, je laiſſe en paix ton cœur,
Mais je ne puis ſouffrir que quelqu'autre y prétende.
Je ne ſuis, &c.

Dans mon printemps, quand j'étais amoureux,
C'était une brûlante flamme
Qui troublait ma raiſon & brillait dans mes yeux.
Tu prends moins ſur mes ſens, mais bien plus ſur mon ame.
Je ne ſuis point ton amant,
Non, tu n'es que mon amie.
Pourquoi mon cœur, Zélis, ſent-il donc le tourment
Des craintes, des déſirs & de la jalouſie?

LA MARQUISE.

Par exemple, cela eſt de ma force; en me ſervant de vos rimes, je tenterai la réponſe; mais, à propos, qui eſt-ce qui pourrait ſe rappeler les couplets ſur les deux roſes de Mademoiſelle *Coſſon de la Creſſonière*, ils m'ont paru fort jolis, & je les ai oubliés; c'eſt pour ſuivre la matière que Dorival avait entamée.

SAINTRÉ.

Je m'en ſouviens, & même j'ai trouvé qu'il manquait un couplet, & je l'ai fait. Voici les ſiens:

LES TROIS ROSES.

AIR: *Que ne ſuis-je la fougère.*

* La jeune Liſe, attendrie
De tous les ſoins d'Alcidon,
Un beau jour, dans la prairie,
D'une roſe lui fit don.
Liſe, ſimple en toute choſe,
Rougit alors juſqu'aux yeux;
Alors au lieu d'une roſe,
Le Berger en voyait deux.

* Des mains de la Paſtourelle
Il prend le cadeau charmant,
Et, toujours plus épris d'elle,
Il s'écrie, en ſoupirant:
Combien me flatte & m'honore
La roſe que je reçois !
Ah ! qu'Amour me donne encore
L'autre roſe que je vois !

Un rival, qui bouche cloſe,
Caché derrière un buiſſon,
Voyait le don de la roſe,
Et le bonheur d'Alcidon,
Jaloux & plein de l'ivreſſe
Où le plongent tant d'appas,
Se dit : Ah ! qu'Amour me laiſſe
Celle que je ne vois pas !

LA BARONNE.

On devine aiſément votre couplet.

LA MARQUISE.

Le vœu eſt ſi naturel, qu'on vous pardonne ce ſupplément.

SAINTRÉ.

Trop heureux, Meſdames, ſi je puis vous procurer des ſonges couleur de roſes ; paſſez-moi le jeu de mots, voilà le premier.

LA MARQUISE.

Nous ne sommes pas si rigoristes; la campagne & le dessert permettent quelques licences; d'ailleurs jamais rien ne tire à conséquence entre amis. Je vous laisse, j'ai mal dormi cette nuit; mais vous êtes ici comme chez vous, c'est-à-dire, les maîtres.

> **Ah! il n'est pas de fête**
> **Quand vous n'en êtes pas.**



XVI.e SOUPER.

LA BARONNE.

SAINTRÉ, étiez-vous fou ce soir? que chantiez-vous donc dans le labyrinthe? Paroles & air, tout me paraissait si baroque, qu'il m'a été impossible d'en rien retenir.

SAINTRÉ.

C'était un couplet italien que je cherchais à mettre en musique. Je ne vous soupçonnais pas là.

LA BARONNE.

Je le crois: mais à ce compte, ce doit être un verset du *De profundis*; car vous ne trouviez pas d'intonnations assez lugubres.

SAINTRÉ.

Le sujet n'est pas gai.

LA BARONNE.

Tant pis; nous n'avions parlé que de roses, il n'eût pas fallu s'écarter du sujet.

SAINTRÉ.

On ne commande pas aux ſenſations de l'ame.

LA MARQUISE.

Quelque triſte que ſoit ce couplet, il peut être bien fait. Voyons-le ; la mélancolie a ſa douceur.

SAINTRÉ.

Je vous prie, Marquiſe, de m'en diſpenſer, l'air n'eſt pas fini.

MADAME D'ERBY.

Mais les paroles le font, &, par le droit de Bergère, je les exige.

SAINTRÉ.

C'eſt une plainte en l'air & dans le goût des Italiens, dont j'ai voulu imiter les expreſſions extrêmes.

MADAME D'ERBY, avec impatience.

Voyons donc.

SAINTRÉ.

* Senza vele, ſenza ſpeme,
Son vicino à naufragar;
Veggo che biancheggia il mar.

E pur il mio cuor non teme.
Ch'il dolor sa raffrenar
Vendicasi della sorte
E davvero ch'è la morte?
Spessa il fine del penar.

MADAME DE CHANCEAUX.

Moi, qui n'entends pas l'Italien, surtout la poésie, je voudrais bien que vous m'expliquassiez ce morceau, l'expression m'en fait plaisir ; j'aime assez le sombre.

SAINTRÉ.

Je viens de l'imiter ainsi, seulement pour en donner une idée aux Dames.

Plus d'espoir, ma voile est brisée,
Mon mât rompu, je vais périr;
Mais plus la mer est courroucée,
Moins la crainte vient me saisir.
De la douleur se rendre maître,
C'est tirer vengeance du sort.
Aux yeux du Sage qu'est la mort?
Le terme des maux de son être.

LA MARQUISE.

C'est aussi celui de ses jouissances. Je laisse admirer ces maximes-là, mais elles

ne me ſéduiſent pas ; c'eſt bien aſſez de ſoutenir la douleur quand nous ne pouvons pas l'éviter, ſans la braver avec l'affectation des Stoïciens. Les Epicuriens étaient bien plus ſages.

MADAME DE LINTZ.

La Marquiſe prendre le parti d'Epicure ! je n'en reviens pas, le patron des débauchés !

LA MARQUISE.

Voilà ce qui vous trompe, ma chère, vous êtes dans l'erreur vulgaire, & m'attaquez dans mon fort. J'ai lu tout ce qu'on a dit ſur ce Philoſophe, & mon opinion ſur ſon compte eſt formée d'après l'analyſe la plus exacte de ſa vie. Il fut toujours frugal, ne ſe maria point, parce qu'il crut que les ſoins d'un père de famille étaient incompatibles avec ceux d'un Philoſophe : peut être ſe trompait-il en cela ; mais du moins il ne ſcandaliſa pas les Athéniens par les écarts qui font aujourd'hui la réputation de notre jeuneſſe : il définit la douleur un mal & la volupté

un bien, invita à fuir la première, à chercher la seconde, mais sans sortir du cercle de la morale & de la décence: Epicure est recommandable à mes yeux, sur-tout par son union avec ses frères. Mais je laisse à l'Abbé à nous donner d'autres détails sur mon favori, & à vous prouver que je puis l'avouer pour tel sans rougir.

L'ABBÉ.

Loin d'en rougir, moi-même je me fais honneur de rendre justice au fils de *Néoclès*. Epicure a illustré le Maître d'école qui lui donna le jour, & les premiers principes de la Philosophie. Tout ce que vient de dire la Marquise, est vrai; & s'il fallait une preuve de plus du mérite d'Epicure, je la tirerais des persécutions qu'il essuya pendant sa vie; car les fausses idées qu'on s'est faites de ce grand homme, ont leur source dans les ouvrages des Philosophes de son temps, de qui la morale, trop austère ou trop relâchée, était tacitement censurée par les principes plus rapprochés de la nature, qui faisaient

la base de son systême. Si je ne craignais d'ennuyer, les Dames sur-tout, je passerais rapidement en revue les diverses opinions du Philosophe de Gargête.

LA BARONNE.

Ceci me regarde, comme la moins amie de l'érudition.

MADAME DE LINTZ.

Et moi, comme ayant blasphémé Epicure. Pour réparation, l'Abbé, employez, si vous le voulez, notre soirée à rétablir ses autels; nous vous entendrons avec plaisir & sans impatience.

L'ABBÉ.

La philosophie d'Epicure fut douce & sage: sa base était que le bonheur s'acquiert par l'exercice de la raison, la pratique de la vertu & l'usage modéré des plaisirs; qu'il ne fallait pas négliger l'étude de la nature, mais s'appliquer particuliérement à la science des mœurs, à chérir & secourir ses semblables, à fuir la dialectique quand elle sort de certaines bornes, & à s'en tenir à la simple lo-

gique, la première ne semant que des épines dans la conversation, tandis que l'autre la rend intéressante & agréable; enfin, à fuir la douleur, & à chercher la volupté quand elle n'entraîne aucune peine à sa suite. Sa physiologie & sa physique se ressentirent du temps où il vivait; mais à travers des erreurs, on apperçoit des traits de lumière. Epicure donne tout à la matière & au vide, mais il accorde l'éternité de l'Univers: il croit en expliquer le systême par ses atômes, & s'égare; mais il devina les causes des tremblemens de terre, l'évaporation des eaux de la mer, leur filtration, leur réunion dans les grands réservoirs des montagnes, d'où les fleuves & les rivières les rapportent dans le vaste Océan. Tout cela lui fut connu. Il crut le soleil un corps spongieux, pénétré d'une matière ignée qui s'en élance en tout sens; c'est le foyer de notre monde: il peut y en avoir beaucoup d'autres de la même forme que le nôtre. La Lune & les autres planètes brillent d'une lumière empruntée du Soleil; les éclipses sont causées par

l'interpoſition des corps céleſtes ; enfin les phénomènes des pluies, des nuées, des vents, du tonnerre, des éclairs, de la neige, de la grêle, de l'arc-en-ciel, &c. ſont expliqués par Epicure avec netteté : c'eſt dans ſes écrits que les Phyſiciens célèbres ont trouvé le germe des connaiſſances qui ont fait leur réputation ; enfin, il a frayé la route à Newton, en démontrant que ſans le vide point de mouvement.

Sa théologie fut un tiſſu d'erreurs : mais il faut conſidérer que le Phyſicien égara le Philoſophe. Ayant tout donné à la matière, il penchait à croire qu'il n'y avait pas de Dieux ; mais retenu par la crainte de donner priſe à ſes ennemis, il ſe borna à les ſuppoſer indifférens à ce qui ſe paſſe ici-bas, à ne leur accorder, pour la compoſition de leur être, que des atômes plus ſubtils. Il crut alors conſéquent de les loger dans les intervalles des globes céleſtes, où, dans la ſuite, on a placé les Sylphes, qui ne ſont proprement que les Dieux d'Epicure. Mais combien

ces erreurs sont rachetées par la pureté de sa morale persuasive & consolante ! comment ne pas chérir & respecter le mortel qui a dit : *Un des plus grands biens de la vie est l'amitié ; une des plus grandes vertus de la société, la décence !* C'est le seul, parmi les Philosophes anciens, qui ait su concilier sa morale avec le vrai bonheur de l'homme, & ses préceptes avec les désirs & les besoins de la nature : aussi a-t-on dit qu'on se faisait Stoïcien, mais qu'on naissait Epicurien. Je suis fâché de voir un grand homme, *Montesquieu*, dire que la morale d'Epicure gâta l'esprit & le cœur des Romains, éteignit en eux le courage & l'amour de la patrie : il eût été plus juste de remarquer & de dire que les commentateurs de ce Philosophe saisirent mal ses principes, en tirèrent de fausses conséquences, & qu'à force d'analyser & de substituer leur sens à celui de leur maître, ils parvinrent à le défigurer, & à faire passer leur morale relâchée & séductrice pour la sienne. C'est l'amour des conquêtes qui fut le

germe de la dégradation des Romains. En dépouillant les nations vaincues, ils en rapportèrent à Rome les richesses, le luxe, les vices & les mœurs. Les désirs montèrent d'abord au niveau des facultés, & les excédèrent bientôt ; alors plus de bornes, plus de frein; la sourde intrigue ou les moyens violens procurèrent les honneurs, qui devinrent naturellement la source des richesses, & celles-ci les corruptrices des mœurs & le véhicule des forfaits.

LA MARQUISE.

Votre analyse me confirme que presque toutes les erreurs d'Epicure appartiennent à son temps, & que ses découvertes n'appartiennent qu'à lui.

L'ABBÉ.

Votre observation est juste, car il écrivait son système pendant que l'un faisait le ciel de verre ; que l'autre disait que le soleil était une barre de fer rouge ; que les astres avaient toutes sortes de formes ; qu'ils nageaient dans l'eau, à travers la-

quelle nous les voyons, & mille autres abſurdités ſemblables. Mais ce qui a le plus contribué à la gloire d'Epicure, c'eſt que ſa ſecte a été en crédit depuis ſon inſtitution juſqu'au temps d'Auguſte; que Lucrèce, Lucien, Diogène, Laërce & Celſe la profeſsèrent. Tout ſe tut à la décadence de l'empire Romain; mais l'Epicuréiſme ſortit de l'oubli au commencement du dix-ſeptième ſiècle, Gaſſendi le reſſuſcita; & quand on lui voit pour diſciples tous les beaux eſprits du règne de Louis XIV, Molière à la tête, des écoles publiques rue des Tournelles, au Temple, à Auteuil, à Neuilly, à Anet, à Saint-Maur, à Sceaux; pour Profeſſeurs, Chaulieu, Vandôme, Ninon, la Rochefoucault, Lafarre, Rouſſeau, les Préſidens de Meſmes & Ferrand, le Duc de Nevers, Catinat, la Feuillade, Hamilton, Saint-Aulaire, la Motte, Fontenelle, & tant d'autres hommes célèbres, auſſi eſtimés par leur délicateſſe que par leurs lumières, on eſt forcé de conclure qu'Horace, en parlant des pour-

ceaux d'Epicure, n'a eu en vue que ces mortels insoucians ou crapuleux, qui ne prennent que la lettre d'un systême, & en abandonnent l'esprit.

MADAME D'ERBY.

Vous m'avez fait de la peine, en me disant que cet ami de l'humanité avait été persécuté : au moins mourût-il tranquille ?

L'ABBÉ.

Il fut en effet tourmenté, sur-tout par les Stoïciens, & ne répondit jamais rien à leurs injures ; mais il défendit ses dogmes avec vigueur. S'il ne fut pas éloquent, il fut clair, quoique profond ; toujours vrai, & força ses ennemis eux-mêmes à l'admirer ; chéri des grands, adoré de ses disciples, suivi des femmes les plus célèbres de son temps, &, ce qui complete son éloge, les Athéniens, ombrageux, médisans & superstitieux, qui avaient fait boire la ciguë à Socrate, & imaginé l'Ostracisme, respectaient sa tempérance, ses mœurs & sa piété. L'excès du travail ruina sa santé. A la fin de sa vie,

il ne pouvait ni souffrir un vêtement, ni descendre de son lit; l'éclat de la lumière & du feu le blessait, & une maladie de vessie l'emporta à l'âge de soixante-douze ans, après des douleurs cruelles que le spectacle de sa vie passée suspendait, c'étaient ses expressions. Athènes lui décerna un monument, & condamna à mort un certain *Théotime*, convaincu d'avoir adressé, sous le nom d'Epicure, des lettres obscènes aux femmes qui fréquentaient les jardins où il donnait ses leçons, hommage peu équivoque à ses mœurs.

LE CHEVALIER.

Je vous ai écouté, mon cher Abbé, avec la plus grande attention, & vous ne sauriez croire combien je suis satisfait de l'opinion que vous venez de me donner d'Epicure. J'étais un peu dans l'erreur commune à cet égard, sur-tout sur la partie physique, & vous m'avez bien étonné quand vous m'avez découvert la source où nos modernes faiseurs de systêmes, ont puisé les principes des leurs.

DORIVAL.

Eh! mais il en eſt ainſi de preſque toutes les ſciences & de tous les ouvrages. Nos Anciens ont contre eux les préjugés du temps où ils vivaient, & le chaos qu'ils avaient à débrouiller, ſans les facilités que les arts nous ont procurées depuis, ce qui donne bien plus de mérite à leurs découvertes. Le ſeul aujourd'hui eſt de mieux dire qu'un autre, car toutes les idées ſont à peu près épuiſées; auſſi ne fais-je pas plus un crime à un Auteur d'habiller les penſées d'un autre, qu'à un chauve de porter perruque; & lorſque Racine a mis en excellens vers le récit de Théramène, du vieux Garnier, je lui en fais autant de gré qu'à un cultivateur intelligent qui, au moyen de la marne, a ſu échauffer un terrain froid, & lui faire produire des fruits abondans, au lieu des chétives récoltes qu'un ſol glaiſeux avait peine à lui rendre auparavant.

LA BARONNE.

Marquiſe, vous devez être bien con-

reste de nous ; prouvez-nous-le en nous donnant quelques pages du porte-feuille du Marquis.

LE COMMANDEUR.

Un moment, Mesdames. Vous avez donc oublié certaine promesse de la Marquise.

LA MARQUISE.

Oh ! je suis toute glorieuse de n'être pas prise sans verd ; ma parodie est faite, &, grâce à Saintré qui a fait un second dessus à votre air, je suis en état de répondre à vos questions en duo. Tenez, chantez vos paroles sur cette partie.

LE COMMANDEUR.

A livre ouvert ? Le tour est sanglant pour un vétérant de Vénus & d'Euterpe. Allons, il me reste l'oreille.

AIR : N°. 8.

(Voyez le premier dessus au Souper précédent ; & la musique.)

Je le connais, Myrtil, ce sentiment
Qui porte le trouble en ton ame ;

Il n'a pas de l'Amour le fol égarement,
Ce n'est de l'Amitié que la plus chaste flamme.
Non, tu n'es point mon amant,
Je ne suis que ton amie.
Bannis donc de ton cœur ce qui fait son tourment,
Les craintes, les désirs, la sombre jalousie.

Tu sais, Myrtil, combien je crains l'Amour;
Tu dois le redouter toi-même,
Et n'attendre de moi qu'un innocent retour.
Après un tel aveu tu sais comment je t'aime.
Non, &c.

L'Amour en vain nous promet le bonheur.
Dès qu'il obtient ce qu'il demande,
Il gouverne en tyran, ou fuit de notre cœur.
A pareil prix au mien oserais-tu prétendre?
Non, &c.

Mon cher Myrtil, plaignons les amoureux:
Trop heureux quand l'ardente flamme
Qui trouble leur raison, & brille dans leurs yeux
Aux dépens de leurs sens, épargne au moins leur ame.
Non, &c.

MADAME D'ERBY.

Ah! il faudra répéter cela demain au clavecin, avec les accompagnemens; ce duo fera beaucoup plus d'effet, & le Commandeur sera plus assuré.

LE

LE COMMANDEUR.

Il doit bien y avoir à redire à mon chant; il m'occupoit beaucoup moins que les paroles nouvelles, elles sont peu favorables à mes vœux; mais je commence à m'accoutumer aux refus.

MADAME DE LINTZ.

Fort bien, mais il nous faut les vers adressés au Marquis; nous en étions à l'époque où il avait si lestement renoncé au titre d'amant.

LA MARQUISE.

Vous avez bien imaginé que l'amant qui fait semblant de n'être plus qu'ami, est le ressort qui plie sous l'effort qui le maîtrise, & se relève avec plus d'élasticité quand il cesse d'être retenu; d'ailleurs, les circonstances devinrent favorables à la passion du Marquis; la succession de sa tante le rendit un parti excellent pour moi; j'eus ordre de le regarder comme mon mari; cessant alors de me gêner, je lui envoyai, pour sa fête, une rose que j'avais dessinée, &, au bas, ces vers-ci:

* Sûre que l'Amitié procure l'avantage
De rendre cher un rien, & de tout embellir,
Accepte cette fleur, elle fut mon ouvrage:
En cette qualité puisses-tu la chérir !
J'avais compté t'offrir un plus brillant hommage;
Mais en vain, mon ami, je désire rimer,
Je n'ai d'autre talent que de savoir aimer.
Sensible au sentiment, fais grace à mon langage.

Nous étions éloignés, je lui disais dans ma lettre: « Il est bon de vous prévenir que j'ai voulu peindre des roses, je comptais de ce bouquet prendre mon texte; la rose est l'image des courts instans où j'ai vu mon ami; les épines... Oh! devinez ». Voici sa réponse.

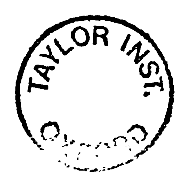
O combien j'ai cru voir de choses,
Céphise, dans ce nœud de roses
Que l'Amitié m'a présenté !
Dans ce bouquet tout fait emblême:
Sa fraîcheur, son éclat, sa grace, sa beauté....
Tu t'es voulu peindre toi-même.

De ton cœur agité les divers mouvemens
Sont rendus par chaque nuance
Des tendres filles du Printemps,
Et jusqu'à leurs boutons naissans
Sont l'image de l'innocence,

De ton ame timide & de tes sentimens.
Les épines..... Ton cœur manque là de science ;
Et me les laisse à deviner.
Ah ! ce sont celles de l'absence.
Les sentir c'est assez ; pourquoi les dessiner ?
Mais le vert du feuillage annonce l'espérance,
Et le nœud délicat qui rassemble ses fleurs
Nous peint celui dont la constance
Unit & pour jamais nos cœurs.
O ma Céphise ! que de choses,
Quand on aime, on voit dans les roses !
Elles t'ont retracé les rapides instans
Où tu vis un ami fidelle.
Que chaque rose soit changée en immortelle
Pour peindre mieux encor ses feux doux & constans !
Oui, ton cœur & ta main sont sûrs de l'avantage ;
L'un de faire adorer ce que l'autre embellit.
Ces tendres feux sont ton ouvrage ;
Ainsi que ton bouquet, mon ame le chérit.
Tu me dois du retour, & non pas un hommage ;
Et comme toi, lorsque l'on sait rimer,
C'est Erato qui daigne aimer,
Et des Dieux, pour le dire, emprunter le langage.

SAINTRÉ.

Ah ! Marquise, vous avez passé bien rapidement sur votre charmant envoi ;



que de naturel, que de sentiment ! que de finesse jusque dans les épines ! qu'un amant doit être transporté de recevoir un pareil hommage de ce qu'il aime !

Il faut mourir, Bélise, en lisant de tels vers.

MADAME D'ERBY.

Bon Dieu, que de chaleur ! on voit bien que vous n'en avez pas encore mérité de semblables.

SAINTRÉ.

Ah ! ce n'est pas assez de les mériter, il faut trouver des êtres justes & sensibles, qui.....

MADAME D'ERBY.

Courage, il n'en est pas de ces êtres-là, selon vous, n'est-ce pas ?

SAINTRÉ.

J'ai du moins le malheur de n'en pas connaître.

MADAME D'ERBY.

Vous êtes encore jeune, Monsieur, votre inexpérience ne peut nous être injurieuse.

LE COMMANDEUR.

C'eſt vous qui lui reprochez ce défaut?

LE COMTE.

Mais en tout, ſavez-vous que vous faites mauvais ménage, & que vous ſcandaliſez l'Arcadie.

LA MARQUISE.

L'Abbé, reprenez votre gravité, je crois que vous allez avoir à prononcer; il y a en effet ici un coupable.

L'ABBÉ.

Je le connais, & le punis ſans entendre ſa défenſe : Madame d'Erby condamnée à ſe raccommoder avec ſon Berger, & à lui payer les dépens taxés à un baiſer.

MADAME D'ERBY.

Je récuſe le juge, & j'appelle de ſa ſentence auſſi injuſte qu'indécente dans ſa bouche.

MADAME DE LINTZ.

Ma chère nièce, vous aggravez vos torts, & la peine eſt terrible contre ceux qui manquent à leurs juges, ſur-tout en face.

SAINTRÉ.

Madame ne manque pas à son juge en appelant de la sentence ; j'appelle moi-même du baiser, il ne saurait plus me flatter.

LA BARONNE.

C'est donc pour en avoir deux ?

SAINTRÉ.

C'est pour prouver qu'il n'y a que la volonté qui donne du prix aux faveurs : ce n'est pas la première fois que celle-là m'a été refusée : j'en témoignai un jour mes regrets ainsi à une femme de qui les sentimens me semblaient équivoques.

Ah ! Flore, quelle différence
Entre nos deux façons d'aimer !
L'étincelle est à sa naissance,
Qu'elle a de peine à t'enflammer !
Tu sens pour moi de la tendresse,
Mais quelquefois une caresse,
De l'Amour signe si flatteur,
T'importune, hélas ! ou te blesse ;
Et ce feu, ce penchant vainqueur,
Qui, sur le sein de ce qu'on aime,
Nous précipite avec ardeur,

Ce plaisir délicat, suprême,
De cueillir un tendre baiser
Sur une bouche qui soupire,
Et ce voluptueux délire
Qui fait aux amans tout oser,
Timide ou bien indifférente,
Si tu les sens, cruelle amante,
En les renfermant dans ton cœur,
Pourquoi mélanger mon bonheur ?
Ton refus a blessé mon ame:
Ne la connaîtras-tu jamais ?
Rien ne peut éteindre la flamme
Que firent naître tes attraits:
Mais la froideur ou la réserve
De cendres peuvent la couvrir ;
Un tendre retour seul préserve
Du dépit ou du repentir.

MADAME D'ERBY.

Le grand malheur ! il eût bien mieux valu que le Comte nous eût lu sa neuvième lettre, l'Abbé aurait été occupé à lire la réponse, & tout le monde serait plus content.

LE COMTE.

Il est encore temps.

LA MARQUISE.

Oui, perſonne n'a envie de dormir, à ce qu'il paraît; commencez.

LE COMTE lit.

Neuvième Lettre du Comte.

« L'hiſtoire des vents, ma chère pupille, eſt celle du cœur humain, ils dominent ſur les mers & les bouleverſent; les paſſions règnent dans notre ame & la tourmentent; voilà pourquoi vous avez reçu deux de mes lettres le même jour, quoiqu'écrites à vingt jours de diſtance. N'admirez-vous pas l'emphaſe du début, & la juſteſſe de la conſéquence? Bon, riez, que je voie ces deux grands yeux noirs humides du plaiſir innocent d'une mauvaiſe plaiſanterie; c'eſt autant de gagné ſur l'ennemi: voilà un coup de piſton à la circulation. Bravo, continuez; car, quand vous vous y mettez, ce n'eſt pas pour peu; ſavez-vous que je vous entends rire d'ici, & que l'épidémie me gagne? Si elle pouvait en faire autant ſur Rosbif, ſi jamais il

devenait rieur ; allons, Pouponne, je gage que j'aurais votre épithalame à faire. Ma foi, à cette époque, ou bien peu après, adieu le pauvre exilé; des plaisanteries qui viennent de trois cents lieues, ressemblent à des ragoûts réchauffés; quand on a une bonne fabrique chez soi, il n'est pas ordinaire de tirer de l'étranger. Voilà comme mon faible pour vous me fait prêcher contre mon saint; au lieu de vous entretenir dans le goût du célibat, je ne sais où je vais toujours trouver le sermon contraire; heureusement que jusqu'ici, comme a dit l'Abbé Coyer, les prédicateurs n'ont pas fait grande fortune, quoiqu'il y en ait depuis qu'il y a des hommes, & cela me paraît dans l'ordre; c'est l'amour-propre qui veut commander à l'amour-propre qui résiste ; c'est une plante stérile, il n'y a que l'exemple qui porte des fruits.

En ça, comment vous nommerons-nous, en vous écrivant d'Italie? Cela a dû remplir bien agréablement les momens que vous avez employés à chercher le

nom de guerre, comme vous l'appelez? Il me femble entendre Ifabelle dire : Et moi auffi, j'aurai une Intelligence. Voyons, repaffons l'antiquité, car *Afpafie* eft antique. *Sapho ?*... non, elle fut amoureufe outre mefure; *Phaon* fut cruel, la Lefbienne en perdit la tête & fe noya; tout cela pourrait vous porter malheur. *Daphné?* elle ne fut que belle, & il lui en coûta la vie. *Aréthufe?* elle ne fit que de l'eau toute claire avec fa farouche vertu. *Uranie ?*...... Pouponne eft trop jeune pour s'élancer dans les cieux; d'ailleurs, elle pourrait y refter, il y a là haut dans le zodiaque un Sagittaire, entre autres, qui pourrait bien la prendre pour la Vierge, ou en faire femblant, & ce n'eft pas le compte des habitans d'ici-bas, ils n'ont pas de ces jolis fignes-là à revendre. Ah ! je le tiens, *Aglaé*, oui, *Aglaé*, tout s'y trouve; des trois c'eft celle que j'aime le mieux, je la crois plus enjouée que fes fœurs. Voilà Pouponne baptifée, mais pas Virtuofe, je l'aimerais moins; ces Virtuofes font ordinairement droites &

roides comme leurs buſcs; elles ſavent tout, il eſt vrai, hors une choſe, qui eſt de plaire. On les admire, mais froidement & ſans enthouſiaſme; elles n'ont pas l'art de communiquer l'étincelle électrique..... Arrêtons-nous cependant, car notre chère Demoiſelle D.....en eſt une. Pouponne, vous n'avez jamais pu la ſouffrir, pas plus que le pauvre Hicman; qu'il ſerait heureux! il pourrait ſe flatter d'avoir la plus jolie & la plus aimable blanchiſſeuſe de Paris, dirais-je auſſi la plus ſavante? ce ſerait ma foi bien le gros lot. Comme ces femmes ſont adroites! qu'eſt-ce que la mienne avait à faire là; il fallait l'y amener, & ſon éloge à la ſuite, & le mien par-deſſus le marché; le tout pour étayer un petit ſyſtême, excuſer une contradiction, donner matière à une charmante comparaiſon, & finir par un coup de maſſue; pauvre Rosbif, as-tu un caſque?

Oh! comme notre imagination galope!! Pouponne, j'en ſuis eſſoufflé; vous connaiſſez tous les beaux eſprits femelles,

jusqu'à Madame Géoffrin, & vous vous avisez même de les caractériser; mais voilà être savante dans toute l'étendue du mot: oh! vous êtes au moins à Virofléе; il faut cependant vous accorder quelque chose; en effet, la célèbre du Châtelet eut des admirateurs & des amans, Voltaire vous le certifiera quand vous voudrez; mais elle mourut fort jeune. La merveilleuse Graffigny a presque vécu autant qu'une corneille; mais hélas! elle n'avait pour société, que de tristes oiseaux un peu déplumés. La tendre Sévigné & l'intéressante Deshoulières avaient chacune un bon maître-d'hôtel & un excellent cuisinier, cela est du moins vraisemblable; beaucoup de gens trouvaient leurs œuvres aussi bonnes, au moins, que celles de leurs maîtresses, & l'idole moderne n'aurait eu de quarante que le zéro, sans cet accessoire plus intéressant qu'elles. Commençons par fonder le laboratoire de Comus, ma belle amie, après quoi nous pourrons braver les camouflets des jaloux & des sots. L'or est le vernis universel, le

plus ſolide que je connaiſſe, rien ne l'écaille : celui de Martin n'eſt que du brouet auprès ; ſous couche brillante, on peut impunément être tout ce que l'on veut, s'attacher peu ou beaucoup à la ſociété, en diriger le ton, la régenter ; dicter ſes volontés ; la gouverner enfin du ſein des voluptés, cela vaut bien mieux que d'en être eſclave, ainſi que de ſes devoirs ; car enfin ces devoirs, la plupart du temps, ſont triſtes, monotones, pénibles...... mais *Madame de Sévigné était ſi bonne mère ?* ce mot me rend mon ſérieux, dès qu'elle ne vous a pas ennuyée par l'effuſion, le torrent éternel de ſes tendreſſes ; vous avez ſon cœur, & vous êtes digne de ſa réputation ; ſes lettres m'excédaient à quinze ans, elles m'ont charmé à vingt-cinq.

L'état du pauvre C..... m'afflige, ſa vieilleſſe eſt prématurée ; il n'a guère que ſoixante-huit ou ſoixante-neuf ans ; il s'eſt levé trop matin pour vivre, c'eſt toujours aux dépens de la ſoirée. Dites-lui bien tous mes regrets de le ſavoir malade. J'aurais

bien aimé la censure des spectacles pour y avoir ma place *gratis*, mais il m'eût fallu lire bien des plats ouvrages; voilà le secret de se consoler de tout, excepté de votre éloignement, dont rien ne peut me dédommager.

Point de grace pour mon voyage, il y aura des négligences, tant mieux; des fautes, frappez; des solécismes, tonnez; des barbarismes, foudroyez.

J'adore, en périssant, la raison qui t'aigrit.

Et, mon aimable pupille, qui sait que c'est en tout bien & tout honneur.

LA BARONNE.

Ah! je vous reconnais, voilà de la gaité.

L'ABBÉ lit.

Huitième Lettre de Pouponne.

16 Février 1777.

« Et mais, qu'aviez-vous donc mangé, Prothée inexplicable? sur quoi aviez-vous donc marché, quand vous m'avez écrit cet *in-folio* de folies que je viens de re-

cevoir? & dites à préſent que vous vous ennuyez là-bas; cela n'eſt pas vrai, on ne ſaurait avoir l'eſprit auſſi libre, la touche auſſi légère, quand on a le cœur à la gêne; vous nous en donnez à garder, vous avez trouvé là-bas de l'aliment à votre gaité, elle eſt rayonnante; & en vous liſant, ma tante & Rosbif diſaient eux-mêmes qu'ils croyaient vous entendre quand vous étiez monté ſur votre ton perſifleur; ma tante qui n'a pas le fil de la correſpondance, parce que je ne lui dis que ce que je veux, a trouvé beaucoup d'endroits galimathias; elle a été preſque ſcandaliſée du Sagittaire & de la Vierge, elle a fait le mouvement d'un ſigne de croix; il a fallu vîte lui expliquer qu'il y a une Vierge parmi les étoiles, qui n'eſt pas la fille de Jeſſé; elle a branlé la tête, & prétendu que cette Corſe vous gâtait, que vous deveniez poliſſon & quaſi méchant, que voilà ce qu'on gagnait aux iſles.

Pour Rosbif, il voulait faire les frais de l'impreſſion de votre lettre, il radotte; le choix du nom d'Aglaé l'a tranſ-

porté ; & pour ne pas manquer l'étalage de ſon érudition, il m'a appris que c'était une des Grâces, le bon homme ! comme ſi je ne l'avais pas deviné par ce qui ſuit, & voilà de ſes gaucheries ; s'il écrivait, il ferait comme Marivaux, qui dit tout & ne laiſſe rien à trouver. *Comme ces femmes ſont adroites !* vous nous mettez bien dans le cas de dire : Comme ces hommes ſont adroits ! & avec plus de fondement ; toutes vos plaiſanteries ne s'éloignent pas de votre but, elles y tendent toutes au contraire ; il fallait encore charger le tableau des femmes ſavantes, ou qui aſpirent à le devenir ; le ſérieux n'avait pas opéré, on eſſaie le ridicule, traître ! j'allais vraiment vous bouder, mon amour-propre ſe gonflait ; mais le très-plaiſant caſque de Rosbif m'a fait éclater, & pluſieurs traits de ce comique vous ont ſauvé de mon courroux ; il eſt décidé qu'il faut vous tout paſſer, & qu'on ne ſaurait avoir raiſon avec vous ; en tout cas, prenez-vous-y toujours de même, faites-moi faire du bon ſang, & je conſens

à avoir tort. Le choix du nom d'Aglaé m'a fait plaisir, j'aime ce nom, il n'est pas commun, & je crois qu'il a toujours joui d'une bonne réputation; à propos, j'allais vous faire grace d'un calembourg; vous êtes bien heureux qu'Aréthuse & son eau claire se trouvent à travers mille autres folies, sans quoi j'aurais eu mon tour; mais cela est enchâssé de manière que cela passe en faveur de l'unisson: adieu, je vous adore aussi en tout bien & tout honneur; c'est le mot, car on n'adore que les invisibles: j'aime mieux vous voir & n'avoir qu'à vous chérir; c'est ce que je fais à chaque minute, cela vaut mieux que d'être adoré par-ci par-là ».

LA MARQUISE.

Toujours la même fleur d'esprit, le même sel, & la raison à travers tout cela.

LE CHEVALIER.

Ma foi, dussé-je me faire un procès avec ma Bergère, Pouponne est en effet adorable dans toute l'étendue du terme.

MADAME DE CHANCEAUX.

Si j'ofais foutenir la caufe contraire, je mériterais de payer les dépens.

LE CHEVALIER.

Eh mais, le procès qui m'effrayait d'abord, je commence à le défirer.

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah! je le crains comme la pefte, & j'ai toujours préféré un mauvais accommodement; tenez, prenez les dépens, & allons-nous coucher fans rancune.

(*Le Chevalier l'embraffe.*)

LE CHEVALIER.

Et fans chanfons? j'aime à refter fur la bonne bouche.

MADAME DE CHANCEAUX.

Non pas, car j'ai une chanfon de morale, que je vous mitonne depuis quelques jours; l'auteur qui garde l'anonyme, voulait m'en gratifier; mais je ne me pare pas ainfi des plumes du paon; or écoutez.

AIR : *Cher amant, mon cœur le confeffe.*

Beautés févères, mais fenfibles,
Qu'Amour force à fuivre fes lois,

Moins distraites & plus paisibles,
Vous combinez mieux votre choix;
Mais après avoir su le faire,
La raison (*bis*) doit savoir se taire. *Bis.*

Tant que votre amant est fidèle,
Allez au-devant de ses vœux;
De la Vertu craignez le zèle,
Trop farpuche elle éteint ses feux.
Entre Amour & devoir austère
La raison, &c.

N'exigez pas le sacrifice
Des preuves d'un tendre retour;
Les disputer tient du caprice,
Les refuser blesse l'Amour.
Quand il implore ce salaire,
La raison, &c.

Mais, lorsqu'indiscret ou volage,
L'objet aimé vous fait rougir,
Ou que d'un trop dur esclavage,
Belles, vous avez à gémir,
Reprenant son emploi sévère,
La raison (*bis*) ne doit plus se taire. *Bis.*

L'ABBÉ.

Voilà la meilleure enveloppe de la morale, un air bien fait & bien chanté.

LE COMMANDEUR.

Oui, une jolie bouche lui donne bien du relief, & je ſuis toujours furieux qu'on ait perſécuté certaine Madame Guyon; à en juger par l'ardeur dont elle aimait le Dieu inviſible, & dont elle parlait le langage myſtique, un être palpable devait bien ſe trouver des extaſes de la Béate & de ſa converſation.

LA MARQUISE.

Ne blâmons pas les faibleſſes humaines; folie pour folie, j'aime encore mieux un excès d'amour du Créateur, qu'un excès d'amour pour la créature.

LE COMMANDEUR.

* **Le monde eſt plein de fous; & qui n'en veut pas voir,**
Doit demeurer tout ſeul, & caſſer ſon miroir.

LA BARONNE.

Fort bien, allons commenter ce proverbe dans notre lit; là il n'y a pas beſoin de caſſer les glaces.

XVII.e SOUPER.

LA BARONNE.

COMTE, avez-vous dormi cette nuit tranquillement?

LE COMTE.

Sans m'éveiller, pourquoi?

LA BARONNE.

C'eſt que je n'ai fait que vous quereller dans mes rêves; vous dire pourquoi, je ne le ſais pas moi-même; je querellais toujours; votre douceur, votre réſignation ne me déſarmaient point; j'étais d'une humeur inſupportable, & en m'éveillant, je me haïſſais à la mort.

LE COMTE.

Et vous vous êtes trouvée toute ſeule de ce goût-là.

LA BARONNE.

J'ai été, en vérité, un petit moment à croire que mon rêve était vrai, & à en rougir.

LA MARQUISE.

Bàronne, des ſonges pareils ſont affligeans, évitons ce qui peut porter la moindre atteinte à la gaité de nos Soupers; je me rappelle que Dorival nous a entamé une hiſtoire de Zamire, j'aime ce nom-là; & ſi cette intrigue a eu de la ſuite, elle ne peut qu'être agréable.

DORIVAL.

Vous commandez un rude ſacrifice à mon amour-propre, car c'eſt preſque les premiers vers que j'ai faits; mais la modeſtie eſt de contrebande parmi nous, & voici le ſecond envoi que je fis à Zamire. La Baronne va voir que je rêve auſſi.

A ton nom ſeul, ô ma Zamire!
J'éprouve de ſi doux tranſports,
Que ſur ma lyre,
Si j'eſſaie en tremblant quelques tendres accords;
A peine je reſpire;
Des ſoupirs plus fréquens
Font taire le Dieu qui m'inſpire,
Et tiennent mon ame en ſuſpens.
L'émotion la plus voluptueuſe,
Sans les ſurprendre, agite tous mes ſens;

Et ma plume est si malheureuse,
Qu'elle ne rend jamais, jamais ce que je sens.
Je voudrais définir ce sentiment paisible,
Qui cependant fait palpiter mon cœur :
Un songe, en voltigeant, d'un coup d'aile insensible
Vient frapper ma paupière, & son charme invincible
Me conduit par degrés au comble du bonheur.
Trompé par ta charmante image,
Je cherche dans ton sein la source des plaisirs ;
Je te vois tendrement sourire à mon hommage ;
Et rallumer ainsi le feu de mes désirs :
Par degrés tu deviens sensible,
Et, pressé par le mien, je sens battre ton cœur.
Par une route imperceptible
S'éclipse l'austère pudeur......
Par une plus visible
Je deviens ton vainqueur......
Mais quoi! trop séduisant mensonge,
Te joueras-tu toujours de ma crédulité?
Ah! n'importe, au défaut de la réalité,
Goûtons toujours l'illusion du songe,
Puisque l'erreur dans laquelle il me plonge
Fait toute ma félicité.

LE COMMANDEUR.

La dernière idée n'a pas les charmes de

la jeunesse, mais elle avait ceux de l'application.

DORIVAL.

Ah! la sirène qui m'enchantait alors, m'a vendu bien cher les éclairs du bonheur que j'ai pu saisir au passage; mais je ne veux pas anticiper sur le Roman.

LE CHEVALIER.

Vous avez aussi trouvé des coquettes? Ah! consolez-vous; à l'âge où vous étiez alors, pareil malheur est arrivé à bien d'autres; vous en voyez en moi un exemple, sur-tout bien touchant.

MADAME DE CHANCEAUX.

En tous cas, votre ton & votre air ne le sont guère; cette anecdote ne peut être que fort piquante.

LE CHEVALIER.

Le fonds en est au contraire très-commun, mais les circonstances sont assez singulières. Je n'ose pas dire j'aimais, ce serait profaner le terme; mais j'avais du goût pour une jeune personne qui en avait aussi pour moi; la petite intrigue marchait

assez bien ; lorsque nous fûmes obligés d'aller en vacance, chacun de notre côté, je partis le premier. Un de mes rivaux, car j'avais l'honneur d'en avoir, profita de mon absence, & m'effaça si bien du cœur de ma perfide, qu'on s'arrangea pour se voir secrétement à la terre où elle était. Le mystère devenait nécessaire, à cause d'un père qui n'entendait pas raillerie. Le nouveau favori part *incognito*, arrive de même, & va descendre & se tapir chez le maître d'école du village, espérant bien le lendemain se glisser dans le parc, & profiter de la protection de l'ombrage ; mais, pendant la nuit, l'idée des plaisirs qu'il se promettait pour le lendemain, lui causa une révolution, dont une fièvre scarlatine fut la suite ; il fallut revenir à la ville, l'aventure fit du bruit : je pris mon parti galamment, & toute ma vengeance se réduisit à ce rondeau-ci :

RONDEAU.

Incognito songe à faire retraite,
Mon pauvre cœur, car ton affaire est faite :
Bannis, crois-moi, la plainte & les regrets,

D'un nouveau bail recommence les frais,
Mais garde-toi sur-tout d'une coquette.

Pour cette gent, c'est peu de l'étiquette,
Galants propos, complaisance secrette,
Il faut encor courir par-tout après
Incognito.

Oh! par ma foi, nargue de la recette;
Trop chérement un tel plaisir s'achète:
Il faut braver le vent, le chaud, le frais;
Je crains la fièvre, ainsi pas ne voudrais
A pareil prix aller conter fleurette
Incognito.

LE COMTE.

Vous n'étiez pas prodigieusement épris de cette jeune personne.

LE CHEVALIER.

La vanité fut plus mortifiée que l'amour; mais à l'âge que j'avais, les goûts ressemblent aux flots, l'un pousse l'autre.

MADAME D'ERBY.

Messieurs, vous restez long-temps à cet âge.

LE COMMANDEUR.

Je suis ici, malheureusement, le doyen;

ce titre me coûte assez cher, pour que j'use un peu des droits qu'il me donne. J'ai toujours vu que la jeunesse était crédule & indulgente, & que l'expérience seule rendait défiant. Par quelle fatalité, par quelle manie inverse, Madame d'Erby, qui réunit aux charmes de la figure les agrémens de l'esprit, & sur-tout la bonté du cœur, se fait-elle une étude de relever tout ce qui peut nous échapper, de saisir tous nos endroits faibles; nous, qui ne nous occupons qu'à l'admirer, l'encourager, j'ose même dire, la faire valoir? C'est, en honneur, plus pour son intérêt que pour le nôtre que je me permets ces observations; faite pour répandre des roses à pleines mains dans nos orgies, pourquoi faut-il qu'elle y mêle toujours quelques épines? Pardon, charmante d'Erby, ce n'est qu'en éveillant votre sensibilité naturelle, en éclairant votre cœur & votre esprit à-la-fois, que je puis, en travaillant à nos plaisirs, préparer votre bonheur; quelques préjugés, quelques hommages indiscrets, l'ivresse d'une

liberté précoce, tels font les écueils defquels vous avez à vous garantir. Pardon, encore une fois, aimable enfant, mon âge & le vôtre autorifent ce titre ; j'ai vu, avec peine, que les petits avertiffemens délicats que la Société fe permettait de vous donner fous la gaze légère de la plaifanterie, vous effleuraient fans vous entamer; que le cœur comprenait, mais que l'efprit était fans mémoire. Je déchire le voile, j'en ai le courage, parce que je vous connais celui de m'écouter fans humeur, & de me pardonner ma hardieffe ; vous nous avez affligé tous, mais fur-tout Saintré ; fon refpect, fa douceur, fon honnêteté inaltérable, tant de qualités auffi rares que précieufes, n'ont pu lui épargner les faillies mortifiantes, ni les injuftices de la prévention.......

SAINTRÉ.

Monfieur, épargnez Madame, épargnez-moi moi-même......

LE COMMANDEUR.

Charmant jeune homme, je vous fers

autant qu'elle; vos cœurs ſont faits pour s'entendre & ſe rapprocher; j'en ai, pour garans certains, les larmes délicieuſes qui vous échappent à tous les deux; n'en rougiſſez ni l'un ni l'autre : chez vous, chère d'Erby, la vérité de mes repréſentations y a au moins autant de part que le dépit de l'amour-propre, parce que vous avez l'eſprit naturellement juſte, mais ambitieux. Saintré, votre attendriſſement eſt ſympathique; il s'y mêle encore la crainte d'être regardé comme la cauſe innocente du petit chagrin que je cauſe, en ce moment, à une femme qui vous rend juſtice, ſoyez-en ſûr, mais qui lutte encore contre ſon penchant, par cette fauſſe honte qui nous éloigne ſi ſouvent du bonheur. Femme ſenſible, je vous vois ébranlée, le vœu de tous vos amis eſt, en ce moment, peint ſur leur figure; ayez le courage de donner à Saintré ce baiſer ſi durement refuſé; ramenez la ſérénité dans ſon ame, & dans la nôtre; vous la partagerez bientôt vous-même.

MADAME D'ERBY.

Monſieur le Commandeur, je ne conviens point du tout de cette ſympathie, de cette prévention, enfin, de beaucoup de choſes que vous paraiſſez ſoupçonner. Je fais cas de Monſieur, parce que je le crois honnête; il m'a ſemblé quelquefois qu'il s'écartait un peu de ce que tout galant homme doit au ſexe. J'ai peut-être pris le parti du mien avec trop de chaleur; il faut bien que j'aie des torts, puiſque toute la Société me condamne par votre bouche; c'en eſt un contre nos conventions d'avoir refuſé.....

(Timidement, regardant Saintré, & ſe penchant de ſon côté.)

Cela ſe peut réparer.....

SAINTRÉ, *l'embraſſant avec transport.*

Ah! quel prix vous daignez ajouter à cette faveur!

Tous enſemble, frappant des mains.

A merveille!

MADAME DE LINTZ.

Ma chère nièce, vous réparez si bien vos fautes, qu'on serait fâché que vous n'en fissiez pas.

MADAME D'ERBY.

Mes intentions & mon inexpérience me doivent donner quelques droits à l'indulgence de mes amis; je les remercie sincérement de la révolution qu'ils viennent d'opérer dans mes idées; je leur dois d'avoir plus réfléchi en deux minutes, que je n'avais fait en deux ans.

LE COMMANDEUR.

C'est un vrai triomphe pour moi que d'avoir mis la bonté de votre cœur & la justesse de votre esprit dans tout leur jour; cependant, bel enfant, je ne suis pas sans crainte, je vous l'avoue, sur les moyens & même le style que j'ai employés pour y parvenir; je serais désespéré, malgré la pureté de mes motifs, si quelques-unes de mes expressions avaient pu blesser votre sensibilité, & j'irais à vos genoux....

MADAME D'ERBY.

Commandeur, venez plutôt recevoir le salaire que votre amitié mérite. Si mon amour-propre s'est un peu soulevé, mon cœur en a rabattu les fumées, & nous a fait justice à tous deux.

LE COMMANDEUR, allant l'embrasser.

Ce chaste & précieux baiser vous assure du plus tendre attachement & de toute mon admiration.

LA BARONNE.

Il faut avouer, cher Commandeur, que vous & le Comte êtes réservés pour les cures difficiles, & qu'en voilà deux qui vous font honneur.

LA MARQUISE.

Il en est une que je crois plus sûre que l'autre; mais qui est-ce qui a un peu de poésie à nous donner pour nuancer notre ton? L'Abbé, quelques vers.

L'ABBÉ.

Je n'en fais pas, mais j'en retiens, & ceux que je vais réciter ne sont peut-être

pas connus de la Société ; il vient d'être question de reconnaissance, cela m'a rappelé une paraphrase d'un verset de l'Ecclésiaste, qui m'a paru plus heureuse que celle de Voltaire : pour en juger, voici les deux quatrains :

* Répandez les bienfaits avec magnificence,
Même aux moins vertueux ne les refusez pas ;
Ne vous informez point de leur reconnaissance ;
Il est grand, il est beau de faire des ingrats.

DORIVAL.

Il est grand, oui ; *il est beau*, non ; *même aux moins*, fait un mauvais effet ; *pas & point*, cela est stérile ; en tout, ce quatrain ne me paraît pas digne de Voltaire.

L'ABBÉ.

Je pense comme vous, & qu'en tout aussi celui-ci est préférable :

* Prodiguez les bienfaits, semez-les sur vos pas ;
N'en attendez jamais le plus léger salaire ;
Le malheur trop commun de faire des ingrats
Est assez compensé par le plaisir d'en faire.

SAINTRÉ.

Il y a bien plus d'idées dans ces vers que

dans les premiers, & ils font coulans & harmonieux.

DORIVAL.

Il n'y a rien de vague, rien d'inutile; ſurement l'Auteur était accoutumé à en faire.

L'ABBÉ.

Ce quatrain eſt de M. de la Marche, ancien premier Préſident du Parlement de Bourgogne, Magiſtrat qui joignait l'érudition à la fleur d'eſprit, mélange aſſez rare; mais j'entends peu citer l'inſcription gravée ſur le piédeſtal de la ſtatue pédeſtre de Louis XV, à Rheims; elle me paraît cependant d'un bon genre. La voici:

* De l'amour des Français, éternel monument,
Apprenez à toute la terre
Que Louis dans nos murs jura d'être leur père,
Et fut fidelle à ſon ferment.

LE COMTE.

En effet, elle eſt bien dans le ſtyle lapidaire, & cette inſcription me rappelle celle faite par Piron, pour orner l'obéliſque de la petite ville d'Arcy-ſur-Aube, qui,

ayant été entièrement détruite par le feu, fut rétablie par M. de Graffin, seigneur du lieu.

* La flamme avait détruit ces lieux,
Graffin les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait, & la reconnaissance.

LE COMMANDEUR.

Sublime simplicité !

LE CHEVALIER.

Mesdames, c'est bien dommage que vous n'entendiez pas le latin comme l'italien; je vous citerais une devise qui fut mise au bas d'un soleil couvert d'un nuage, dans un feu d'artifice tiré à la convalescence de Louis XV, à Rheims, en 1744. Je vous l'expliquerai le mieux que je pourrai.

Æternam timuerant secula noctem.

Le monde a craint une nuit éternelle.

En faisant allusion au soleil obscurci.

LA MARQUISE.

Cela présente une grande image en peu de mots.

LE COMMANDEUR.

Voilà le mérite des devises, des inscriptions & des épitaphes. Celle que les Génois ont faite à Boufflers, qui mourut de la petite vérole chez eux, le jour que les Allemands en levèrent le siège, est d'une heureuse simplicité & d'un grand sens, en une ligne après les titres du Duc de Boufflers :

Quam vita non potuit, nomini immortalitatem Senatus.

Je ne peux, Mesdames, vous rendre que le sens de l'épitaphe, & vous en perdrez le sel ; cela veut dire que le Sénat qui n'a pu sauver les jours de son libérateur, veut au moins rendre son nom immortel, par le monument qu'il lui consacre.

SAINTRÉ.

J'ai trouvé la tournure de l'épitaphe du Cardinal du Bois, à Saint-Honoré, assez adroite ; après l'énumération des grandeurs de son Eminence, l'Auteur s'arrête & dit :

Sed quid ! heu ! meliora bona, viator, apprecare mortuo.

Mais hélas ! pour le mort, désirons d'autres biens.

MADAME DE CHANCEAUX.

Avec le Cardinal du Bois, le commentaire est facile ; mais, cher Comte, sortez-nous des tombeaux ; Pouponne est bien faite pour nous rendre à la vie.

LE COMTE lit.

Dixième Lettre du Comte.

12. Février 1777.

« Ma foi, la comédie va son train, chère Aglaé, & votre tuteur est enrôlé, il n'y a pas eu moyen de s'en dédire ; on a été jusqu'à me faire entendre qu'un refus plus long pourrait me faire tort auprès du Comte de M. . . . . sur-tout pour le rôle de Timante, dans Lucile, n'y ayant personne, en ce moment-ci, dans Bastia pour le chanter ; alors il ne m'en a pas plus coûté de me charger de celui de Philippe Humbert, dans Nanine. Je vous prévien que ces deux pièces ne sont pas de mon choix ; elles se ressemblent trop, & la tâche est au-dessus de nos forces, n'y ayant, dans toute la troupe, qu'un musicien ; les duo, trio & quatuor iront

comme il plaira à Dieu ; ajoutez que les ſymphoniſtes Italiens ne ſavent pas accompagner notre chant, ni ſe plier complaiſamment à notre faibleſſe ; mais mon plus grand embarras aujourd'hui, eſt de conduire à la fin une entrepriſe dont je me ſuis chargé un peu légérement : j'ai mis dans ma tête de faire jouer le rôle de Nanine à une jeune Corſe de treize ans, il y a de l'étoffe, de la figure, de l'intelligence ; mais treize ans, étrangère, n'ayant encore vu que des bouffons Italiens ! allons, du courage, & ſur-tout de la patience ; mon amour-propre eſt ſur les rangs ; tout Baſtia a les yeux ſur l'enfant que j'entreprends. Il ne faut pas en avoir le démenti : ſa mémoire ne m'embarraſſe point ; mais l'accent, mais le geſte, mais la marche, mais le maintien, mais l'aſſurance, cela ne finit pas. Ma foi, un portrait en amène un autre ; vous connaiſſez nos pièces, il faut que vous en connaiſſiez les acteurs ; d'ailleurs la toile eſt pour nous ſeuls, nous pouvons la barbouiller en conſéquence ; vous allez ſûrement rire de l'attelage, je

vous le permets ; mais souvenez-vous que tous les Comédiens sont comme nous, un ramassis de gens qui, semblables aux Moines, ne peuvent se souffrir & ne s'estiment pas toujours. . . . .

. . . .

Nanine est cette jeune Corse en question, son âge, sa figure, intéresseront & joueront les trois quarts de son rôle, si la famille la laisse achever ; car ici il faut le suffrage des arrière-petits-cousins. Au commencement, quand on invitait quelques Corses, ils amenaient toute la parenté. C'était comme l'arrière-ban, voilà les femmes. Les hommes. . . . . .

. . . .

La salle est jolie, nos répétitions s'y feront toutes, j'insiste là-dessus ; pour accoutumer nos femmes à battre la planche, j'y veux aussi du monde pour qu'elles ne fassent pas les enfans à la représentation. Me voilà dans mon ancien métier, excepté que j'ai vingt ans de plus.

Nous nous sommes réunis plusieurs garçons ce carnaval, & nous avons donné

des bals ; au premier, une Corse, qui donne le ton, mais qui l'a mauvais, après m'avoir promis de se contenir vis-à-vis d'une Française qu'elle ne peut pas souffrir, lui a fait une impertinence marquée, & me voilà brouillé avec l'impertinente, & d'une : elle en a pâti, car elle n'a été d'aucun des autres bals. Ils ont été assez brillans ; ceux qui ne dansaient pas, jouaient ou nous aidaient à faire les honneurs.

Vous voyez que nous avons trouvé le moyen de passer le temps gaiment : où étiez-vous, leste Aglaé ? comme vous auriez fait des entrechats ! mais vous n'auriez pas trouvé ici un danseur de menuet digne de vous. Adieu, ma belle amie, à travers le tourbillon qui m'entraîne un moment, sans remplir le vide qu'éprouve mon cœur, on me surprend dans des accès de rêveries, & l'on croit que je fais des vers, j'en suis bien loin ; je pense à ce qui me manque, devinez ? »

MADAME DE LINTZ.

Eh ! pourquoi nous avoir privés des

tableaux ; c'était ſurement le meilleur de la lettre.

LE COMTE.

Ce pouvait en être la partie la plus piquante, & c'eſt ce qui m'a décidé à la ſupprimer. J'écrivais dans l'accès des tracaſſeries ; mes pinceaux, trempés dans le fiel, coloriaient plaiſamment, mais ſardoniquement ; je voulais égayer mon amie ; cela eſt à toute force permis ; mais j'aurais à me reprocher de faire rire le Public aux dépens de gens qui, eſtimables d'ailleurs, n'étaient pas obligés d'être charmans, ni bon Comédiens. Liſez, l'Abbé.

L'ABBÉ lit.

Neuvième lettre de Pouponne.

1.er Mars 1777.

« J'ai eu un plaiſir charmant, hier, mon cher tuteur, j'ai vu les jolis enfans de votre ami L...... en allant voir le petit S.... dont la penſion eſt à côté. Je trouve que l'aîné a quelque choſe de noble dans la figure, & il m'a fait une réponſe ſi ſenſée, que ma tante a dit tout de ſuite :

Il répond comme son père ; je lui ai demandé s'il m'aimait bien, en l'embrassant, il m'a souri..... *Quand je vous connaîtrai, je crois que je vous aimerai ;* & il m'a baisé la main. Qu'il m'a intéressé, cet aimable enfant ! j'en avais les larmes aux yeux ; pour le cadet, ce n'est qu'avec une peine infinie que j'en ai eu une minute d'audience ; on était prêt à faire une petite promenade au jardin, & tous ses vœux étaient d'être libre pour n'y pas arriver le dernier. Je le trouve trop joli pour un garçon ; c'est sa mère, son beau teint, ses beaux yeux, sa vivacité & sa douceur, mélange heureux qui attache les regards & intéresse le cœur. Mon ami, celui-là donnera du souci, sa jeunesse sera bruyante ; au reste, ils sont très-bien portans, en bon air, & bien soignés ; leur maître m'a dit que l'aîné faisait ce qu'il voulait, que le cadet était en retard, parce qu'il est dissipé, mais qu'il s'en tirerait ; je n'ai cessé, en revenant, de réfléchir sur le caractère que les enfans apportent en naissant ; cet aîné, fier, sérieux, sensible,

& en même temps attrayant, careſſant ; ce cadet, léger, brillant & bon par excellence, m'a-t-on dit; je reconnais là le père & la mère, & je diſais : Chacun a de qui tenir. Cela eſt ſi frappant, que ma tante a fait les mêmes remarques & les mêmes comparaiſons que moi. Elle rafolle du cadet, je le lui laiſſe; l'aîné a fait ma conquête, & je me déclare pour lui ; je commence à aller au ſolide.

Oh ! voilà une lettre de vous, j'entends cette folle de Biron qui me crie : Mademoiſelle, que me donnerez-vous ? C'eſt ſon ſtyle quand elle m'en apporte ; effectivement c'eſt celle du 12 du mois dernier. A propos de Biron, j'ai des torts avec elle ; la pauvre fille, qui rafolle de vous, comme vous ſavez, ne manque pas de me prier, à chaque lettre que je vous écris, de vous aſſurer de ſon reſpect, & de vous demander quand vous reviendrez, & je crois que je n'ai pas encore fait ſa commiſſion une ſeule fois, au moins pour ſon compte ; j'ai la bonne foi de le lui dire, & croiriez-vous qu'elle en pleure, la

drôle de fille ! ſon bon cœur touche le mien, & je ferais volontiers comme elle.

Vous voilà donc décidément Comédien? Convenez que c'eſt vraiment Comédien de campagne; car vous n'êtes pas parvenu à me donner une autre idée de Baſtia, malgré toutes les tables de jeu & les plumes qui ſe trouvent chez votre Intendante. Oh! que vous voilà bien dans votre ſphère! jouant la comédie, & faiſant une éducation; ne faites-vous pas votre écolière plus jeune qu'elle n'eſt, pour ajouter au mérite de la former, & arrêter les interprétations malignes? Vous êtes bien capable de tout cela; mais, ſavez-vous que vous me donnez une drôle d'idée de votre troupe. . . . .

Vos tableaux ſont de main de maître; vous veniez d'avoir une priſe au foyer quand vous les avez tracés. Rosbif gage que vous ne jouerez pas; il dit que c'eſt une marquéterie mal aſſemblée que votre troupe; il y a une bonne pièce à faire, au lieu d'en repréſenter.

Cruel que vous êtes! vous m'annoncez de ſang froid des bals, à moi qui n'ai été qu'à ce que vous appelez chez vous une *écreigne;* à minuit tout a été dit, cela m'a donné plus d'humeur que de plaiſir.

M. T..... veut déjà ſe retirer, votre prophétie s'avance, le pauvre C... auſſi, nous en déſeſpérons.

Ma ſenſitive eſt morte, je l'aimais, elle m'avait fourni une comparaiſon; & voilà comme nous nous attachons par intérêt le plus ſouvent; je crois que j'ai fait une faute contre la bonne phyſique; je l'arroſais avec de l'eau chaude, ſur ma cheminée, où elle avait peut être déjà trop chaud. Mon ſeringa & mes baſilics, que je n'ai pas ſi *migeotés*, ont réſiſté au froid; ne m'apporterez-vous pas un jour quelques plantes particulières à votre Corſe? je ſerais fière d'avoir quelque choſe venant de ſi loin, cela ne vous nuira pas à mes yeux, ſi j'en crois mon cœur. Adieu, ce mot eſt éternel, cher tuteur, ne le changerez-vous donc pas bientôt en celui de bon jour »?

LE CHEVALIER.

Comte, le portrait des deux enfans est de main de maître, comme elle dit des vôtres.

SAINTRÉ.

Et la sensitive ?

LE CHEVALIER.

Je me rappelle bien la charmante comparaison qu'elle lui a fournie. Cette enfant est tout ame & tout esprit.

MADAME D'ERBY.

Pour ça elle a bien raison de vous gronder, Comte ; annoncer des bals à une personne qui ne peut pas danser, est une cruauté.

L'ABBÉ.

C'est en effet renouveler le supplice de Tantale.

LE COMTE.

Il est bon d'exercer quelquefois votre philosophie, Mesdames.

LA BARONNE.

Grand-merci, c'est nous faire du mal sans profit & de gaité de cœur.

LE COMTE.

Il faut réparer cette faute involontaire, & forcer vos applaudiſſemens, non par l'exécution, mais par le ſujet; il me ſemble que, ce ſoir, les Muſes ont un peu boudé, je veux au moins réveiller celle du chant.

MADAME D'ERBY.

Je ſentais qu'il nous manquait quelque choſe.

MADAME DE LINTZ.

Il faut convenir que, ce ſoir, rien ne nous convient mieux qu'une chanſon.

LE COMTE chante à la Marquiſe.

* AIR: N.° 9.

Je veux, Annette, en ma chanſon,
De toi faire un tableau fidelle,
Et dire comme la Raiſon
Te prête une grace nouvelle,
Quand, ſoumiſe à ton enjouement;
En inſtruiſant elle folâtre;
C'eſt d'un auſſi rare talent *Bis.*
Que tout le monde eſt idolâtre. *Bis.*

Victime de l'auſtérité,
Toi ſeule en fais l'expérience;

Tu gardes pour l'humanité
Les tendres soins & l'indulgence.
De ta solide piété,
Bien loin de tirer avantage,
Jamais de la sévérité *Bis.*
Tu n'employas le dur langage. *Bis.*

Ton esprit, orné sans apprêts,
Ainsi que l'arbre d'Atalante,
Offre fleurs & fruits toujours frais,
Dont l'assemblage nous enchante :
Tu fais avec grace un couplet,
Tu fais commenter la Bruyère :
Avec toi le sage se plaît, *Bis.*
L'être léger te croit légère. *Bis.*

Combien sont heureux les amis
Que ton cœur sensible préfère !
Tels les élus, au ciel admis,
Aussi-tôt dédaignent la terre.
Si t'estimer & t'admirer
Pour te plaire pouvait suffire,
Je pourrais alors espérer *Bis.*
Le bonheur que mon cœur désire. *Bis.*

LA MARQUISE.

S'il ne te faut qu'un cœur fidèle,
Tu n'as plus rien à désirer.
(*Les autres Dames répètent ces deux vers en chorus.*)

LE

LE COMTE.

Belles & généreuses Dames, jouissez de toute l'effusion...... & de tout l'embarras de ma reconnaissance.

LA MARQUISE.

Comte, rappelez-vous que le nombre n'effraie pas l'Amitié, & qu'il est aussi flatteur pour elle, qu'avilissant pour son frère.

LA BARONNE.

Souvenez-vous encore que les peintres & les poëtes doivent beaucoup de leurs bonnes fortunes à leurs tableaux.

LE COMTE.

Je n'ai garde aussi d'oublier que vous êtes ici le correctif général; que n'existiez-vous dans mon printemps!

LA BARONNE.

Grand-merci de votre souhait, j'en aurais eu alors d'autres à remplir.

LA MARQUISE.

Et de plus agréables; au reste, la chanson du Comte est un rêve de son imagina-

tion, il doit avoir besoin d'en faire d'autres, & nous aussi.

L'ABBÉ.

Nous sommes sûrs d'en faire de charmans, en continuant la chanson; mais Saintré en avait préparé une....

SAINTRÉ.

Je me trouve trop heureux quand mon tour ne vient pas; j'ai besoin de ménager mes forces & mes tablettes.

MADAME DE LINTZ.

Je ne dormirais pas après l'annonce, guère plus en attendant l'orage; ainsi la chanson nous revient.

SAINTRÉ.

Elle est longue, & je l'ai mise en italien; & puis c'est une romance.

LA BARONNE.

Tant mieux, ce genre prépare au sommeil.

SAINTRÉ.

Pourvu qu'il en donne la critique.

(*Il chante.*)

Air : N.° 10.

D'une Paſtourelle,
Jeune, accorte & belle,
M'étais énamouré :
Se nommait Sylvie,
L'appelais ma mie;
Amour m'avait juré. *Bis.*

Sous l'orme, à la danſe,
N'entrait en cadence
Qu'avec ſon doux ami.
Changions de houlette;
De peine ſecrette
Jamais n'avions gémi. *Bis.*

Même accoutumance,
Jamais diſcordance,
Préférions mêmes jeux :
Onc des tourterelles
Ne furent fidelles
Comme l'étions tous deux. *Bis.*

Toujours belle aurore,
Plus beau jour encore
Amenaient beau couchant;
Et nuit, bien que ſombre,
Nous gardait dans l'ombre,
Paſſe-temps plus touchant. *Bis.*

L'amour de ma mie
Donnait jalouſie

Aux autres Paſtoureaux :
Le dis ſans feintiſe,
M'était friandiſe
Qu'avoir tant de rivaux. *Bis.*

Certain jour d'orage,
Fuyant au village,
Plus ne nous vîmes-nous.
Fondit la tempête,
Las ! c'eſt ſur ma tête
Que tombèrent ſes coups. *Bis.*

Le ciel à la terre
Rendait ſa lumière
Et ſe rafférénait.
Retrouvai Sylvie.....
Mais reſtai ſans vie,
Licidas l'embraſſait. *Bis.*

Ai fui la contrée ;
Sylvie adorée
Pas ne verra mes pleurs.
Mais, quoiqu'infidelle,
Le ſouvenir d'elle
Charme encor mes douleurs. *Bis.*

Si voulez me plaire,
Las ! de ma Bergère,
Paſtoureaux, parlez-moi :
Sa foi m'a mentie,

N'importe, Sylvie,
Te garderai ma foi. *Bis.*

MADAME DE CHANCEAUX.

Ce genre de ſtyle eſt-il uſité en poéſie? il ne me paraît pas à la portée de tout le monde; il a cependant une naïveté qui plaît.

DORIVAL.

Il ne faudrait pas en abuſer; mais, en le bornant à la romance paſtorale, il ſemble le plus propre à en bien rendre la ſimplicité.

LA MARQUISE.

D'Erby, vous ne dites rien.

MADAME D'ERBY.

J'attends la traduction italienne, les paroles en feront ſurement mieux encore valoir l'air.

SAINTRÉ.

Il acquerrait bien plus de mérite & de grace dans votre bouche.

MADAME D'ERBY.

Je l'apprendrai facilement, car il me

plaît; mais, en attendant, voyons-en l'effet.

SAINTRÉ chante.

Même Air.

(*Les syllabes italiques s'élident dans le chant.*)

D'una Pastorella
Giovinet*ta* e bella
M'e*ra* innamorato?
Nice si nomava,
Ben mio la chiamava;
M'avea fé giurato. *Bis.*

Non giammai ballava
Che con chi amava,
E sol' *ero* amato:
Il celato dolor
Ci svellava ognor
Il Dio alato. *Bis.*

I pari voleri,
I pari piaceri
Ci fean gioir:
Giammai tortorelle
Fideli e belle
Altre tanto fruio. *Bis.*

Bella aurora,
Di più bel*la* ancora

Sera fu ſeguita:
E ben che oſcura
D'una gioja pura
Notte era compita. *Bis.*

Rendea infelice
L'amor di mia nice
La turba de paſtor:
Io dico il ver,
M'era dolce l'aver
De rivali ancor. *Bis.*

Un giorno di feſta,
Fuggendo tempeſta,
Nice mi laſciò:
Cade la ſaetta
Sia maladetta!
Oh! quanto mi coſtò. *Bis.*

Togliendo il cielo
Alla terra il velo
Si raſſerenara:
Ritrovai nice.......
Di ſaſſo..... infelice!
Niſo l'abbracciava. *Bis.*

Fuggi dal paeſe;
Amante ſcorteſe
Non vedrà mie pene;
Ben che infidele,

Ingrata, crudele,
È sempre l' mio bene. *Bis.*

Per essermi grato,
Del bene amato
Parlate mi ancor:
La vezzosa nice
È ingannatrice......
Sarò fedel ognor. *Bis.*

MADAME D'ERBY.

La difficulté est dans les élisions, elles me paraissent arbitraires.

SAINTRÉ.

Elles le sont en effet; mais je les ai indiquées, & c'est, je crois, ce qu'on devrait toujours faire pour le chant italien, surtout pour nous.

LE COMMANDEUR.

Quand on a l'art d'écarter ainsi les épines, on se rend digne de cueillir les roses.

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah!....j'ai cru que le château était écrasé; il n'y a point de chansons, de logogriphes même qui puissent me faire

rester plus long-temps; encore toutes les enêtres ouvertes......

LA MARQUISE.

Cela devient effectivement sérieux: cet orage est bien étonnant; le ciel était si pur avant souper......encore.....on aurait peur à moins; ma foi, sauve qui peut.



M 5

XVIII.e SOUPER.

LA MARQUISE.

JE viens de recevoir une lettre du Marquis. Je n'avais pas trouvé dans son porte-feuille certaine épître qui me fit tant de plaisir dans le temps où elle me fut adressée, que j'ose croire qu'elle vous en procurera aussi : vous pensez bien que personne n'est oublié dans sa lettre. Il a du chagrin. Il comptait pouvoir venir ici passer quelques jours ; mais le travail du Ministre est remis précisément au temps qu'il nous destinait.

DORIVAL.

L'unique moyen de nous dédommager de ce contre-temps, & de l'absence du Marquis, est de nous lire son épître; car il vous l'a sans doute envoyée ?

LA MARQUISE.

Oui, avec quelques autres bagatelles, pour fournir d'ici à notre départ. Mais

ne vous attendez pas que j'aille lire les adorations de mon mari ; je suis aussi modeste que le Comte, & je veux aussi avoir mon lecteur.

LE COMMANDEUR.

Cela me vaudra le double plaisir de lire des choses agréables, & de vous les adresser.

LA BARONNE.

Le Commandeur mourra comme le Comte de Maugiron ; les hoquets de son agonie seront des soupirs galans.

SAINTRÉ.

Qu'est-ce que ce Comte de Maugiron ?

LA BARONNE.

Je vous dirai cela après l'épître.

LA MARQUISE, au Commandeur.

La voilà. Vous voulez donc bien prendre la peine de la lire ? Pendant ce temps, je vais m'arranger pour baisser les yeux & rougir aux endroits qui l'exigeront.

LE COMMANDEUR lit.

BOUQUET A ANNETTE.

D'ici, pour le jour de ta fête,
Je ne puis t'offrir un bouquet;
Mieux vaudrait un doux tête-à-tête;
Où, libres, le cœur satisfait,
Nous croyant seuls dans la nature,
Nous tournons ensemble un feuillet
Du livre amusant d'Epicure;
Mais tu possèdes la brochure,
Et je n'en ai que le finet.
Or, n'ayant foi qu'à ton livret,
Que ne débite aucun Libraire,
Et croyant tout autre exemplaire
Inférieur ou contrefait,
J'abandonne ici la lecture.
Chez moi certain diable en murmure;
Cette étude sur-tout lui plaît;
C'est le diable de la nature,
C'est par lui seul que tout se fait.
Ne pouvant non plus, & pour cause,
T'envoyer lis, bluet, ni rose,
Pour la trouver plus fraîche éclose,
Cueille la rose sur ton teint;
Plus bas le lis est sur ton sein,
Entre deux le bluet repose,
Achève par lui ton larcin.

Grâces à ces fleurs, à leur durée,
Te voilà pour long-temps parée,
Sans emprunt comme fans deffein.
Veuille le Dieu de l'hymenée,
Exauçant mes fincères vœux,
De fon haleine fortunée
Conferver ces fleurs pour nous deux
Toi, que les fruits n'ont pas fannée,
Dont la tige, toujours foignée,
Réfifte à l'empreinte du temps;
Annette, toi pour qui l'année
Eloigne l'été du printemps,
Rends auffi grâces à la nature;
Qui te prodigua fans mefure
Les dons du cœur & les talens:
Mais quand fa prudence févère
Dans tes faifons aura remis
L'ordre fatal & néceffaire,
N'en craint pas l'effet ordinaire;
Ton automne aura de quoi plaire;
Il te reftera des amis.
Ta vivacité retenue
Eft l'éclair d'été fans fracas;
Ainfi ta gaité foutenue
Promet un hiver fans frimats;
Cet hiver même aura des charmes
Pour ceux qui connaîtront ton cœur;
Et, ne faifant que changer d'armes,

Tu régneras par la douceur.
Alors, oubliant lis & rose,
Et dédommagé par les fruits,
Je dirai : Si l'Amour repose,
L'Amitié veille & je jouis.

LE CHEVALIER.

Ah ! Marquise !.....

LA MARQUISE.

Doucement, Messieurs; je vois bien l'objet de votre exclamation, c'est de surprise de trouver tout cela dans la bouche d'un mari.

LE COMMANDEUR.

Marquise, quand de pareils vers s'adressent à vous, le sentiment de la surprise n'est pas celui qu'on éprouve.

LA MARQUISE.

Mais ne trouvez-vous pas la pièce un peu saugrenue au commencement?

DORIVAL.

Point du tout. Toutes les fois que la plaisanterie est légère & gazée, elle ne peut effaroucher que les génies rétrécis;

elle est à l'esprit ce qu'est une pointe de vin à l'homme de bonne compagnie.

LA MARQUISE.

Je suis bien de votre avis : si la pièce était d'un autre, je ne consulterais point.

SAINTRÉ.

Marquise, vous pouvez vous en fier à votre goût; le tact d'une femme instruite & sensible est presque toujours infaillible.

LA MARQUISE.

C'est donc pour cela que Pouponne juge si bien; car qui mieux qu'elle possède ces deux qualités-là?

LE CHEVALIER.

Cela est vrai; & le Comte nous fait toujours un nouveau plaisir quand il en multiplie les preuves.

LE COMTE.

Je vous entends, & commence ma onzième lettre.

Onzième Lettre du Comte.

20 Février 1777.

» Je reçois votre lettre du 25 Janvier

bien tard, charmante Aglaé; les maudits vents ne sont pas dans ma manche ni dans mes outres. Mon voyage a donc fait fortune au petit comité? Ah! j'ai bien peur que l'Amitié n'y ait présidé, & n'ait entraîné les voix : quoi qu'il en soit, je n'ai garde d'appeler du jugement. La remarque sur Trévoux est juste; c'est une méprise, je la réparerai; j'ôterai peut-être aussi la tirade...... Il ne faut choquer personne, & bien moins les corps. J'aime la bonne huile. L'article de la Corse n'est pas approfondi, je n'ai presque rien vu; peut-être, après ma tournée générale, aurai-je davantage à en dire; ce sera un supplément à faire. A tout événement, j'ai envoyé mon Voyage à l'Académie de D...; cela m'acquitte du tribut de cette année. Que mon voyage d'Italie ne vous effraye pas, il n'aura pas lieu : j'ai bien reçu mon congé du Ministre, mais je ne m'en prévaudrai pas. L'Intendant va en France. Le Ministre m'a taillé de la besogne, j'aime mieux la faire que d'aller m'amuser; les gens qui m'observent, en tireraient avan-

tage contre moi : il faut ſavoir faire des ſacrifices. Pauvre Aglaé ! la voilà baptiſée & ſans dédicace ; un auſſi joli temple ne doit cependant pas en chaumer. Allons, je ferai un ſupplément à la Corſe, ce ſera pour elle.

Votre oncle va mourir, il vous fait des cadeaux : voilà le premier de conſéquence dont il ſe ſoit aviſé. Vous avez raiſon, il ne faut pas brocanter cette vieille porcelaine, elle ſervira d'aimant à quelques autres verroteries. Le vieux Lieutenant mourra, & vous pourrez alors vous arranger de ſes antiques.

Je ne prendrai aucun parti ſur mon opéra, que je ne ſois à Paris. M. de la B...... ne me répond rien. Floquet eſt toujours en Italie ; rien ne périclite : je ne veux m'occuper que de mon métier ; il m'a amené ici, il faut qu'il m'en tire.

Adieu, belle enfant. A une longue & délicieuſe lettre, je ne ripoſte que par quelques lignes mal-arrangées ; c'eſt la peſte de comédie qui en eſt cauſe. Nous avons tous les défauts des Comédiens,

& nous n'en avons pas la routine. Ma petite va mieux que les grandes; mais on se tracasse; on s'aigrit : je m'apperçois déjà que ceci sera le germe de plusieurs brouilleries; mais nous sommes trop avancés pour reculer. Adieu encore, & pour combien de temps? »

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah ! Comte, vous serez surement grondé; voilà une lettre bien courte & bien sérieuse.

MADAME D'ERBY.

Vous n'étiez pas à votre aise en l'écrivant; je le parirais.

LE COMTE.

Cela est vrai, j'étais tracassé par cette maudite comédie, contrarié d'avoir manqué mon voyage d'Italie; tout cela influait sur mon humeur, &, par suite, sur mon style. Mais vous allez voir que l'on ne me fit pas grace. Pour cette fois, je puis lire la réponse, on ne m'y gâte pas; & si je rougis, ce ne sera pas de modestie.

(*Il lit.*)

Dixième Lettre de Pouponne.

10 Mars 1777.

« Vous êtes bien mauſſade, mon tuteur tout court, de me débaptiſer ſi vîte; je n'avais encore reçu que des complimens domeſtiques ſur mon joli nom, & voilà qu'il ne me ſervira plus de rien, car je n'en veux plus dès qu'il ne ſera pas imprimé. Dites à ce ſujet tout ce que vous voudrez; autant il m'avait plu, autant je le déteſte, au point de l'effacer ſi je le vois encore dans vos lettres; n'en parlons même plus. Je ne renonce pas de même au ſupplément à la Corſe, mais adreſſez-le à Pouponne, en ne mettant qu'un gros P. Vous avez bien raiſon de dire votre peſte de comédie; je gage bien que c'eſt elle qui vous empêche d'aller en Italie. Quand on forme de jeunes perſonnes qui vont mieux que les grandes, & qui ont de beaux yeux qui jouent les trois quarts de leur rôle, cela eſt bien plus intéreſſant qu'un voyage où on acquerrait des connaiſſances qu'on procu-

rerait aux autres. Les choſes du moment ſont tort aux choſes paſſées, c'eſt la règle ; je la reſpecte trop pour vous enlever plus long-temps au plaiſir de faire briller le bel enfant dont vous avez cru parler. Dans le métier que vous faites, les diſtractions ſont fréquentes & toutes naturelles. Non, n'allez pas reculer en un auſſi beau chemin : quand on va à la gloire, il faut mépriſer les épines qui ſe trouvent ſur le chemin, cela ne fait au plus que des égratignures ; un coup d'œil en guérit. Je voudrais pouvoir vous entretenir ſpectacle à mon tour ; mais je ne donne ni ne vois la comédie. Vous, qui avez ce double avantage ſur moi, je vous prie de me tenir au courant de vos plaiſirs ; ils feront toujours une partie des miens, & mon cher tuteur doit être perſuadé que rien de ce qui lui arrive, ne m'eſt indifférent ».

LA BARONNE.

Ah ! la petite maſque ! elle eſt furieuſe de perdre ſon nom, & de vous voir former la petite Corſe.

L'ABBÉ.

Le motif de sa jalousie est si pur, qu'elle porte son excuse avec elle.

LE COMTE.

Attendez, attendez pour prononcer sur cette charmante fille. Si quelqu'un se pressait de la condamner, il aurait lieu de s'en repentir.

MADAME DE LINTZ.

En ça, quoique je n'aime pas les agonies, comme elles ne ressemblent pas toutes à celle d'Euryme, & que la Baronne nous en annonce de galantes, voyons celle du Comte de Maugiron.

LA BARONNE.

Il était neveu de l'Evêque de Valence, & il mourut chez son oncle en 1767. Une heure avant sa mort, pouvant à peine se faire entendre, il dicta ces vers-ci :

» Tout meurt, je m'en apperçois bien ;
Tronchin, si vanté dans le monde,
Ne saurait prolonger mes jours d'une seconde ;

Ni d'Aumont (1) en retrancher rien.
Voici donc mon heure dernière.
Venez, Bergères & Bergers,
Venez me fermer la paupière ;
Qu'au murmure de vos baisers
Tout doucement mon ame soit éteinte.
Mourir ainsi dans les bras de l'Amour,
C'est du trépas ne point sentir l'atteinte,
C'est s'endormir à la fin d'un beau jour.

DORIVAL.

Voilà des vers bien coulans, bien harmonieux, vraiment assortis au sujet.

LE COMMANDEUR.

Je suis sûr qu'il n'y a que l'Abbé qui, théologiquement, n'y donnera pas son approbation.

L'ABBÉ.

Je n'ai qu'à supposer que ces vers ont été faits par Ovide mourant, Catule, Horace, Anacréon, ou quelques autres Poëtes de la Grèce ou de Rome, & je serai de l'avis de Dorival. Les images sont douces, riantes & *philosophiques.* Je vous

(1) Médecin de Valence.

dirai même que la fin du Comte de Maugiron fut digne du commencement ; car ayant entendu du bruit dans son antichambre, & témoignant de la curiosité, on s'empressa de lui dire que c'était le Grand-Vicaire...... *Ah ! bon*, dit-il, *je vais bien les attraper ; ils croient me tenir, & je m'en vais.* En effet, il expira.

LA BARONNE.

L'Abbé, vous en savez plus que moi ; j'ajouterai cela à mon répertoire.

L'ABBÉ.

Il serait malheureux qu'il fût volumineux en ce genre.

LE CHEVALIER.

Pourquoi ? les erreurs des autres nous servent souvent de préservatif.

SAINTRÉ.

Quelquefois de modèles ou d'excuses.

MADAME D'ERBY.

Il y a long-temps que nous n'avons eu des nouvelles de la Lise du Comte ; il avait commencé le roman par la fin.

J'aime Pouponne de tout mon cœur; mais cette Life m'infpire une autre forte d'intérêt; je me la peins un peu fournoife, un peu chattemite.

LE COMTE.

Vous en approchez: il faut fe rappeler le quatrain.....

LA MARQUISE.

Oui, celui que nous avons trouvé fi expreffif (1).

LE COMTE.

La pièce que je vais lire, y répond.

Tu viens de me rendre la vie,
De rouvrir mon ame au bonheur.
Te convaincre de mon ardeur,
Te plaire était ma feule envie;
Mais tu femblais fermer ton cœur
A mon hommage, à ma tendreffe,
Tu n'en croyais pas mon ivreffe,
Tu m'écoutais avec langueur;
Et dans tes yeux, quand mon regard avide
Cherchait la douce volupté,
Je ne croyais y voir qu'un fentiment timide

(1) Voyez le quatorzième Souper.

Par

Par l'indifférence arrêté......
Eh quoi! dans ces momens, en me rendant justice,
Ton cœur te disait donc que je savais aimer ?
Ah! oui, je sais aimer, souvent pour mon supplice!
Mais tu n'auras pas eu le talent de charmer,
De subjuguer ce cœur sensible
Pour le livrer un jour au désespoir terrible.....
Ah! Lise, à ce soupçon je le sens se fermer.
Pardonne. A peine échappés du naufrage,
C'est le faible des Matelots,
De craindre jusqu'au bruit des flots
Qui viennent mourir au rivage.
De tous les arts & de tous les talens
Dont tu me fais honneur, un seul m'est nécessaire;
Un seul peut sur mes jours semer mille agrémens,
Lise, c'est celui de te plaire :
Si j'en suis maître, c'est à toi
Que des autres je fais hommage;
Qu'ils soient les confidens, les organes, le gage
De ton retour & de ma foi;
Mais si ma tendresse te touche,
Divine Lise, que de moi
Un aveu charmant de ta bouche
Fasse plutôt un Dieu qu'un Roi.

MADAME DE CHANCEAUX.

Eûtes-vous une réponse à cela, & dans le langage des Dieux ?

LE COMTE.

Non, le style vulgaire me convenait autant; j'ai eu peu de vers d'elle.

MADAME D'ERBY.

Vous parut-on sensible, en prose, à votre tendre poésie?

LE COMTE.

Le jour, oui; le lendemain, non, on eut de l'humeur; je pressai pour qu'on me fît un sacrifice qui coûtait; il me fallut l'acheter, encore ne fut-il pas complet.

LA MARQUISE.

Il y eut un remercîment? S'il n'est pas long, ne nous faites pas languir.

LE COMTE.

J'y consens, parce qu'en effet il est fort court. (*Il lit.*)

Plus je t'ai vue, indécise, combattre
Les restes d'un fatal penchant,
Plus j'ai vu ton courage & renaître & s'abattre,
Et dans ton œil touchant
L'amour & le dépit ensemble se débattre;
Plus j'ai senti que ton repos
Exigeait le dur sacrifice

Qui pour un inſtant de ſupplice,
Te ſauve d'un ſiècle de maux.
Un amour malheureux, Liſe, ternit les grâces
En effarouchant la gaité ;
Tu les verras bientôt, avec la volupté,
A ton premier ſouris revenir ſur tes traces.
D'une chaine éprouvée un amant délicat
Te promet l'étreinte éternelle :
Couronne ſa conſtance, oublie un infidelle,
Et ſonge que l'on gagne en perdant un ingrat.

Madame d'Erby

Cette conſtance me raccommode cependant un peu avec votre Liſe ; car enfin c'était ſa première inclination, & on les dit bien fortes.

Le Comte.

Je ne ſais rien de ſi humiliant pour une femme, que de faire des avances à un infidelle.

La Baronne.

Ah ! pour cela, c'eſt vrai ; je m'arracherais le cœur, ſi je ne pouvais en effacer le monſtre qui m'aurait trahie.

La Marquise.

Le parti eſt violent, je dis qu'il vaut

mieux ſouffrir que mourir. Tout s'efface ſous la pierre-ponce du temps ; que dites-vous de la comparaiſon ?

DORIVAL.

Qu'elle eſt poétique & pleine de ſens.

LA MARQUISE.

J'ai tremblé que vous ne la trouvaſſiez à prétention.

DORIVAL.

Non, ce n'eſt pas votre tournure, vous avez l'énergie de la nature, qui eſt la ſeule vigoureuſe ; c'eſt comme les expreſſions ſingulières de certains patois ; on ſent qu'elles ſont parfaitement, & en quelque ſorte, excluſivement propres à rendre l'idée qu'elles fixent, & l'on éprouve l'impoſſibilité de l'exprimer, à l'aide des termes uſités, avec la même force & la même préciſion. Il y a un rapport d'harmonie, ſoit imitative, ſoit pittoreſque, entre les mots, les ſons & les idées, qu'on ſent très-bien & qu'on ne peut pas rendre de même.

LE COMMANDEUR.

Je ſens cela comme vous ; j'ai ma commanderie en Bourgogne, je me ſuis amuſé à étudier l'ancien patois du pays, je lui ai trouvé, par excellence, cette énergie dont vous parlez.

L'ABBÉ.

C'eſt dans le fameux la Monnoye que vous avez dû l'apprécier.

LE COMMANDEUR.

Juſtement, c'eſt un poëte charmant; ſes noëls ont un ſel indépendant, même de celui du patois qu'il a employé.

LE CHEVALIER.

Je fais grand cas de ce Dijonnais, non-ſeulement comme bon poëte, mais encore comme excellent critique.

LE COMTE.

A-t-il fait d'autres poéſies que ſes noëls ?

LE CHEVALIER.

Beaucoup, des odes, des épîtres, des poéſies légères ; il a mis la plus grande

gaité dans ses pièces fugitives, & sur-tout dans les épigrammes. Je m'en rappelle une qu'il fit au sujet d'une jolie femme, qui demeurait à Paris, place Saint-Michel & qui avait un mari fort laid.

* A la Place de Saint-Michel,
D'un côté l'on voit l'Ange
Qui combat l'ennemi du ciel,
Et sous ses pieds le range;
De l'autre on voit un Diable aussi
Avec un Ange aimable;
Mais l'Ange, de ce côté-ci,
Est placé sous le Diable.

DORIVAL.

L'idée est jolie; mais la versification la dépare un peu; la Monnoye faisait mieux des vers ordinairement.

SAINTRÉ.

Cela est vrai; son ode sur la mort est superbement versifiée.

LA BARONNE.

Ah! faites-nous-en grâce, & sauvez-nous par un vaudeville; car voilà bien de l'érudition aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Eh bien ! Saintré, avez-vous quelque chose dans ce genre ?

SAINTRÉ.

J'ai traduit ou imité une ariette italienne, de l'opéra d'*Alcina*, qui passe pour un chef-d'œuvre de musique ; mais les paroles sont un chef-d'œuvre d'impertinence, & les Dames ne le pardonneraient jamais, sur-tout Madame d'Erby.

MADAME D'ERBY.

Et, justement, par le droit que me donne sur vous le titre de votre Bergère, je vous ordonne de chanter cette ariette.

LA MARQUISE.

Et moi, je vous sers de caution contre le courroux ou la rancune de mon sexe.

SAINTRÉ.

Allons, Mesdames, avec de tels ordres & de semblables assurances, c'est à vous à trembler.

(Il chante.)

* AIR, N.° 11.

Mon père a raifon de dire:
Mon fils, de l'humide empire
Une femme eft le tableau:
Plus l'onde en eft limpide,
Et plus elle eft perfide, *Bis.*
C'eft tous les jours un art nouveau.
Coup d'œil, foupir timide;
Oui, mais cet art eft perfide,
Et la femme eft comme l'eau. *Bis.*

L'inconftance & l'envie
Se partagent fa vie;
Son fein, qu'elle découvre,
Eft la mer qui s'entr'ouvre,
Et t'offre un tombeau.
Fuis fes regards, fes careffes;
Jufqu'à fes faveurs traîtreffes,
Sont un écueil à fleur d'eau.

Pareille à la Sirène,
Sa voix flatteufe entraîne;
C'eft un nouveau danger,
Rien ne pourrait t'en dégager.

Mon père a raifon de dire:
Mon fils, de l'humide empire
Une femme eft le tableau:
L'inconftance & l'envie

Se partagent sa vie.
Son sein, qu'elle découvre,
Est la mer qui s'entr'ouvre,
Au fond c'est un tombeau,
C'est un tombeau,
C'est un tombeau.
Plus l'onde en est limpide,
Et plus elle est perfide;
C'est tous les jours un art nouveau.
Coup d'œil, soupir timide;
Oui, mais cet art est perfide,
Et la femme est comme l'eau.
Pareille à la Sirène,
Sa voix flatteuse entraîne;
Une pareille chaîne
Est un nouveau danger.

MADAME D'ERBY.

Il faut avouer que ces Italiens sont bien grossiers & bien inconséquens; car toutes leurs pièces ne roulent que sur les femmes, & tout en les adorant, ils les déchirent à belles dents.

SAINTRÉ.

C'est le propre des gens passionnés, ils sentent vivement & expriment de même. L'homme très-sensible aux faveurs de sa

maîtresse, doit l'être en proportion à ses perfidies.

LA BARONNE.

Non, vos Italiens sont jaloux comme des tigres, & souvent sans sujet; je ne voudrais pas d'un Italien pour mari, m'offrît-il la plus brillante fortune.

SAINTRÉ.

C'est un préjugé; j'ai voyagé en Italie, ils ne sont pas plus jaloux que nous de leurs femmes, mais bien de leur honneur. Les maris n'y sont pas si commodes que les nôtres, & ne souffrent pas qu'on les affiche; mais qu'on observe les bienséances, qu'on ne fasse pas l'avantageux, en un mot, qu'on respecte sa femme en public, alors un Italien se mêle fort peu des détails intérieurs; le *sigisbeat* en est une preuve continuelle : quant à leurs maîtresses, cela est différent, c'est un bien qu'on peut leur ravir; tout ce qui tend à les priver de cette propriété précaire, leur fait ombrage; les suites funestes des intrigues tiennent à ce principe, aux usages & aux influences du climat.

MADAME D'ERBY.

Si bien que les Italiens ſont des gens charmans, de nous comparer au plus perfide élément, à des ſirènes, à des écueils ?.....

SAINTRÉ.

Ce n'eſt pas là tout-à-fait la conſéquence de ce que je viens de dire ; mais, pour vous convaincre que je n'approuve pas toutes les comparaiſons qui ſont faites pour choquer votre ſexe dans la chanſon que j'ai imitée, je me ſoumets à vous en chanter demain la parodie.

MADAME D'ERBY.

Eſt-elle faite ?

SAINTRÉ.

Non, mais elle le ſera.

LA MARQUISE.

Fort bien, Saintré, en faveur des pénitences que vous vous impoſez vous-même, nous vous pardonnons le péché ; nous ſommes même portées à vous induire en tentation.

LE COMMANDEUR.

Mesdames, Mesdames, vous vous amusez à caresser Saintré; à la bonne heure, mais vous passez bien légérement sur la musique de ce morceau : savez-vous que, comme il vous l'a observé, c'est un chef-d'œuvre, & qu'exécutée avec accompagnement, cette ariette doit faire le plus grand effet?

MADAME D'ERBY.

Nous en jugerons mieux quand la parodie en sera faite; si elle me plaît, je m'engage à l'exécuter sur le *forte-piano*, Dorival & le Comte nous accompagneront; je crois que le Chevalier joue de la flûte?

LE CHEVALIER.

Oui, Mesdames; mais il faut les partitions.

SAINTRÉ.

Je les ai; & une bonne fortune à laquelle vous ne vous attendez pas, c'est que le Commandeur a apporté son basson, & que l'Abbé joue du violon; ainsi notre concert sera très-bien fourni.

LA MARQUISE.

Il eſt bien ſingulier que, depuis près de trois ſemaines que nous ſommes réunis, nous n'ayons pas encore penſé à cette reſſource; la promenade & la chaſſe ont fait tort à la muſique, demain ce ſera ſon triomphe; mais comme il ne faudra pas ſe borner à l'ariette italienne, retirons-nous de bonne heure pour pouvoir nous lever demain, & préparer, dans la matinée, quelques morceaux pour l'exécution du ſoir.

LE COMMANDEUR.

L'ariette m'a fait faire des réflexions très-morales & très-ſérieuſes. Je ſuis ſûr, Marquiſe, que je ne vais rêver qu'au tombeau..... Ah! puiſſe celui que j'entrevois, devenir le mien; je ne regretterais pas la vie!

LA MARQUISE.

Mon pauvre Commandeur, il eſt temps d'aller vous coucher, vous rêvez déjà.

LE COMMANDEUR.

Oui, au tombeau.



XIX.e SOUPER.

LA MARQUISE.

MES amis, notre concert a été charmant; comment donc, l'Abbé accompagne à merveille ; ce ſerait grand dommage de le reléguer au lutrin.

L'ABBÉ.

Je croyais cette muſique italienne plus difficile ; mais, dès que j'en ai eu ſaiſi le mouvement, je me ſuis trouvé au courant.

MADAME D'ERBY.

Meſſieurs, la repriſe n'eſt pas aiſée; à cet endroit, la tranſition bruſque du mode exige une grande attention.

SAINTRÉ.

C'eſt ce que vous avez exécuté ſupérieurement ; je connais peu de maîtres même, qui joignent au brillant de la main une préciſion auſſi étonnante.

MADAME D'ERBY.

Un compliment en mérite un autre;

votre parodie est supérieure à votre traduction, & je vous dois la justice de croire & d'avouer que l'esprit a fait la dernière, & le cœur la première.

LE COMMANDEUR.

Adorable ! ma chère d'Erby, divine ! je partage le ravissement de Saintré.

SAINTRÉ.

Comme ma reconnaissance.

LE COMMANDEUR.

Mon ami, j'ai tant fait d'ingrats en ma vie, que le moindre témoignage de sensibilité épanouit délicieusement mon ame ; &, depuis que le cercle des jouissances se rétrécit tous les jours pour moi, celles de ce genre me deviennent bien plus précieuses. Peu d'hommes peut-être ont moins mérité que moi d'avoir des ennemis, & personne n'en a eu davantage. Eh bien ! au milieu des orages que la haine m'a suscités, l'attachement de quelques amis fidelles, que je conserve depuis plus de quarante ans, m'a servi

d'égide contre les traits envenimés des méchans.

LA MARQUISE.

Mais vous ne l'êtes pas, Commandeur ; je connais votre cœur, il est bon & sensible ; votre esprit est tourné à la plaisanterie, c'est l'évaporation de votre gaité, & la saillie modérée agace & ne blesse pas ; comment a-t-on pu se tromper sur votre caractère au point de vous persécuter, vous qui êtes le plus tolérant de tous les mortels ?

LE COMMANDEUR.

Marquise, je commmence par vous remercier de l'opinion que vous avez de moi, elle est fondée en partie ; mais le principe de mes défauts & des persécutions que j'ai éprouvées, l'amour-propre lui-même m'impose la loi, en ce moment, de le sacrifier, & de vous avouer des torts que nos amis mêmes ont de la peine à nous passer, & que jamais les indifférens ne nous pardonnent ; ces torts sont de paraître trop sentir ce qu'on vaut,

d'oser s'évaluer soi-même avec cette franchise que peut avouer le jugement, mais que la prudence désapprouve. Gâté dans ma jeunesse par quelques succès & quelques applaudissemens exagérés, je n'ai pas attendu que le temps & ma conduite eussent mis le sceau à cette opinion précoce. Etonné des premières contradictions, j'ai cru mon honneur & ma réputation intéressés à forcer les suffrages qu'on paraissait me refuser; alors, sans art, sans comparaisons, sans ménagement, j'ai déployé avec profusion ce que la nature, l'éducation & l'étude, avaient mis de moyens en moi: qu'est-il arrivé de cet étalage indiscret? Qu'à la vérité j'en ai imposé aux sots, mais que j'ai heurté les gens qui se croyaient au moins à mon niveau; que j'ai alarmé ceux qui auraient volontairement reconnu ma supériorité, si je ne l'eusse pas affichée; que j'ai irrité mes maîtres, & que de tous je me suis fait des ennemis plus ou moins actifs, en raison des rapports que je pouvais avoir avec eux. Ajoutez à ce tableau, que, né avec

une ame honnête, mais fière, je me suis encore trompé en croyant que le mépris me garantirait & me vengerait assez de mes détracteurs, & que bien faire suffisait pour échapper à la censure. Pénétré de cette vérité, contredite journellement par l'expérience, je me suis cru impénétrable aux atteintes des méchans; &, malheureusement pour moi, lorsque j'ai commencé à les sentir, trop de sensibilité ayant allumé ma bile, j'ai cru qu'il était d'une légitime défense de repousser l'injure avec le ton véhément de l'indignation; autre erreur, autre faute; j'ai aigri davantage les esprits, on m'a tendu des pièges, on m'a excité à parler; franc, & ennemi de la dissimulation, j'ai épanché mon cœur; sévère par principe, indulgent par réflexion, j'ai mal mené les uns, je me suis livré aux autres; enfin, jusqu'à mes bienfaits que je n'ai jamais pu refuser à ceux qui les recherchaient, m'ont plus d'une fois compromis; & je n'ai, dans ce moment, point encore d'ennemis plus envenimés contre moi, que ceux à qui

la reconnaiſſance a paru un fardeau au-deſſus de leurs forces : reptiles dangereux, qui, non-ſeulement ne rougiſſent pas de l'oubli du bienfait, mais qui, à peine dégourdis, percent le ſein qui leur communiqua ſa chaleur. L'homme né pour aimer ſon ſemblable, l'obliger, le ſecourir, l'expérience le force à le méſeſtimer, à le craindre & ſouvent à le déteſter; il faut fermer ſon cœur, cacher ſa penſée, même la trahir, pour trouver quelque ſureté avec les perfides humains, ou aller chercher parmi les brutes la gratitude & les careſſes que, plus dociles aux lois de la nature, elles prodiguent à celui qui pourvoit à leurs beſoins.

LA MARQUISE.

Mon cher Commandeur, quel eſt l'individu dans la ſociété, qui n'ait pas à ſe plaindre d'avoir mal placé ſes bienfaits, ou excité l'envie? Ce qui diſtingue de l'être ordinaire le véritable Philoſophe, c'eſt que le premier ſe décourage où celui-ci redouble ſes efforts : une conduite ſou-

tenue, de la patience, triomphent toujours de la jalousie; je conviens que l'ingratitude afflige & flétrit une ame sensible; cependant, avec le goût de faire le bien, il est difficile de s'y refuser, quand l'humanité le réclame; ne nous endurcissons point contre l'indigent, par exemple, parce qu'il y a de mauvais pauvres; nous ne punirions ni ne corrigerions ceux-ci, & nous aurions à nous reprocher l'abandon d'un être souffrant. Je ne sais si je me ferai entendre, mais il y a quelque chose qui me dit du fond du cœur, que tout ce qui émane du sentiment, ne veut être ni analysé par une logique froide, ni jugé dans la fermentation du ressentiment, ni sur-tout érigé en systême. Mon ami, voyez les hommes comme ils sont, & vous direz:

> Ils méritent, les pauvres foux,
> Plus de pitié que de courroux.

Je ne sais qui a dit cela, mais l'axiome est, selon moi, plein de sens & de vérité: hier encore vous pensiez ainsi; mais ce

que vous m'avez raconté ce matin, vous a allumé l'imagination, la plaie est récente, & je conviens que plus vous étiez en droit d'attendre, plus les procédés que vous avez éprouvés ont dû confondre toutes vos idées, & blesser à la fois votre sensibilité & votre fierté naturelle; mais, dans de pareilles circonstances, quel est l'avantage du sage? celui d'avoir des armes & un manteau; ses armes sont la réflexion, la modération & la fermeté; son manteau, l'opinion de soi-même, sa conduite & le dédain intérieur.....

L'ABBÉ.

Justum & tenacem propositi virum.....

LA BARONNE.

Miséricorde! c'était bien la peine d'interrompre la Marquise que nous écoutions avec tant de plaisir, pour nous débiter du latin; mais puisque la faute est faite, profitons-en, & substituons à la morale, pour nuancer, quelques bagatelles qui ramènent l'enjoument.

L'ABBÉ.

Marquiſe, je vous demande pardon; ce qui m'eſt échappé, vous en faiſiez la paraphraſe, cela m'a rappelé le texte.....

LA MARQUISE.

Je vous en remercie au contraire; j'avais fait comme le Commandeur, le ſujet m'avait entraînée; allons, Chevalier, nous nous adreſſons toujours à vous quand nous voulons du gai; êtes-vous en fonds aujourd'hui?

LE CHEVALIER.

Pas beaucoup; mais faute de neuf, je vous puis donner du bon haſard; c'eſt un rondeau, fait par quelqu'un de ma connaiſſance, ſur un joli pied, & dont le frein eſt *il eſt joli.* Je ne ſuis embarraſſé que de l'application, Meſdames, vous y avez toutes des droits; pour vous, Meſſieurs, répétez tout bas, & dreſſez votre intention. (*Il lit.*)

* Il eſt joli, l'objet que je déſire;
Gaité, raiſon, doux regard, doux ſourire,

Zelmire a tout. Vous autres beaux esprits,
A qui Phébus en a tant, tant appris,
Onc ne sauriez mieux jaser & mieux dire.
Un sein elle a, dont je sais tout le prix;
Je l'ai baisé, je l'ai vu, je l'ai pris,
Par quoi l'Amour ici me fait écrire:
Il est joli.

Mais cet endroit, mais ce secret pourpris,
Où le plaisir fait sentir son empire,
Las! Cupidon ne m'en a rien appris:
Bien est-il vrai que je vois à Zelmire
Deux petits pieds, & petit pied veut dire:
Il est joli.

MADAME DE CHANCEAUX.

Il est joli en effet.

SAINTRÉ.

Voilà une charmante bagatelle; il ne faudrait emprunter du style marotique, que cette aisance qui donne de la mollesse aux vers, & de la naïveté à l'expression.

MADAME DE LINTZ.

Eh bien! Messieurs, convenez qu'il y a bien quelques-uns de vous qui n'ont pas pu, en conscience, suivre le rondeau dans tous ses détails.

DORIVAL.

La remarque est cruelle & mérite punition; nous avons eu jusqu'ici la discrétion de négliger notre droit de Berger, je le fais revivre en ce moment, pour vous prier de lire quelque morceau de tels qui ont aspiré au buste, par la comparaison de la base.

MADAME DE LINTZ.

Le tour & l'expression sont d'un homme piqué au jeu : pour ne pas augmenter mes torts ni votre courroux, je vais tâcher de me rappeler des vers que me répondit le Vicomte de V..... à de mauvaise prose rimée que je lui avais envoyée, pour avoir de lui mon portrait. J'étais au couvent, il avait fait celui d'une de mes amies, je voulais le mien : voici ce qu'il répondit à ma pièce, que je ne vous dirai certainement pas, car il n'y a de bon que les rimes qu'il a prises; or, écoutez;

Je n'ai, belle F..... qu'esquissé ton tableau,
En détaillant Campaspe, Apelle devint tendre:
Quand j'aurais son talent, il n'est plus d'Alexandre.

Je

Je me suis défié de mon faible pinceau,
Il eût, pour mon repos, osé trop entreprendre.
Sans atteindre au bonheur, j'aurais fait des jaloux,
Blessé ta modestie, allumé ton courroux.
Plus aisément s'éteint un feu qui vient de naître.
Restons en paix tous deux, la paix nous va si bien!
Mais, de grâce, jamais ne me parlez de maître;
Mon cœur soupire encor d'avoir senti le sien.
S'il en est échappé, ma foi, c'est par miracle;
Qu'il ne soit plus du jeu, l'esprit seul peut rimer;
Mais, s'égarant par fois, s'il prend le ton d'oracle;
Mon cœur, alors mon cœur saura le réprimer.

Vous ne devez pas trouver ces vers-là fort tendres; ils ne sont qu'honnêtes: eh bien! mon amie les trouva assez expressifs pour se brouiller avec moi; elle aimait le Vicomte qui le lui rendait bien sincérement; malgré cela je fus la victime de cette jalousie, & je n'eus plus de vers ni d'amie.

MADAME D'ERBY.

Comte, vous qui avez l'un & l'autre, suivez le sujet; à vous la balle.

LE COMTE.

Madame de Lintz & le Chevalier nous

veulent mettre à la mode, nous accoutumer à l'emprunt, pour épargner l'impôt; mais n'allez pas, comme on dit vulgairement, reculer pour mieux sauter; car enfin, quand nous aurons épuisé le porte-feuille d'autrui, il faudra bien venir au nôtre.

MADAME DE CHANCEAUX.

C'est ce que vous allez faire, & c'est ce que j'attends avec beaucoup d'impatience, & pour cause.

LE COMTE.

J'ose attendre de la complaisance de Saintré, qu'avant que j'entame les lettres de Pouponne, il nous chantera sa palinodie; plus occupé de ma partie que du chant, j'ai perdu quelque chose des paroles.

L'ABBÉ.

Et moi aussi, je ne songeais qu'à ne pas manquer les ritournelles.

MADAME D'ERBY.

Vous ne doutez pas que nous ne l'entendions avec un nouveau plaisir.

SAINTRÉ.

Mon but est rempli, si mon amende-honorable a trouvé grâce devant les Dames. (*Il chante.*)

AIR, N.° II.

Un ruisseau qui suit sa pente,
Quoiqu'il murmure & serpente,
De la femme est le tableau :
En vain du Dieu de Cnide
Elle craint l'art perfide, *Deux fois.*
C'est tous les jours piége nouveau ;
Le penchant la décide,
Et le traître qui la guide
Sur ses yeux met son bandeau.
Douce, faible ou cruelle,
Tout se ligue contre elle ;
Le désir qui s'en mêle
Peint un amant fidèle,
On en croit son coeur ;
Mais bientôt l'amant sommeille,
Et fuit comme l'abeille
Quand elle a sucé la fleur.
On gémit, on éclate,
Tant de douleur le flatte ;
Jamais un inconstant
Ne redevient un tendre amant.

Un ruiſſeau qui ſuit ſa pente,
Quoiqu'il murmure & ſerpente,
De la femme eſt le tableau.
Douce, faible ou cruelle,
Tout ſe ligue contre elle;
Le déſir qui s'en mêle
Peint un amant fidèle,
Hélas! on croit ſon cœur. *Trois fois.*

En vain du Dieu de Cnide
Elle craint l'art perfide,
C'eſt tous les jours piége nouveau.
Le penchant la décide,
Et le traître qui la guide
Sur ſes yeux met ſon bandeau.
On gémit, on éclate,
Tant de douleur le flatte;
Beautés, une ame ingrate
Rit de votre tourment. *Trois fois.*

LE COMTE.

Meſdames, c'eſt le cas de dire que, tout en chantant comme en riant, Saintré enveloppe dans ſon ariette des vérités.

LA BARONNE.

Il eſt bien néceſſaire de nous en avertir, comme ſi nous étions des enfans; vous

ferez mieux de nous lire une de vos lettres & la réponſe.

LE COMTE.

Je ſuis à vos ordres.

(Il lit.)

Douzième Lettre du Comte.

28 Février 1777.

« Un homme patient & bon, qui a le talent d'endurer, de plier, ſans ſe rebuter, prépare lentement ſon triomphe; on commence par le ſouffrir, l'habitude & ſa complaiſance le rendent néceſſaire; s'il a un peu d'art, il peut ſe faire déſirer, il eſt devenu un beſoin, & tout en grondant, on ne peut bientôt plus s'en paſſer. J'ai du moins vu arriver de ces choſes-là.... je ne ſais plus quel Auteur débute ainſi, ni pourquoi je cite cette tirade; peut-être me le direz-vous, charmante Aglaé? ce que je ſais, c'eſt que je réponds à votre lettre du 20, & je la ſuis.

Je conviens que je peux être ſoupçonné d'amour-propre, on en aurait à moins; s'il m'a fait faire une faute, je l'aggraverai

en vous nommant, ou plutôt je la réparerai.

Est-ce vraiment envie de savoir l'étymologie de Verseau, ou malice, sachant que je n'ai point de livre ici ? j'y vais de bonne foi sur l'appui de ma mémoire.

D'abord il n'y a que les almanacs qui disent les Verseaux, & qui mettent deux signes. ♒ C'est le Verseau, un des signes du Zodiaque, par lequel passe le soleil en Janvier. Les poëtes disent que Jupiter ayant enlevé Ganymède pour lui servir d'échanson, le plaça dans une constellation, à laquelle il valut le nom de Verseau ; mais ils sont en contradiction avec eux-mêmes, car Ganymède versait le nectar qui, surement, n'était pas de l'eau : il eût fallu dire le *Verseur*. Plaisanterie à part, son nom lui vient réellement de ce que le mois auquel il répond, est très-pluvieux ; la preuve en est qu'en latin on l'appelle *Aquarius*, qui veut dire pluvieux. Pour le nombre des étoiles qui composent cette constellation, il varie comme les systêmes. Voilà tout ce que ma mémoire me fournit

là-dessus. Vous voyez que mon érudition ne va pas loin, quand celle des autres me manque.

Le courroux de la bonne tante devait en effet être risible; *cette jeune ame au démon*, est bien du style; & la réflexion qui suit, est réellement chrétienne & très-édifiante. Voilà les conséquences dévotes! Ma chère amie, le ciel vous a fait, entre autres, une grande grâce; c'est de ne vous avoir mis la dévotion en spectacle journalier, que pour vous la faire apprécier. Si l'épidémie vous eût gagné, que de charmes perdus! que de talens enfouis!

Non, je n'ai pas mis la comédie en train; les concerts & les bals, oui; les premiers, pour m'égayer & ne pas laisser rouiller ma voix; les seconds, pour rendre aux femmes les politesses que j'en reçois, & ne pas faire dire que j'ai de gros appointemens & qu'on ne s'en apperçoit pas.

Encore Rosbif, à propos d'élégie; ma pauvre Chloris, qu'avais-tu affaire-là? tout sert en certaines occasions: je me souviens que dans mon printemps; car j'en

ai eu un aussi, celle que je mettais sur la scène avec le plus d'humeur, n'était pas celle qui avait à en redouter les effets.

Ma foi, ma Nanine damera le pion à ses autres rivales, j'en réponds; mais une chose excellente à voir, c'est avec quelle vérité la Baronne joue, vis-à-vis d'elle, la première scène (1); c'est la seule qu'elle rende d'après nature, mais il n'y manque rien. Croiriez-vous que c'est l'enfant qui nous l'a fait remarquer. Nous allons tous mieux que je ne l'espérais, grâce aux fréquentes répétitions; le quatuor marche, c'était l'écueil; mais ce que je vous ai dit, est arrivé; nous sommes, la C.... & moi, à couteaux tirés, ne nous voyant plus qu'au théâtre, & de deux en cinq mois, ce sera quatre & demi par an; & je ne me souviens pas de m'être, en ma vie, brouillé en France, avec d'autres femmes que des infidelles; ici cela ne peut pas m'arriver.

Vous n'avez qu'une *mère-grand*, où vous n'allez qu'une fois la semaine jouer

(1) Dans Nanine, entre elle & la Baronne.

au reverſi; moi j'en ai trois ou quatre, & tous les jours. Plaignez-vous. Mais tout en recevant, ou donnant quinola, je dis tout bas: Si j'étais rue. . ., je ne jouerais pas, mon cœur & mon eſprit ſeraient à leur aiſe, ils jouiraient, & je mets du carreau ſur du cœur, & on me dit que je ſuis un étourdi. Je le ſuis en effet, mais c'eſt des propos des perſonnes qui m'environnent. O chère Aglaé! où ſont les femmes qui vous reſſemblent? Qui eſt-ce qui vous apprécie comme votre tuteur! »

LA MARQUISE.

C'eſt de Rosbif que vous lui parlez énigmatiquement au commencement de votre lettre?

LE COMTE.

Préciſément, j'aurais déſiré qu'elle ſe fût décidée en ſa faveur; mais le ſyſtême a fait taire la raiſon.

MADAME D'ERBY.

Qu'eſt-ce que cette Chloris qui tombe des nues?

O 5

LE COMTE.

Je lui avais envoyé une élégie intitulée : *le tombeau de Chloris*. Apparemment que cette pièce lui avait donné la peur des revenans, elle n'a pas fait fortune.

LA BARONNE.

Si cela ressemble aux nuits d'Yong, je ne vois pas le plaisant de ce genre.

LE COMTE.

Il ne faut pas que ce genre-là le soit ; il lui faut au contraire une touche profonde & rembrunie ; mais j'avoue que le revenant Anglais a renchéri sur les Héraclites passés & modernes ; d'ailleurs il est trop monotone, & dans son style, & dans ses images ; il n'a qu'une somme assez médiocre d'idées ; & ses tableaux n'ont qu'un coloris.

MADAME DE LINTZ.

Ce qui m'amuse, c'est de voir le Comte brouillé avec deux femmes en cinq mois, lui, le Chevalier des belles ; convenez que c'est ce qui vous a le plus affecté là-bas ?

Le Comte.

Non pas pour le perſonnel des boudeuſes ; mais parce qu'il entre dans mon plan de ſociété de vivre avec tout le monde.

Madame de Chanceaux.

Mais auſſi vous méritiez bien que ces femmes euſſent de l'humeur ; elles vous voyaient des diſtractions, une préoccupation..... Savez-vous que nous ne les pardonnons pas aiſément, quand nous n'en ſommes pas l'objet ?

La Marquise.

J'aurais bien voulu voir la ſcène de la Baronne avec Nanine, c'eſt là un tableau ; mais voyons la réponſe de la charmante pupille.

Le Comte.

Je peux la lire, quelque peine qu'elle m'ait faite, & qu'elle me faſſe encore ; vous allez voir comme cette chère enfant étoit affectée de la lettre où elle m'avait témoigné de l'humeur contre la petite Corſe, & comme ſon cœur a toujours

réparé avec usure les légers écarts de son esprit. (*Il lit.*)

Onzième Lettre de Pouponne.

20 Mars 1777.

« Je n'entends rien, mon cher tuteur, à votre commencement de lettre du 28 Février; j'ai beau relire la mienne, cela ne m'instruit pas davantage; c'est surement ma faute, & vous aurez l'indulgence de vous mettre à ma portée.

J'ai reconnu votre complaisance ordinaire, à l'explication que vous me donnez avec tant de détail; vous semblez avoir eu peur de m'effaroucher par de l'érudition, ou de m'en donner plutôt le goût : ne craignez rien, je vous dois trop pour vous opposer une résistance plus longue; il suffira que je devine les vôtres, pour qu'ils deviennent les miens sans examen; puisse cette résignation diminuer mes torts, je l'espère, mon charmant tuteur, parce que, avec vous, rien n'est perdu; je m'impose de moi-même une rude pénitence, c'est de ne vous pas faire une

longue lettre; mon esprit ne joue pas, & mon cœur est à sa gêne. Je brûle & je tremble de recevoir votre première lettre; mais l'air du pays où vous êtes n'aura pas encore pu vous changer; je m'en suis flattée autrefois, je m'en flatte encore. Vous qui lisez si bien dans mon cœur, voyez ce qui s'y passe, adorable tuteur, indulgent ami, & tirez-moi promptement de l'état où je suis.»

DORIVAL.

L'adorable créature! quelle ame! quelle sensibilité!

LA BARONNE.

Et dites, Messieurs les hommes, que nous ne sommes pas plus tendres que vous.

LE CHEVALIER.

Loin de vous le disputer, nous n'avons fait tous que professer cette vérité; vous ne seriez pas plus faibles que nous, si vous n'étiez pas plus sensibles.

LA BARONNE.

Ah! Chevalier, cela s'appelle faire une mauvaise fin.

MADAME D'ERBY.

Pour le coup, je prends le parti du Chevalier.....

MADAME DE CHANCEAUX.

Et moi aussi, à double titre; notre faiblesse, quand elle ne vient que de notre sensibilité......

LA BARONNE.

N'en est pas moins une faiblesse, & ces Messieurs croient n'en point avoir......

MADAME DE CHANCEAUX.

Ils ne disent pas cela, il ne s'agit que du plus ou du moins.....

LA MARQUISE.

Messieurs, j'ai un morceau à vous lire; un ami du Marquis vient d'arriver de Russie, où il n'a trouvé que des chagrins & des dégoûts, au lieu de la brillante fortune qui lui avait été offerte d'abord; car l'Impératrice lui avait confié l'intendance générale des Colonies de Saratow, dans le pays d'Astracan : il s'y prenait si bien, qu'il eût rempli les intentions de

la Czarine en peu de temps ; mais son systême n'était pas celui de ses Boyards ; ils ont craint que la beauté & la douceur du climat n'invitassent la Souveraine de la Neva, à donner la préférence aux bords fleuris du Wolga, projet de Pierre le Grand ; en conséquence, ils ont fait échouer & périr la colonie, & l'Intendant s'est trouvé enveloppé dans la disgrace générale. Ce galant homme a été quatorze ans avant de pouvoir être rembourſé de ses avances, & il a eu l'honnêteté de ne vouloir point quitter la Russie qu'il n'eût payé ses créanciers ; après les avoir satisfait, il vient d'arriver avec les débris de sa fortune ; reconnaissant de quelques services que le Marquis a été assez heureux pour lui rendre, il m'a adressé ces vers-ci, que le Commandeur voudra bien lire, car il y a encore ici de l'éventail.

LE COMMANDEUR lit.

* En nos cercles brillans dès que vous paraissez,
De tous ses yeux on vous regarde,
Et de ses yeux encor, non, on n'a pas assez,
Au péril de vous voir le sage se hasarde,

On s'applaudit tout bas, loin de s'en repentir,
D'avoir perdu son cœur & trouvé le plaisir.
A travers le corail d'une bouche vermeille,
Modulez-vous quelques accords,
Vous excitez d'autres transports,
On voudrait être tout oreille.

Ce Russe-là a le talent de deviner & d'exprimer le vœu de tout le monde.

LA MARQUISE.

Grand-merci, voici la réponse du Marquis, je peux la lire.

Aux bords de la Neva, dans l'empire des glaces,
Que neuf mois le soleil regarde obliquement,
J'avais cru les talens, le génie & les grâces
Engourdis sous le monument
Pris aux marais de la Finlande,
Et que sur une aride lande
Apollon répandait à regret & sans fruit
La lumière du jour & celle de l'esprit.
J'oubliais, cher Fl...., que, même auprès de l'Ourse,
Les vrais nourrissons de ce Dieu
Ne ralentissent pas leur course,
Et que le froid par-tout est l'aiguillon du feu.
Ami, d'une épouse chérie,
Qui de fleurs & de fruits sut embellir ma vie,

Honorer la vertu, chanter les agrémens,
C'eſt à mes yeux avoir tous les talens.
D'une ancienne amitié c'eſt bien payer la dette;
De la mienne reçois les faibles intérêts.
Mon eſprit fit ces vers, je maudis l'interprète,
Mon cœur les avait bien mieux faits.

LA BARONNE.

Que n'avez-vous envoyé cela à tous les journaux, les maris ſe feraient peut-être piqués d'honneur.

LA MARQUISE.

Vous n'en êtes pas quittes; le Ruſſe a ripoſté, & vous trouverez, je crois, ſa pièce plus habillée à la françaiſe que la première, qui n'était qu'une galanterie en robe de chambre. (*Elle lit.*)

* Du vice cenſeur intrépide,
Ardent ami, mari galant,
Juſte appréciateur d'Armide,
J'ai reçu ton poulet charmant.
Ainſi que le Dieu de Cythère,
L'Amitié porte donc bandeau?
Et le feu vif de ſon flambeau
Echauffe bien plus qu'il n'éclaire?
Pour quelques vers de ſentiment,
Fruit du cœur & non du génie,
Ton amitié me gratifie

D'un brevet pompeux à talent !
A ce titre, au talent peut-être,
J'aurais encore quelques droits
Si, sous le ciel qui nous vit naître,
J'avais pu d'Apollon étudier les lois.
Mais jeté sur le sol aride,
Où j'ai végété seize hivers,
Dans un aïr aux talens putride,
Loin du goût des arts & des vers,
Au bord de la Neva, dans ces palais de glaces
Qu'élève pesamment le Slavon orgueilleux,
Que pouvait ton ami ? Sans muses & sans grâces,
Il était malheureux.
Sans art, sans étude & sans guide,
J'oserai pourtant quelquefois
Célébrer de la tendre Armide
Les vertus & la tendre voix :
De l'amitié, ce baume de la vie,
Je chanterai la douce ardeur
Sans alarmer la froide envie ;
Tout mon esprit est dans mon coeur.

SAINTRÉ.

C'est en effet bien une autre touche ; ces vers-là sont sentis. Ah ! l'Amour & l'Amitié ont le talent de tout embellir.

MADAME D'ERBY.

Voyons si vous aurez fait comme eux,

en imitant le ſonnet du Taſſe que nous avons lu hier.

SAINTRÉ.

Je vais encore donner priſe à Dorival, j'ai brodé mon ſujet; en général une pièce en langue étrangère ne me ſert que de cadre.

LA BARONNE.

Qu'importe la bordure, il s'agit du tableau.

SAINTRÉ.

Voici le ſonnet italien :

SONETTO DEL TASSO.

Mentre che l'aureo crin v'ondeggia intorno
A l'empia fronte, con leggiadro errore;
Mentre che il vermiglio e bel colore
Vi fa la prima vera il volto adorno:
Mentre che v'apre il ciel più chiaro il giorno;
Cogliete, o Giovanette, il vago fiore
De' voſtri più dolci anni; e con amore
State ſovente in lieto bel ſoggiorno
Verrà poi l'verno, che di bianca neve
Suole i poggi veſtir, coprir la roſa,
E le piagge tornar aride e meſte.
Cogliete, ahi! ſtolte, il fior: ah! ſapete

Che fugaci son l'ore, e'l tempo lieve
E veloce, alfin corre ogni cosa.

Je l'ai paraphrasé ainsi :

Tandis, fraîches beautés, que de vos fronts altiers,
Qu'embellissent encor les erreurs séduisantes,
Retombent mollement mille boucles flottantes ;
Tandis que du printemps les vernis passagers
Ajoutent leur éclat à vos grâces touchantes,
Qu'un jour pur luit pour vous, que le ciel est
serein,
Livrez à l'enjouement vos ames innocentes,
De la jeune saison cueillez les fleurs charmantes,
Et que l'Amour vainqueur en pare votre sein.
Bientôt le triste hiver, descendant des montagnes,
De flocons argentés blanchira les campagnes.
Sous son souffle glacé la rose se flétrit,
Il porte la langueur au sein de la nature ;
Les ruisseaux enchaînés suspendent leur murmure,
Et l'oiseau sans asile, ou se tait, ou gémit.
En vain cherchez alors les filles de l'Aurore
Sous les épais frimats qui couvrent les guérets ;
L'Amour & le printemps, eux seuls les font éclore,
Et l'hiver fut toujours la saison des regrets.
Sachez, jeunes beautés, que peindre avec des ailes
Les Heures & le Temps, l'Amour & le Plaisir,
C'est dire aux cœurs glacés, incertains ou rebelles,
Que l'instant du passage est l'instant d'en jouir.

LA BARONNE.

Comme vous l'avez dit, vous avez délayé l'italien ; mais ſes penſées s'y trouvent, votre tâche eſt remplie.

LA MARQUISE.

Qui eſt-ce qui nous enverra coucher avec une chanſon ?

MADAME DE LINTZ.

Ma nièce qui a parodié un air de Roland.

MADAME D'ERBY.

Oh ! pour ça, ma tante, vous êtes d'une indiſcrétion.....

MADAME DE LINTZ.

D'une indiſcrétion...... eh ! mais les échos ſont auſſi indiſcrets que moi, car vous les avez rebattus tout l'après-midi.

MADAME D'ERBY.

Au moins ſe taiſent-ils quand on ne parle plus.

LA MARQUISE.

Allons, d'Erby, cette ariette nous revient de droit ; dès que les échos de mon parc l'ont entendue, tôt ou tard ils nous

la répéteraient, & vous chantez mieux qu'eux.

MADAME D'ERBY.

C'est un essai que j'ai fait; tout le monde connaît l'air dans Roland:

C'est l'Amour qui prend soin lui-même, &c.

Eh bien! j'ai tenté de le parodier sur les mêmes rimes.

LA MARQUISE.

Voyons toujours; ce n'est qu'en essayant ses forces, qu'on les connaît & qu'on les augmente.

MADAME D'ERBY chante.

Ce n'est pas l'Amour, c'est toi-même
Qui fait le charme de ces lieux; *Bis.*
En toi seul je vois ce que j'aime. *Bis.*
Ah! lis ton bonheur dans mes yeux. *Bis.*
Viens à la source des désirs,
T'enivrer avec moi; viens en épuiser l'onde,
Oublions au sein des plaisirs
Tout ce qui nous fut cher au monde,
Rendons les Dieux jaloux de nos plaisirs,
De nos plaisirs.

SAINTERRE.

Que cet air est tendre!

LA MARQUISE.

Les paroles le ſont-elles moins? D'Erby, je vous donne votre brevet, Saintré voudra bien le contreſigner ; mais croyez-moi, n'oublions jamais, même au ſein des plaiſirs, ce qui a droit à notre tendreſſe, à notre reconnaiſſance, en un mot, à notre ſouvenir. Ne rendons jamais perſonne jaloux de notre bonheur, ce ſerait l'altérer : au reſte, la morale de la chanſon eſt celle de l'opéra; l'auteur eſt en regle, &, de plus, c'eſt une parodie. Bon ſoir, mes amis, j'aurai une nuit délicieuſe, ſi des ſonges vous retracent tous agréablement à mon ſouvenir.

Fin du deuxième volume.



